


PM


RENE II. DVC DE CALABRE. LORRAINE. ET. DRES
VNE POVR TOVT

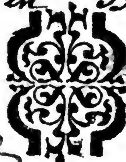
# LA GUERRE DE RENÉ II.

## DUC DE LORRAINE &c.

CONTRE

## CHARLES HARDY DUC DE BOURGOGNE,

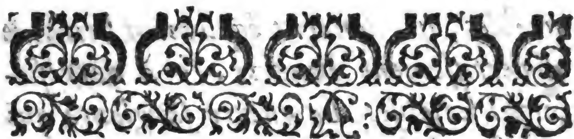
Où sont détaillées la mort de Charles Hardy, & la déroute de l'Armée Bourguignonne devant Nancy.



A LUXEMBOURG,

Chez ANDRE' CHEVALIER, Imprimeur de Sa Maj. la Reine de Hongrie & de Boheme, & Marchand Libraire.

M. D. CC. XLII.



# PRÉFACE.



*SI c'est procurer quelque bien au public que de donner un Ouvrage propre à récréer, à instruire, & à orner l'esprit, n'ai-je pas sujet d'esperer qu'il goûtera celui-ci, moins pour le stile, l'ordre, & les expressions qui s'y trouvent, que pour les Evénemens singuliers, & les Faits mémorables qu'il contient?*

*Ce Livre n'est pas du caractére de ceux, dont le fond est stérile, qui n'ont d'autre beauté, que celle qu'ils empruntent d'un langage fleuri; il se soutient par lui-même, sans ces graces étrangeres. Le sujet seul qu'il traite lui suffit pour plaire. Plus on lit cette Histoire, plus on découvre d'actions éclatantes, de faits héroïques, de particularités rémar-*

*quables, qui donnent également lieu à un divertissement honnête, & à des réflexions sérieuses. La guerre sanglante qui en fait l'objet, y est développée dans toute son étenduë; elle y est représentée dans ses motifs & dans ses effets.*

*On fait voir que presque toutes les Couronnes de l'Europe y ont été mêlées; que durant cette querelle, on a exercé les plus affreuses hostilités.*

*On fait connoître ensuite que les deux Princes, Héros & Monarques tout ensemble, qui ont disputé le Champ de Bataille, ont éprouvé tour à tour le caprice de la Fortune. On raconte que la Victoire se declare enfin, après avoir tenu quelque tems les deux Puissances en suspens, dans un sort douteux; qu'un des deux Princes qui est le Duc de Bourgogne, se trouve obligé de ceder à la valeur des armes de René, & qu'il perd la vie dans une fameuse Bataille.*

*Voilà ce qu'on a essayé d'expliquer: On l'a fait du mieux qu'il a été possible; on s'est efforcé d'y apporter la précision & la netteté que demande la dignité du*

*sujet. On ne présume point assez de soi-même pour croire qu'on ait réüssi comme on l'auroit souhaité, & comme il l'auroit fallu ; on est si éloigné de le penser, qu'on ne doute point que tout autre qui en auroit formé le dessein, ne l'auroit accompli plus heureusement pour les autres, & plus glorieusement pour lui-même : Mais toujours est-il vrai qu'on a fait tout ce qu'on a pû, & qu'on n'a rien à se reprocher du côté des soins qu'il fallu employer pour rendre cette Histoire digne de l'attention du public.*

*Après les habiles Ecrivains qui ont manié cette matiere, l'Ouvrage paroitroit inutile, si ce n'étoit que des Livres qui ont précédé, les uns sont d'un vieux stile qui n'est plus en usage, & que ceux dont l'expression est neuve sont de gros Volumes que bien des gens ne veulent pas acheter, & que beaucoup d'autres n'ont pas le loisir de lire. On a compris que pour applanir une voie plus facile à la lecture de celui-ci, il falloit employer un stile conforme au goût du tems, & renfermer cette narration dans un petit*

*Volume, où elle fût separée de toutes celles, avec lesquelles elle forme les Livres enflés dont on a parlé.*

*C'est ce qu'on a entrepris de faire ici; on a profité des lumiéres des Auteurs anciens; on y a ajouté des découvertes nouvelles, qui ont été puisées dans des Mémoires aussi riches, qu'ils sont rares. Ce sont des collections qui renferment quantité de traits curieux, qui ne se trouvent que dans les Chartes de la Cour de Lorraine d'où ils ont été tirés.*

*Ces Mémoires étant confiés, on en a fait l'usage qui convenoit au dessein de l'Auteur; on n'y a rien changé, du moins quant au fond de l'Histoire; on a compris que c'est la vérité qui doit regler l'Historien; qu'en fait d'Ecrivain on n'est estimé qu'autant qu'on est véridique. Que pour être goûté il faut parler sans flatterie, sans ménagement, sans exagération & sans partialité.*

*Suivant ces principes on a eu grand soin de ne point avancer d'actions ni de circonstances qui ne sont pas; comme de n'en pas omettre aucunes de celles qui*

*ſont. On s'eſt étudié à blâmer ce qui merite du mépris, & à relever ce qui eſt digne de loüange, convaincu que c'eſt décréditer une Hiſtoire que d'y inſerer autre choſe que le vrai, & qu'on eſt toujours ſuſpect de menſonge dans tous les endroits, quand on en a été trouvé coupable dans un ſeul; ce qui fait d'ordinaire qu'on déguiſe la verité, qu'on ne dit point tout-à fait les choſes comme elles ſont, qu'on décrie les uns, qu'on épargne les autres, qu'on exalte ceux-ci, qu'on rabaiſſe ceux là. C'eſt qu'on ſe laiſſe conduire par une lâche adulation que l'on a pour quelque Nation, ou pour quelque perſonne particuliere. C'eſt là l'écuëil où d'ordinaire échoüent la plûpart des Hiſtoriens.*

*On a tâché d'éviter ces défauts, & il a été d'autant plus facile à l'Auteur de le faire, que du côté de ſa naiſſance il eſt à l'abri de toute prévention: Il n'eſt pas moins ennemi des fauſſes loüanges. Car que peuvent ſervir à la ſplendeur d'une Couronne, à la gloire d'un Etat, à l'honneur d'un Souverain, les éloges*

*qu'on pourroit leur prodiguer contre la verité. Ces ſortes d'encens, loin d'en rehauſſer la gloire, en terniroient l'éclat, puiſqu'il eſt certain que c'eſt deshonorer le Trône, que de mêler à ſa véritable grandeur des fictions & des fauſſetés.*



LA

# ERRATA.

PAge 2. *ligne* 21. Marie d'Harocourt, *lisez* Marie d'Harcourt; *page* 17. *ligne* 25. ils se déterminerent, *lisez* ils le déterminerent. *page* 129. *ligne* 8. flatant, *lisez* flateur. *page* 180. *ligne* 17. Nilley, *lisez* Virley. *page* 203. *ligne* 10. saisirent, *lisez* laisserent. *page* 293. *ligne* 20. sur une petite terre, *lisez* sur un petit tertre. *page* 299. *ligne* 24. on doit, *lisez* on devoit. *page* 300. *ligne* 15. dont la, *lisez* parce que sa. *page* 302. *ligne* 15. D'Augelt de Montfort, *lisez* D'Augelt & de Montfort. *page* 337. *ligne* 23. il donna aussi, *lisez* il ordonna aussi.



# LA GUERRE DE RENE' II. DUC DE LORRAINE &c.

## *CONTRE CHARLES HARDY Duc de Bourgogne, où sont détaillées la mort de Charles Hardy, & la déroute de l'Armée Bourguignone devant Nancy.*



DE tous les Princes Souverains du Duché de Lorraine le plus connu dans l'Histoire, est René II. Il l'est par l'éclat de sa naissance, par le grand nombre de ses exploits, par les disgraces qui ont traversé son Regne, par la superio- Naissance de René II.

rité de ſon courage, mais ſur-tout par la victoire éclatante qu'il a remportée devant Nancy ſur Charles Duc de Bourgogne. René étoit fils de Ferry Comte de Vaudémont & d'Iolande d'Anjou : Il nâquit au Château de Joinville, la demeure ordinaire des Comtes de Vaudémont, le deuxiéme jour de May de l'année 1451., & fut baptiſé la même année à Toul le jour de la Saint Jean-Baptiſte dans l'Egliſe Cathédrale, conformément aux pieux uſages de ſes Ancêtres. Il eut pour Parains René I. Roi de Sicile ſon Ayeul Maternel, Henry de Lorraine Evêque de Metz ſon Oncle Paternel, Henry ſixiéme Roi d'Angleterre ſon Oncle du chef de Marguerite d'Anjou ſœur d'Iolande ſa mere ; & pour Maraines, Marie d'Harocourt veuve d'Antoine Comte de Vaudémont, Iſabelle Reine de Sicile, & Marie d'Anjou Sœur de René I. Reine de France.

Hiſtoire de la Maiſon d'Harocourt par la Roque.

1451.

Hiſtoire de la Maiſon de Lorraine par Vigner.

Regne de René II.

Iolande en mere Chrêtienne donna tous ſes ſoins pour faire élever

René dans les principes de la plus haute vertu. Cette tendre mere n'oublia rien pour jetter dans cette jeune ame les ſemences de la plus ſolide pieté. Birſtroff Grand Prévôt de St. Diez, Chanoine & Archidiacre de Toul, s'étant attiré par ſa pieté & par ſa doctrine la confiance de la Princeſſe, elle le chargea de l'éducation du jeune Prince. René dans peu de tems fit de grands progrés dans les belles lettres; ſon cœur ſuſceptible des impreſſions du bien, ſe déclara ſi hautement pour la vertu, que bientôt il devint l'admiration d'un chacun. Il demeura dans la Cour de Provence auprès du Roi de Sicile ſon grand-pere maternel juſqu'à l'âge de vingt-un ans, on médita dès-lors de le marier; la Reine de Sicile, Jeanne de la Val, ſe chargea elle-même de cette alliance, elle lui fit épouſer Jeanne d'Harcourt, Comteſſe de Tancarville ſa niéce.

*Hiſt. Mſſ. des grands Prévôts de Saint Diez par l'Abbé de Riguet.*

*Riccius in vitâ Renati 2.*

Mariage du Duc René.

1471.

Tout aimable que fut pour l'époux & l'épouſe le ſejour d'Angers, ils

quitterent néanmoins cette Cour pour ſe rendre à Joinville auprés d'Iolande. Rien n'étoit plus propre pour conſoler Iolande dans ſa viduité que leur preſence. Ils paſſerent là quelque tems enſemble. On s'apperçut bientôt du grand vuide que l'abſence de René faiſoit à Angers. Le Roi de Sicile l'invita de ſe rendre auprés de lui; il obéït, & pour l'attacher davantage à cette Cour, le Roi lui donna la Charge de Gouverneur de ſa Capitale; il le combla d'amitié & de toutes les marques poſſibles de diſtinction; rien n'étoit capable d'arracher le Prince aux appas d'un ſi aimable ſejour, que les attraits ſeuls de la belle gloire. Nicolas Duc de Lorraine ſçut le chatoüiller par les ſentimens d'honneur, il éveilla ſon ambition en lui propoſant la conquête de Metz, le flatant de l'eſperance du profit. René prit ſur cela conſeil du Roi de Sicile, qui lui donna un avis conforme à ſes déſirs, ce qui le détermina à partir pour la Lorraine.

1472. Le Brevet eſt du 13. Janvier 1472. Reg. du Threſor intitulé Provence.

Avant ſon départ, le Roi le revêtit de la Charge de Sénechal d'Anjou. Le jeune Prince arriva à Nancy au commencement du mois de Fevrier de l'année 1473. Son arrivée donna une grande joye au Duc Nicolas, René charma toute la Cour, il étoit alors en la 22^e^. année de ſon âge & dans la ſaiſon où les agrémens d'une jeuneſſe fleurie ſe mêlent aux graces de l'âge viril. On vit un Prince doüé de toutes les qualités les plus rares de la nature, d'une taille à la verité médiocre, mais libre & dégagée; la ſanté ferme, le temperament robuſte, le port majeſtueux, la mine héroïque, le tour du viſage oval, le nez aquilain, les yeux bleus, pleins de ce noble feu qui découvre & annonce le Héros à ceux qui ne le connoiſſent pas; les cheveux noirs, la phiſionomie ſpirituelle, les manieres polies & careſſantes, l'eſprit galant, orné, l'air affable, populaire, propre à inſpirer la confiance, l'amour & le reſpect. Ces rares qualités firent dire

1473.

Portrait de René II. par Jean de Lud. Mſſ.

de lui à ceux qui approchoient de ſa perſonne avant ſon élevation, que ſans avoir le titre de Souverain, il pouvoit ſervir de modéle à ceux qui étoient nés pour l'être.

Le Duc René ſe rend en Lorraine auprés du Duc Nicolas. 1473.

Il entra en conference avec le Duc Nicolas ſur le deſſein qu'ils avoient de faire la conquête de Metz : Ils déliberérent ſur les moyens de réüſſir dans ce projet. Leurs meſures priſes, le Duc aſſembla ſon Armée ; ils marcherent vers Metz ; ils avancerent en ordre de bataille juſques ſous les murs de la Ville, provoquans leurs ennemis à un combat. Ils demeurerent pendant deux jours à les braver par leur contenance intrépide ; les Meſſins allarmés du peril n'eurent garde de ſortir, ils ſe renfermerent dans leur Ville. Le Duc Nicolas vit bien qu'avec le peu de monde dont étoit composée ſon Armée, il ne pouvoit entreprendre ce Siége, il prit le parti de décamper, réſolu de réparer bientôt cette démarche par une Victoire glorieuſe ; il raſſembla des

Le Duc Nicolas fait la guerre aux Meſſins.

Troupes, recruta ſon Armée, appella à ſon ſecours le Connêtable de Saint Pol. L'Armée ainſi augmentée ſe mit en marche; en attendant la jonction du Duc, elle vint camper dans les plaines de Pont-à-Mouſſon le 14. Juillet 1473. Le Duc prêt à partir pour en prendre le commandement, tomba malade à Nancy d'une maladie dont il mourut le 8e. jour. Cette mort inopinée déconcerta tous les projets de guerre; les Troupes ralenties par la perte de leur Prince, ſe débanderent; les principaux Officiers ſe retirerent dans la Capitale, ne ſongeans plus qu'à veiller à la ſureté de la Couronne & de l'Etat.

1473.

Mort du Duc Nicolas.

Le Duc Nicolas étoit mort ſans enfans, ce qui occaſionna beaucoup de troubles arrivés au ſujet de la ſucceſſion; pluſieurs perſonnes y prétendoient. Suivant le Traité où avoient été décidés les differends du Roi René avec Antoine de Vaudémont, ce devoit être René fils d'Iolande & petit-fils du Roi de Sicile. Un de

*Hiſt. Mſſ. de Lorraine, Dialogue de Jean de Lud.*

Déliberation du Conſeil ſur la ſucceſ-

sion du Duché de Lorraine. ceux qui crut pouvoir y prétendre avec plus de justice, étoit Christophe fils de Jacques Marquis de Bade, & de Catherine de Lorraine, à cause de sa mere qu'il disoit y avoir droit, 1473. alléguant que son pere, beaufrere du Roi de Sicile, du chef de sa femme, n'avoit point assisté à ce Concordat, & n'avoit pas signé ce Traité. Il se presenta comme héritier du Trône ; ses prétentions appuyées de deux Princes puissans, qui étoient ses freres, l'un Jean Archevêque de Treves, & l'autre George Evêque de Metz, formerent une brigue que les suffrages de quelques Gentilshommes fortifierent.

*Hist. Mss. de Lorraine, Dialog. de Jean de Lud.*

Le second Concurrent étoit René Comte de Vaudémont, le Héros qui défit l'Armée du Duc de Bourgogne devant Nancy. Ce Prince Héritier présomptif du Duché de Lorraine, fondé sur le Traité, dont il a été parlé ci-dessus, qui avoit reglé les differends du Roi René avec Antoine de Vaudémont, appuyé encore du

droit du Sang, puiſqu'il étoit le plus 1473.
proche parent du Duc Nicolas qui venoit de mourir, crut devoir, à ce double tître, revendiquer la Couronne; Dans cette idée il dépêcha au Conſeil de la Régence, pour établir ſes prétentions, Thomas de Paffenhoüe. Il y eut un troiſiéme parti composé de quelques Partiſans de la Maiſon d'Anjou qui demandoient le vieux Roi de Sicile. Ceux-là opinoient qu'à ſon refus & au défaut d'enfans légitimes, on déferât le Gouvernement à Jean de Calabre, fils naturel du Duc Jean. Ce Bâtard étoit un Capitaine vaillant, expérimenté, accrédité parmi la Nobleſſe par ſes ſervices, & propre à ramener toutes choſes au Regne de douceur & de gloire, par les rares qualités qu'il poſſedoit.

Du choix des Concurrens le Conſeil de Régence fut établi arbitre de ces prétentions differentes. Ce Tribunal Souverain prit connoiſſance de cette cauſe, autrefois préjugée, &,

1473. ſuivant toutes les loix, déja décidée en faveur de René. Les raiſons des parties furent entenduës & balancées ; enfin à la pluralité des voix le Marquis de Bade qui prétendoit avoir droit, à cauſe de Catherine de Lorraine, fut exclu : On donna pour raiſon de cette excluſion, que Catherine de Lorraine ſa mere avoit renoncé à toute prétention au Duché, qu'elle en avoit fait ſa rénonciation au profit d'Iſabelle ſa ſœur ; on ajouta que le droit d'aîneſſe repreſenté dans les Deſcendans d'Iſabelle, étoit naturellement excluſif des enfans de Catherine ſa cadette.

Quant au Roi de Sicile, on dit que ſuppoſé que la donation mutuelle que lui & ſa défunte épouſe s'étoient faite entre vifs, fût bonne, elle ne pouvoit avoir lieu au préjudice des Traités antérieurs, qui, au défaut des enfans d'Iſabelle, aſſuroient la Couronne au Comte Ferry, parce que cette donation avoit été revoquée depuis le tranſport ſolemnel que

le Roi de Sicile avoit fait ſans reſer- 1473.
ve du Duché à ſon fils le Duc Jean le 2^e. de Mars 1452., lequel Duché étoit paſſé enſuite au Duc Nicolas ſon fils par droit de repreſentation d'Iſabelle. A cette raiſon qui ne ſervit pas peu à faire exclure du Gounement de Lorraine le vieux Roi de Sicile , on ajouta que ce Prince chargé d'un grand nombre d'années n'étoit plus capable de ſoutenir les fatigues de la guerre, qu'accoutumé aux douceurs d'une vie tranquille, il ne pouvoit plus gouverner un Etat, où il ſeroit à tout moment ou expoſé à repouſſer des ennemis, ou obligé lui-même à les attaquer.

A l'égard du Bâtard de Calabre, ſa demande fut rejettée avec indignation, comme une propoſition temeraire; on dit qu'un enfant de hazard & d'iniquité ne devoit point être placé ſur le Trône, que ce ſeroit deshonorer cette Couronne qui depuis pluſieurs ſiécles n'avoit été portée que par des Princes du Sang

1473. le plus pur de l'Europe. La Maiſon de Vaudémont fut donc reconnuë pour l'héritiere légitime du Duché de Lorraine. Les Pairs dont les ſuffrages ſe réünirent en faveur de cette Maiſon, lui défererent le Sceptre : René fut celui qui ſucceda au Duc Nicolas. René qui étoit à Joinville ne tarda pas de ſe rendre à Nancy : Lorſqu'il arriva à Ludres, Village diſtant de cette Ville d'environ deux lieuës, il y trouva la Nobleſſe ſuivie du peuple qui étoient venus au devant de lui : Ils avoient à leur tête Menaud d'Aguerre Gouverneur de Nancy, qui étoit chargé de la parole & des clefs de la Ville. D'Aguerre s'approcha du Prince, & en lui preſentant les clefs, il lui dit : *Je preſente à Vôtre Alteſſe les clefs de Nancy, je demande en même-tems au Ciel de répandre ſur Elle ſes benédictions, & de rendre ſon Regne long par ſa durée, & glorieux par ſes proſperités.*

René qui n'eut pas moins de plai-

fit à accepter la Couronne, qu'on en avoit à la lui presenter, repondit au compliment en ces termes : *Assurez-vous*, dit ce Prince, parlant à d'Aguerre, *qu'avec le secours de Dieu vous n'aurez jamais aucun sujet de vous plaindre de mon Gouvernement, toute mon étude ne sera que d'accompagner mon Regne de la justice & de la douceur, & de ne regner que par ces vertus.*

René accepte la Couronne, & fait son Entrée dans Nancy. 1473.

On n'entendit dans ce moment que cris de bénédiction, qui rétentirent de toutes parts; la Noblesse & le Peuple empressés à l'envi de lui baiser les mains, s'approchoient pour rendre leurs hommages ; on vit un Prince accessible à tous, recevant un chacun avec bonté; ce qui fit dire à ses Sujets, qui jugerent de l'avenir par les prémices gracieuses du present, qu'ils alloient vivre plûtôt sous la clémence d'un Pere, que sous l'autorité d'un Souverain.

René, aprés avoir donné au peuple plusieurs démonstrations de bonté, monta à cheval & se rendit à Nancy.

Il étoit environné d'une foule de Gentilshommes & de Bourgeois; il fit son entrée dans la Ville, au bruit des acclamations publiques; une joye universelle se répandit parmi le peuple; on n'entendoit de toutes parts que des cris de joye qui se mêloient au bruit des Canons & au son des Cloches; dans ce bruit confus, mais harmonieux, le Duc traversa la Ville, se rendit à l'Eglise de saint George; il s'arrêta à la porte de l'Eglise, où il fut complimenté par le Prévôt du Chapitre, nommé Jean d'Harocourt, qui le conduisit ensuite au pied du maître Autel. Là, Menaud d'Aguerre le harangua au nom des trois Etats, & lui demanda qu'à l'exemple de ses Prédecesseurs il consacrât le commencement de son Regne par le serment solemnel qu'ils avoient fait avant lui; René prêta ce serment, & s'engagea comme eux, à la face des saints Autels, de maintenir la Foi Catholique au péril de sa vie, de régir les peuples, suivant les Loix établies, pour le

Le quatriéme Août. 1473.

Gouvernement de l'Etat, depuis la fondation de la Souveraineté; de conserver à la Noblesse les Privileges dont elle étoit en possession, & qu'elle avoit acquis au prix de son sang & de la fidélité de ses Ancêtres. 1475.

Cette cérémonie achevée, René de concert avec sa mere dont il imploroit les avis sur la nouveauté de son Gouvernement, ne pensa plus qu'au bon ordre qu'il vouloit qui regnât dans l'Etat; ses soins se bornerent à examiner sur quel pied étoit alors le Duché: il le trouva si bien reglé qu'il ne jugea pas à propos de rien innover; il partagea avec ses Ministres & les Pairs de l'Etat, les soins de l'administration; plus amateur de l'équité que du désir de s'attacher des personnes, & de se faire des créatures, au dépens de la justice, il laissa les Officiers dans les Emplois où il les avoit trouvés; tous furent maintenus dans leurs Charges. Jean Vuisse étoit Bailly d'Allemagne, & Capitaine des Archers de la Garde;

1473. Jean Comte de Salm, Maréchal de Lorraine; Gerard d'Haraucourt, Senechal de Lorraine; Achille, Bâtard de Beauveau, Grand-Maître d'Hôtel & Gouverneur du Neuf-Château; Gerard de Ligneville, Grand Chambellan & Bailly des Voſges; Gerard d'Avillers, Grand Ecuyer & Gouverneur de Briey; Thomas de Paffenhoüé, Bailly de Vaudémont; Henri d'Haraucourt, Bailly de Nancy; Simon des Armoiſes, grand Maître d'Artillerie. Les Gouvernemens des autres Villes reſterent auſſi à ceux qui les avoient occupés ſous le Regne précedent. Menaud d'Aguerre avoit le Gouvernement de Nancy; Jean de Savigny, celui de Darney; Claude de Jeandelaincourt, celui d'Epinal; Gaſpard de Raville, celui de Charmes.

Ces premiers coups d'autorité lui attacherent le cœur de ſes Sujets, & firent connoître la douceur de ſon Regne. Cette ſage diſpoſition fit augurer heureuſement pour la ſuite. A peine

peine ces favorables préludes com- 1473.
mençoient à faire goûter au peuple les agrémens de la domination du nouveau Duc, que Charles Duc de Bourgogne, ſurnommé le Hardi, que quelques-uns appellent le Temeraire, troubla ce calme & mit en déſordre tout l'Etat; voici quelle en fut la ſource.

Loüis XI. Roi de France qui redoutoit le Duc de Bourgogne comme ſon ennemi, & qui l'étoit en effet; s'aviſa en Prince fin & politique de mettre René dans ſes interêts, & de l'engager dans ſon Alliance. La crainte qu'il avoit que le Duc de Bourgogne ne le prévint, lui fit prendre ce parti; il ne laiſſa pas languir le deſſein de cette confedération avec René. Pour le menager il lui envoya Marrazin & Paris, deux Miniſtres formés de ſa main & munis de toutes les raiſons propres à faire ſouſcrire le Duc au Traité propoſé. De la maniere dont ils s'y prirent, ils ſe determinerent bientôt à s'unir à la France,

qu'il trouva le plus sûr, étoit de 1473.
broüiller Loüis avec René, regardant cette division comme le premier moyen qu'il lui faloit employer pour les opprimer. S'il haïssoit beaucoup René, il haïssoit encore davantage Loüis XI. qu'il envisageoit comme son ennemi juré, & la cause principale de l'affront qu'il venoit d'essuyer à Treves. Voulant les joüer l'un & l'autre, il dissimula par une politique la plus fine son ressentiment contre le premier, & feignit de n'en vouloir qu'au deuxiéme. Dans ce dessein il chercha à mettre René dans ses interêts, & médita avec lui une autre entrevûë pour faire ensemble une Ligue contre le Roi de France. Charles craignoit néanmoins Loüis XI. & voulut lui ôter jusqu'aux apparences des motifs de son voyage en Lorraine. Il fit servir la Religion à ses desseins, & en fit le voile dont il enveloppa ses secretes intentions; il dit, que depuis la mort de ses peres & meres, un enchainement de guer-

Le Duc de Bourgogne vient en Lorraine.

Memoires de la Marche. l. 1. p. 330.

1473. gne, les Emissaires de Charles l'ayant éventée, lui en firent part; Charles fit semblant de l'ignorer. Ce Prince dissimulé dans ses ressentimens, affecta de ne rien sçavoir du Traité conclu contre lui; l'occasion n'étoit pas encore favorable pour s'en venger, il attendit qu'il eut fini avec l'Empereur Frederic III. une négociation qu'il avoit alors dans cette Cour, qui étoit de faire ériger une Monarchie nouvelle sur le plan de l'ancien Royaume de Bourgogne; l'affaire étoit déja fort avancée & presque sur le point d'être terminée. Charles aussi adroit que brave, avoit eu le secret de persuader à Frederic qu'un avantage pour l'Empire, seroit de ressusciter cette Monarchie éteinte depuis quatre siécles & demi; il avoit fait entendre à l'Empereur que s'il demandoit cette Couronne, ce n'étoit que pour la transmettre à l'Archiduc Maximilien par son mariage avec l'Infante Marie de Bourgogne; ce que l'Empereur crut: Il le crut si bien que dans

cette esperance il avoit déja donné sa parole au Duc. Le lieu du Couronnement étoit assigné à Treves, & cette cérémonie devoit se faire au mois d'Octobre. Le Duc de Bourgogne qui regardoit comme certain le succés de cette affaire, y avoit déja fait transporter d'Anvers ses meubles les plus magnifiques avec sa vaisselle d'or & d'argent. Les Seigneurs de ses Etats & les Ambassadeurs des Princes étrangers l'y accompagnerent; il arriva à Treves le 30. Septembre avec cette Cour superbe: l'Empereur y étoit arrivé la veille. Loüis XI. qui ne voyoit qu'avec peine cette élevation, tâcha de la traverser; il avoit à Treves ses Pensionnaires qui travailloient en secret auprés de l'Empereur pour le détourner de l'exécution de ce projet: Il leur fut facile de réüssir. L'Empereur étoit de lui-même trés-disposé à les écouter. Frederic dès les premieres entrevûës avoit commencé à prendre de la jalousie contre le Duc; pour peu que la crainte

1473.

Addition l'Histoire de Commines pag. 380.

1473. *Dialogue de Jean de Lud.*

& à jurer avec elle la ruine du Duc de Bourgogne. Les motifs qu'ils firent servir à ce dessein, étoient pressans: On lui fit entendre que l'ambition du Duc de Bourgogne alloit dans peu de tems fondre sur lui & sur ses États; que la Lorraine faisant la séparation des Pays-Bas d'avec la Bourgogne, étoit pour ce Prince ambitieux un objet de convoitise, qui seroit bientôt pour lui un objet de conquête; que Charles étoit résolu de lui enlever la Lorraine. *Les liaisons*, ajouterent ces deux Ministres, *qu'il a avec le Roi de Sicile au préjudice de vôtre Maison, les mesures qu'il prend pour gagner ce Roi également crédule & caduc, les efforts qu'il fait pour en envahir les Etats, vous prouvent sensiblement que ce Prince ambitieux n'a pas horreur des entreprises les plus injustes; ce que vous avez donc à faire en pareil cas, c'est de vous appuyer du secours de la France; par cette union vous vous mettrez à l'abri des attaques de vôtre ennemi. L'Alliance que le Roi*

*nôtre Maître vous propose, est l'effet de l'amitié qu'il a pour vous; il prévoit les maux dont vous êtes menacé de la part du Duc de Bourgogne; dans cette prévoyance son bon cœur le porte à vous offrir sa protection.* 1473.

René fut bien éloigné de rebuter des raisons si plausibles & d'être sourd à des avances si gracieuses; il assigna pour le lieu de l'Assemblée, la ville du Neuf-Château, & nomma pour ses Députés Charles de Beauvau, Achille Bâtard de la même Maison, & Nicolas Martin qui arrêterent les articles de la Ligue avec les Ministres du Roi. Ce Traité, l'origine des calamités dont nous parlerons dans la suite, fut signé de René le 27. d'Août au Château de Joinville, où il étoit allé reconduire Iolande sa mere, qui s'y étoit retirée pour mieux vaquer à son salut.

Traité du Duc René avec Loüis XI. Roi de France.

On eut beau tenir secrete cette confédération, quelques mesures qu'on eut prises pour en dérober la connoissance à la Cour de Bourgo-

1475. res où il s'étoit trouvé contre ses voisins, lui avoit fait oublier ce qu'un enfant doit à la mémoire de ses Parens. Dans ce Manifeste qu'il fit publier, il ajouta, qu'il vouloit rendre ses derniers devoirs aux corps de son pere Philippe le Bon, & de sa mere Isabelle de Portugal, qui avoient été mis en dépôt, l'un dans l'Eglise de St. Donat de Bruges, & l'autre dans celle de Gonneaut; qu'il avoit dessein de les conduire en Bourgogne dans le tombeau de ses Ancêtres. Dans cette idée il fit charger les deux Cercueils sur deux chars couverts de velours noir; il confia la conduite du convoi funebre à Ravestein, & à Jacque de St. Pol, & partit pour la Lorraine; il se rendit le 15. de Novembre de Pierrefort à Froüart, où il coucha, & le lendemain matin il alla à Nancy.

Chron. de la Maison de Lorraine.

Le Duc René averti de son arrivée, sortit accompagné de l'élite de sa Noblesse, & alla le recevoir à Champigneulle, d'où il l'amena à Nancy.

L'Entrée dans la Ville se fit au bruit d'une triple décharge du Canon. Charles qui avoit ses vûës, n'oublia rien pour se concilier l'amitié de René, & pour s'en menager de la confiance. Ces préliminaires conduits avec méthode, préparerent les voyes à des ouvertures de cœur ; Charles se répandit sans ménagement, il déclara avec un air de naïveté ses vastes projets, & parla de leur succés avec la certitude d'un Vainqueur à qui les conquêtes ne coutoient que la peine de les regler ; il venta ensuite les avantages de son alliance, sa bonne foi, sa droiture, & enfin il offrit au Duc d'entrer dans une étroite alliance avec lui, & de l'associer aux fruits de ses victoires. 1473.

Ces brillantes promesses firent impression sur René, qui les crut sinceres. L'alliance que lui proposoit le Duc Charles, lui parut avantageuse, tant parce qu'elle le garantissoit ( à ce qu'il croyoit ) des insultes de ce voisin inquiet & puissant, que parce qu'il

1473. part du Duc de Bourgogne que l'esperance douteuse de quelques conquêtes, dont le bonheur équivoque de Charles étoit caution, & sa parole la foible garantie, s'engagea à donner passage libre à travers ses Etats aux Troupes Bourguignones, à leur fournir l'étape en payant; & pour plus grande sûreté, il promit de délivrer par forme d'ôtage au Duc Charles, quatre Villes, Espinal, Darney, Preny, & le Neuf-Château, avec pouvoir d'y établir Garnison, d'y nommer les Gouverneurs, & de leur faire prêter serment de fidélité.

Layette I. de Nancy. N°. B.

Cette condition injurieuse à la Lorraine, qui dégradoit le Souverain en vassal, qui mettoit le Pays Lorrain en proye à une nation étrangere, étoit l'endroit par lequel le Duc René avoit crû se maintenir en paix avec le Duc de Bourgogne; ce qui le trompa: Car loin d'écarter le trouble, elle fit naître une division sanglante entre ces deux Princes, ou pour

mieux dire, ce fut la cauſe funeſte de 1473.
la guerre entre les deux Etats. Voici comment elle arriva.

Auſſi-tôt que les articles de la Ligue furent arrêtés, & que le Traité fut ſigné, les Troupes du Duc de Bourgogne s'emparerent des quatre Villes, dont on vient de parler; & comme ſuivant la convention le Duc Charles avoit droit de nommer les Gouverneurs de ces Places, il fit le Rhingrave Gouverneur de Neuf-Château, il plaça André d'Haraucourt Seigneur de Brandebourg à Darney, il deſtina le Bâtard de Calabre à Preny, & commit à la Garde d'Epinal Claude de Jeandelaincourt. Suivant le même Traité ces Gouverneurs ne pouvoient être mis en poſſeſſion de leurs Gouvernemens que de la part du Duc Charles, & par ſon autorité. Regnier de Manſel Chambellan & Gouverneur de Nimegue, Antoine Girard Doyen de Peronne, Conſeiller & Maître des Requêtes de l'Hôtel du Duc de Bourgogne, furent

1473. tion qu'avoit dans le monde le Duc de Bourgogne, d'un Prince redoutable ; c'étoit ce qui faisoit appréhender à René d'entrer en guerre avec lui.

Faret hist. mss. de René II.

Portrait du Duc de Bourgogne.

Charles étoit alors dans la quarantiéme année de son âge; Prince vraiment brave, en voici le portrait au naturel. Il avoit la taille petite & nerveuse, le coloris blanc, le visage oval, les cheveux d'un chatain obscur, les yeux noirs & brillans, l'air majestueux, mais un peu farouche, l'esprit vif, le cœur magnanime, l'ambition immense, le courage intrépide & impétueux, capable des plus grandes conquêtes, il ne lui manquoit que de la prudence pour en regler les mesures; il étoit plein d'esprit pour en former les desseins, & de valeur pour les exécuter; c'étoit un des plus puissans Monarques de son siécle. Ce Prince s'étoit rendu formidable à tous ses voisins; il avoit fait la guerre à Loüis XI. presque aussi-tôt qu'il s'étoit trouvé en état de la lui dé-

clarer; il s'étoit ligué contre lui avec les Grands du Royaume, & sous le spécieux prétexte du bien public il avoit ébranlé les fondemens de la Monarchie Françoise; il s'étoit signalé dans plusieurs Batailles. Le Duc René n'ignoroit pas tout cela, il sçavoit que Charles avoit vaincu les Liegeois prés de St. Tron, enlevé Dinan de vive force, puni les insolences de cette Ville avec la derniere rigueur, pris Liege d'assaut, mis la Picardie & le Pays de Caux à feu & à sang, soumis les Gueldres, & que s'il venoit à être en guerre avec lui, il pourroit bien subjuger dans peu de tems la Lorraine. Voilà ce qui le détermina absolument à entrer en alliance avec ce Prince. René donna donc les mains au Traité que Charles exigeoit de lui. Par cette convention ils s'obligerent à se servir l'un l'autre envers tous & contre tous, à partager les pertes & les profits de la guerre. Ce qui étoit de particulier dans ce Traité, c'est que René sans d'autre indemnité de la

1473

Le Duc René rompt son Traité avec Loüis XI., & en fait un autre avec le Duc de Bourgogne.

Dialogue de Jean de Lud.

73. devenoit par là à portée de participer à ſes conquêtes. René néanmoins à cette propoſition ne ſçut que faire, il ſe ſouvenoit qu'il avoit fait depuis peu de tems avec le Roi de France un Traité qu'il ne pouvoit violer ſans manquer à la bonne foi, & ſans s'attirer la diſgrace de la France. La probité lui reprochoit la trahiſon de ſes devoirs, au cas qu'il manquât à la parole donnée à Loüis XI. Toutes ces réflexions le firent balancer ; il ſe trouva embarraſſé ſur le parti qu'il avoit à prendre. Le Duc de Bourgogne qui ſçavoit comme lui ſon alliance avec la France, & qui étoit au fait des raiſons qui l'arrêtoient ſur la réponſe ; ſçut bientôt le déterminer. Il voyoit que René ne héſitoit à entrer en alliance avec lui, que parce qu'il craignoit le Roi ; il ſe perſuadoit que ce qui l'empêchoit de contracter, n'étoit pas la crainte d'être infidéle à ſa parole, mais plûtôt l'appréhenſion de s'attirer la haine de Loüis XI. & d'être un jour la victime de ſa

vengeance. Charles s'étudia à le déterminer en sa faveur au préjudice de la foi qu'il avoit engagée au Roi; il apporta tous ses soins pour dissiper les scrupules qui allarmoient ce jeune Prince, & n'omit rien de ce qui pouvoit l'entrainer dans ses sentimens; pour les lui inspirer avec plus de succés, il mit dans ses interêts les Gentilshommes Lorrains qui avoient sçu & approuvé l'attachement du Duc Nicolas à la Maison de Bourgogne. Ces artifices & ces intrigues de Charles, accompagnés de promesses, entrainerent le Conseil. Le Conseil gagné, fit condescendre le Duc René aux propositions du Duc de Bourgogne; ils lui firent entendre que l'avis le plus sage qu'il pouvoit suivre, étoit d'abandonner Loüis XI. Pour achever de le resoudre, ils lui dirent que le Duc Nicolas son Prédecesseur avoit fait avec le Roi une alliance, & qu'il y avoit été trompé. Ce motif étoit de lui-même pressant; un autre plus puissant encore, étoit la réputa- 1473.

1473. les Miniſtres qu'il commit à cet effet ; ils allerent du conſentement du Duc de Lorraine recevoir le ſerment de fidélité que ces quatre Gouverneurs firent, avec cette clauſe étonnante, de ne reconnoître & de ne recevoir déſormais d'autre ordre que de la Cour de Bourgogne.

1474. Ce mêlange de peuple de differens Pays ne tarda point à être pour René un ſujet de répentir, d'avoir mis dans ſes Etats les Troupes Bourguignones. Les Habitans des quatre Forteresſes, dont le Duc avoit ouvert les portes aux Soldats du Duc de Bourgogne, ne voyoient qu'avec la derniere douleur, cette garniſon étrangere dominer ſur eux, & être maîtreſſe de leurs Villes.

Vexations que les Troupes du Duc Charles font en Lorraine.

Ce mécontentement n'avoit pas ſeulement pour principe l'antipatie, qui ſe trouve d'ordinaire entre les perſonnes de differentes nations, il provenoit encore des vexations que les Troupes de Bourgogne exerçoient ſur eux, ſoit que les Garniſons du Duc

Duc Charles s'y ſoient portées d'elles-mêmes, ſoit qu'il les leur ait inſpiré dans la vûë de mécontenter René & de l'engager par là dans une guerre, que peut-être, il ſouhaitoit, mais qu'il n'oſoit déclarer ſans quelque ſpecieux prétexte; ſes Troupes traitoient avec tant de dureté leurs Hôtes, que les Sujets Lorrains ſe trouverent obligés de s'en plaindre à leur Souverain. René en étoit affligé ſans pouvoir preſque y apporter aucun remede: tout ce qu'il pouvoit faire, étoit de déclarer la guerre au Duc de Bourgogne; mais un coup de cette conſequence, dont il prévoyoit les ſuites funeſtes, ne lui parut point encore faiſable; il craignoit de s'attirer pour ennemi un Prince qui n'attendoit que l'occaſion de lui enlever ſes Etats; il appréhendoit de la lui fournir. René, quoique encore jeune, car il étoit ſeulement dans la vingt-quatriéme année de ſon âge, n'avoit pas moins de prudence que de valeur; il ne jugea pas à propos de s'engager 1474.

1474. dans une guerre qu'auparavant il n'ait appuyé son entreprise du secours de quelque Alliance ; il sçavoit la France indisposée contre lui pour avoir rompu le Traité qu'il avoit fait avec elle : C'est ce qui lui fit dissimuler pendant quelque-tems les mauvais traitemens que les Troupes du Duc de Bourgogne faisoient à ses Sujets.

Le tems vint à la fin qu'il fallut en venir aux prises ; il s'y trouva obligé par differens endroits ; tous les Etats voisins étoient broüillés avec le Duc Charles, & ils en appréhendoient la vengeance, ce qui les porta à faire une ligue contre lui ; la broüillerie des Suisses étoit venuë de ce qu'ils lui avoient enlevé le Comté de Ferrete pour le rendre à l'Archiduc Sigismond à tître de reachapt ; ce Comté avoit auparavant appartenu à l'Empire, ce furent les vexations que les Suisses faisoient aux Sujets de Sigismond, qui l'obligerent à le rendre au Duc de Bourgogne ; le dessein de l'Archiduc en vendant ce Comté à

*Commines pag. 70. Hist. mss. de René II. Hist. de Bourgogne. 1. volum.*

Les Suisses se broüillent avec le Duc de Bourgogne.

Charles, étoit de les punir en leur 1474.
donnant pour voisin un Prince qui sçauroit venger le tort qu'ils avoient fait à ses Sujets. Ce que Sigismond avoit eu en vûë, arriva comme il l'avoit prévû; les Suisses éprouverent pendant cinq ans toutes sortes de duretés de la part de Charles le Hardy. Pierre de Haquenback son Commandant rencherissant sur la tyrannie de ses Prédecesseurs, porta à un tel excés la désolation dans le Canton de Basle, que les Suisses furent contraints pour se garantir du voisinage d'une domination si dure & si cruelle, d'éloigner à quelque prix que ce soit Charles de leurs frontieres, & de faire rendre le Comté à Sigismond; ils avancerent eux-mêmes à l'Archiduc les cent mille florins d'or qu'il en avoit reçu pour le faire rentrer par la voye du remboursement dans l'héritage de ses Peres. L'Evêque de Basle lui presenta cet argent au nom de Sigismond le 28. d'Octobre de l'an 1474. Charles ne voulut point l'ac-

1474. cepter, couroucé contre les Suisses qui avoient fait ces avances à l'Archiduc, il les accabla de menaces & méprisa les plaintes qu'ils lui avoient faits de la conduite de Haquenback qu'ils regardoient comme un Tyran. Haquenback voyant Charles dans ces sentimens, & se sentant appuyé de son Maître, n'appréhenda plus rien sous prétexte de venger le Duc, il franchit toutes les bornes de l'humanité, & se vengea lui-même avec la derniere cruauté des plaintes du peuple & du murmure des Suisses.

Le peuple se voyant sans résource contre les brigandages que Haquenback commettoit dans le Comté, résolut de s'en faire justice lui-même; les Suisses favoriserent cette conspiration, ils vinrent au secours du peuple, qui leur facilita l'entrée dans la Ville; ils y entrerent de nuit, surprirent les postes, enleverent Haquenback que la débauche avoit ensevelit dans le sommeil; les Magistrats à qui ils le livrerent, lui firent son Procés

& le condamnerent à mourir ſur un 1474.
Echafaut, aprés quoi ils dépoüillerent le Duc de Bourgogne de la Souveraineté de Ferrete, & la reſtituërent à Sigiſmond, qui la reçut.

Aprés un coup ſi hardi, l'Archiduc & les Suiſſes eurent également à craindre de la part du Duc de Bourgogne; les Suiſſes pour lui avoir enlevé le Comté, & l'Archiduc pour l'avoir reçu : la crainte commune qu'ils eurent l'un & l'autre de Charles, les engagea à faire entr'eux une Alliance. Sigiſmond y étoit porté par un autre motif encore plus puiſſant, il ſe crut obligé d'intereſſer les Auteurs de ſa bonne fortune à la conſervation de ſa nouvelle conquête; cette vûë le détermina à s'allier avec le Canton de Baſle, & enſuite avec les Villes de Strasbourg, de Sceleſtat, & de Marmoutier; le même deſſein lui fit prendre le parti d'engager dans ſa ligue le Duc de Lorraine: il lui envoya à cet effet Ferry de Manſternel pour l'inviter à ſe joindre à la ligue, mena- *Dialogue de Jean de Lud.*

1474. çant René d'une irruption prochaine dans ses Etats si désormais il en permettoit l'entrée aux Troupes du Duc de Bourgogne. La France lui fit les mêmes menaces en l'avertissant que dans peu de tems il éprouveroit l'amertume de son juste courroux, s'il ne rompoit incessanment ses engagemens avec le Duc de Bourgogne.

René entre en Alliance avec les Suisses. Les Villes de Strasbourg, Scelestat &c. avec l'Archiduc contre le Duc de Bourgogne.

Ces menaces de la part de deux Princes aussi Puissans que l'Archiduc & le Roi de France, dont les Etats tenoient enfermés ceux de Lorraine, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, allarmerent terriblement René; d'une part il voyoit qu'il ne pouvoit rompre son Alliance avec Charles, sans en courir son indignation; il cherchoit à l'éviter; de l'autre il pressentoit que l'Archiduc, Loüis XI., & les Suisses alloient se déclarer contre lui: cet embarras le jetta dans la perplexité; il étoit d'ailleurs extrêmement picqué des cruelles vexations que les Troupes Bourguignonnes continuoient d'exerces sur ses Sujets dans

les Villes qu'il avoit livré au Duc 1474.
Charles; ſans ceſſe ce peuple opprimé ſous le poids dont il étoit accablé par cette autorité étrangere, apportoit ſes juſtes plaintes au pied du Trône. René dans l'incertitudu du parti qu'il devoit prendre, remit à ſon Conſeil la déciſion de ſon embarras. Les ſentimens furent partagés, quelques-uns étoient pour conſerver, & d'autres pour rompre le Traité conclu avec le Duc Charles; l'affaire demeura ainſi en ſuſpens juſqu'à ce que l'Empereur Frederic envoya ſommer René de ſe joindre à lui, & aux Princes ligués contre le Duc de Bourgogne, l'ennemi commun des Potentats. René ceda pour le coup, & rompit entierement l'Alliance faite avec Charles; ce qui contribua à le déterminer, fût l'oppreſſion où il voyoit ſon peuple dans les 4. Fortereſſes, où ce Prince avoit garniſon. Les Gentilshommes Lorrains indignés contre Charles des vexations qu'il permettoit à ſes Troupes dans

1474. les Terres de Lorraine, repreſenterent à René qu'il ne devoit pas balancer à quitter les interêts du Duc de Bourgogne, que le parti de l'Empereur étoit le meilleur, qu'on n'y avoit rien à craindre, & qu'on y avoit tout à eſperer : qu'au contraire on n'avoit rien à eſperer dans celui de Charles, & qu'on y avoit tout à craindre; qu'on avoit ſuffiſanment experimenté ce qu'on devoit attendre de la part de l'Alliance du Duc de Bourgogne, pour perdre l'envie de l'entretenir davantage, & qu'on avoit reconnu ſi ſouvent la bonne foi de la Maiſon d'Autriche, qu'il n'y avoit aucun lieu de douter qu'elle ne dût obſerver ſes Traités à l'avenir avec la même réligion. Le Duc s'étant rendu au ſentiment de ſon Conſeil, voulut autoriſer la rupture de ſon Traité par l'exemple même du Duc Charles; il lui porta ſes plaintes, & lui demanda réparation du tort que lui faiſoient ſes Troupes, s'imaginant d'avance qu'il la lui refuſeroit; mais c'étoit afin

d'avoir un prétexte pour justifier sa conduite; la chose arriva comme l'avoit deviné le Duc René. Jean Vuisse que René avoit chargé de la commission, fut rebuté; Charles tout en colere contre cet Envoyé, le congedia sans lui donner satisfaction, & sans vouloir ni discipliner, ni évacuer ses Garnisons, qui étoient dans les Villes de Lorraine. Ce refut qui étoit injurieux à René, lui servit de justification aux yeux du public sur la rupture de ses engagemens avec le Duc Charles; il ne hésita plus à rompre avec lui: le regardant plûtôt comme ennemi que comme allié; au même moment il s'engagea dans la ligue, & se devoüa tout entier à la Maison d'Autriche. 1474.

La nouvelle en fut portée à Charles dans son Camp devant Nuitz, Ville appartenante à l'Electeur de Cologne qui étoit alors Robert de Baviere; ce Prélat qui s'étoit broüillé avec une partie de ses Sujets & de sa Noblesse pour des interêts temporels, avoit

1474. appellé le Duc de Bourgogne à ſon ſecours au mépris de l'Empereur, qui de droit eſt le Pacificateur & le Juge naturel des diviſions qui arrivent parmi les Membres de l'Empire. Charles qui s'étoit rendu arbitre de ce different, vint en diligence à le tête d'une Armée de cinquante mille hommes, en partie pour ſecourir l'Electeur de Cologne, contre la rébellion de ſes Sujets, & en partie pour intimider l'Empire; il étoit acharné à la réduction de la Ville de Nuitz lorſqu'il apprit que le Duc René s'étoit retiré de ſon Alliance & s'étoit allié avec les Princes ligués contre lui; il ne voulut point abandonner ce Siége, il remit à un autre tems le deſſein de ſe venger du Duc René. L'Armé Bourguignonne groſſiſoit chaque jour, un grand nombre d'Italiens conduits par le Comte de Compobache & Galliot ſe joignirent à ſes Troupes. Son cœur qui étoit déja enflé, le devint encore davantage par ce renfort; il crut que dans peu de jours il alloit ſubjuger

*La Marche l. 2. Hiſt. Trevir. 4. 2. Scriptor. rerum Germanicarum. pag. 57. Supplement. de Commines.*

Nuitz ; qu'aprés avoir réduit cette 1474.
Place, il prendroit ſa route vers la Lorraine, ſe promettant de l'engloutir à ſon paſſage ; il ſe propoſa aprés cela de s'ouvrir par ſes victoires un chemin vers l'Alſace pour aller châtier l'orguëil de Sigiſmond, & punir la temerité des Suiſſes.

C'étoient là les flateuſes eſperances qui occupoient Charles, mais il fut trompé dans ſes deſſeins. Les Princes du Corps Germanique qu'il avoit voulu humilier, le jetterent lui-même dans l'humiliation : car l'Empereur, le Duc de Saxe, le Marquis de Brandebourg, les Electeurs de Treves & de Mayence, qui avoient été effrayés à la vûë de l'Aımée nombreuſe que Charles faiſoit deſcendre ſur les terres d'Allemagne,& qui ſe croyoient à la veille d'une irruption dans leurs Etats, ſi promptement ils n'uniſſoient leurs Armes pour s'opoſer au torrent qui alloit les inonder, ramaſſerent leurs Troupes, accoururent à la défenſe de Nuitz qui réſiſtoit avec cou-

1474. rage. Leur Armée arriva aſſez tôt pour arrêter l'impétuoſité de Charles. Les Princes donnerent bataille, le Duc n'y eut pas le ſuccès qu'il eſperoit; le génereux effort des Alliés l'obligerent de rabattre de ſa fierté. Il ne perdit cependant rien de l'ardeur qu'il avoit de dompter les aſſiegés, & de ſe rendre Maître de la Ville. Les tems qui devinrent fâcheux combattirent par leur inclémence l'opiniâtreté des aſſiégeans; le Rhin ſe déborda & ruina leurs travaux: en dépit de toutes ces diſgraces Charles déterminé à tout ſacrifier à ſa gloire s'obſtina de plus en plus à ſoutenir le ſiége qu'il avoit entamé; il brava les injures des ſaiſons & ſe rôidir contre la conſpiration des Elemens.

La guerre s'échauffa entre la plûpart des Princes de l'Europe, chacun d'eux penſa à ſoutenir ſes interêts; juſques là René n'étoit encore mêlé à la querelle que comme allié do

l'Empereur & des Etats unis à l'Empire. Loüis XI. Roi de France trouva le secret de bientôt l'engager plus avant dans la discorde, il le détermina à déclarer la guerre au Duc de Bourgogne. Loüis XI. étoit un Prince fort politique, qui n'aimoit ni le Duc de Lorraine, ni le Duc de Bourgogne : René qui sçavoit qu'il avoit toujours été contraire à la Maison d'Anjou, & surtout au Roi de Sicile, pere d'Iolande sa mere, auroit dû être en garde contre lui ; mais étant encore jeune, & d'ailleurs peu aguerris aux souplesses de Loüis, il tomba dans le piége en se laissant aller à ses promesses. 1474.

La guerre s'enflamant de plus en plus sur le Rhin, les Princes étoient effrayés, ne sçachant quel en seroit le dénoüement ; car ils craignoient tous la bonne & la mauvaise fortune du Duc de Bourgogne. Les Puissans s'allarmoient de ses victoires, & les foibles redoutoient ses dépits vengeurs à l'issuë de sa défaite ; Loüis XI.,

1474. comme tous les autres, n'étoit pas sans crainte, & appréhendoit l'ennemi commun des Souverains de l'Europe; avec d'autant plus de fondement qu'il se souvenoit que Charles l'avoit harcelé de tous tems; il n'ignoroit pas que ce Prince le regardant comme l'auteur de l'affront qu'il venoit de recevoir à Treves, étoit picqué contre lui; qu'il ne manqueroit pas, après avoir satisfait sa haine en Allemagne, de la faire éclater en France.

Loüis XI. tâche de broüiller ensemble le Duc René avec le Duc de Bourgogne.

Ce fût un des motifs qui engagea le Roi à mettre le Duc de Lorraine dans ses interêts; il craignit d'ailleurs que René ne se détacha de la Ligue des Princes d'Allemagne, qu'il ne renouvella son ancienne Confédération avec Charles, & que ces deux Princes qui étoient ses plus proches voisins, ne tournassent leurs armes contre lui; la défiance qu'il avoit du Duc de Lorraine étoit appuyée sur ce que René étoit le petit fils du Roi de Sicile, à qui Loüis XI. venoit d'enlever, recemment, le Duché d'An-

jou : Dans cette appréhension il chercha à faire Ligue avec René, en partie pour s'assurer contre le Duc de Bourgogne, en cas d'attaque, en partie pour empêcher ces deux Princes de s'allier entr'eux, & qu'il ne devint la victime de leur alliance, 1474.

Jean de Lud.

Pressé par ces raisons, il dépêcha vers le Duc René Thiery de Lenoncourt, Bailly de Vitry, avec ordre de faire sentir au Duc combien Sa Majesté avoit eu sujet de s'offenser du violement de sa parole : qu'il lui auroit été facile de s'en faire raison, & de punir de semblables attentats ; mais que sa bonté naturelle avoit désarmé sa vengeance, qu'il pouvoit s'assurer que Sa Majesté, attribuant à la superiorité & à la présence de Charles le Traité fait avec lui à Nancy, elle faisoit grace à sa mauvaise foi, en considération des violences & des séductions de son ennemi ; que pour lui donner des marques de son sincere retour envers lui, elle lui offroit son amitié & ses secours,

1474. & lui demandoit pour preuve de la sienne, le renouvellement de leur ancien Traité.

Lenoncourt faisant valoir les instructions qu'il avoit reçûës du Roi, René n'oposa autre chose à ses reproches, que la justification même que Loüis lui avoit fournit; il avoüa que la crainte lui avoit extorqué sa signature : que dans la conjoncture des tems étourdi des menaces d'un Prince extrême dans ses résolutions, il n'avoit pû se dispenser de se reudre à ses désirs; qu'il s'étoit bien aperçu qu'en s'attachant à lui, il se donnoit un Maître impérieux, sous le tître d'Allié; mais que pour ne pas l'avoir pour tyran, il avoit fallut se soumettre à lui jusqu'à ce qu'il fût en état de secoüer le joug; que s'il avoit différé de rompre plûtôt ses chaines, ce n'étoit pas qu'il n'en eut senti le poids, mais parce qu'il avoit manqué d'occasions de s'en affranchir : que la promptitude avec laquelle il s'étoit porté à embrasser l'Alliance de l'Archiduc

l'Archiduc, prouvoit assez qu'il n'avoit été retenu dans celle de Charles que par la crainte d'être en proye à sa puissance, & la victime de son ambition; que volontiers il acceptoit les offres du Roi, & qu'il étoit disposé à renoüer avec lui ses engagemens. 1474.

C'étoit là ce qu'on demandoit: Lenoncourt prit le Duc au mot, & lui conseilla d'envoyer en France ses Ministres, pour traiter en son nom avec Sa Majesté. Les Députés étoient Charles de Beauveau, Gerard de Lignéville & Jean de Lud; lorsqu'ils arriverent à Chartres, où la Cour s'étoit renduë, le Roi feignit d'être indigné contre le Duc de Lorraine: Les Ministres du Duc firent l'apologie de leur Maître, & tâcherent de fléchir Sa Majesté par leur soumission, la conjurant de reprendre ses premiers sentimens de bonté pour un Prince qui n'en pouvoit être d'échû que par une démarche où il n'étoit point coupable, parce qu'elle n'étoit pas vo-

1474. lontaire, & qui étant tout prêt d'effacer jusqu'aux soupçons de toute intelligence avec le Duc de Bourgogne, meritoit du moins par son repentir de rentrer dans les bonnes graces de Sa Majesté.

Loüis XI. qui n'étoit pas si fâché qu'il paroissoit, se radoucit & marqua aux Envoyés de René, qu'il lui rendoit son amitié. En même-tems il nomma pour traiter avec eux en son nom, Loüis de Marrazin Chambellan, & Jean de Paris son Conseiller; les articles furent arrêtés, & le Traité signé le 15. d'Août. René de son côté s'engagea à renoncer à toute confédération avec le Duc de Bourgogne, avec promesse solemnelle d'aider de sa Personne, de ses Villes, & de ses Troupes Sa Majesté contre le Duc son ennemi & son Vassal rebelle; le Roi du sien s'obligea de défendre & de conserver René & son Pays de Lorraine; aussi-bien que les autres Terres qu'il possedoit en France, contre toutes les entre-

*Trésor de Paris & de Lorraine.*

*Régistres des Lettres communes & diverses.*

Loüis XI. engage le Duc René à déclarer la Guerre au Duc de Bourgogne.

prises du Duc Charles, de n'entendre 1474.
à aucune Paix ni Treves qu'il ne fût compris dans le Traité.

Les sermens réciproques ayans consacré ces engagemens mutuels ; René y fit tant de fond qu'aussi-tôt aprés il commença à vouloir chasser des Villes de ses Etats les Bourguignons, comme il y eut de leur part de la résistance, il lui fallut en venir aux mains. La premiere Ville contre laquelle il porta ses Armes, fut le Neufchâteau, il somma le Rhingrave de lui ouvrir les portes, & sur le refus qu'il en fit, il assiégea la Place & la prit d'assaut. La Forteresse de Preny fut réduite presque en même-tems, & avec la même vigueur, par un Détachement qu'il y envoya sous les ordres de Gerard d'Aviller.

On ne garda plus de mesures en Lorraine avec les Troupes du Duc de Bourgogne ; on les chassa hors des Etats, & on les resserra dans leurs Villes. Pendant ce tems-là, la Garnison de Nuitz résistoit courageusement

1474. aux genereux efforts du Duc de Bourgogne. L'Armée Bourguignonne étoit toujours occupée à continuer ce Siege. Charles n'en vouloit pas démordre : Il étoit résolu de ne pas abandonner la Place qu'il ne l'eut enlevée. Le Roi de Sicile Ayeul maternel de René, qui jusques-là avoit avoit été spectateur tranquille, commença à appréhender pour son Duché de Bar ; il eut peur que le Duc de Bourgogne le sçachant hors d'état, à cause de son grand âge, de venir défendre ce Duché, ne se jettât dessus ; à son décampement de Nuitz, il en prévint l'évenement ; pour en éloigner le coup, il en remit la défense à son petit-fils, à qui ce Duché devoit un jour appartenir par le droit du sang ; une autre consideration pour le moins aussi importante que celle-là, l'y détermina, c'étoit la crainte de la France ; elle lui avoit fait entrevoir ses desseins sur cette Souveraineté. Loüis XI., malgré son impénetrable politique, avoit laissé

apparcevoir au Roi de Sicile ses vûës sur ce Duché : ce qui lui fit prendre la résolution de le confier à la garde du Duc de Lorraine, qui devoit dans quelque-tems en être l'héritier. 1474. *Regiſtres des Lettres communes & diverſes fol. 25.*

René s'en chargea avec plaisir ; il ne l'eut pas plûtôt accepté qu'il envoya prendre possession des Villes en son nom ; ses Députés furent Jean Comte de Salm, Maréchal de Lorraine, & Philippe de Frenel ; par cette commission en datte du 13. Octobre, ils eurent ordre d'établir des Gouverneurs & des Magistrats, à qui ils firent prêter serment de fidélité, suivant les intentions du Duc. René pensa ensuite à pourvoir à la sureté de ses Etats : Bricy, Ville frontiere du Pays de Luxembourg, étant la plus exposée, avoit besoin d'un Gouverneur experimenté & brave ; René jugea à propos d'y placer Gerard d'Aviller qui avoit ces qualitez ; il donna le Gouvernement du Château de Clermont en Argonne à Thiery Desarmoises ; celui d'Estain à Jacque *Régiſtre premier des Ordonnances de René II.*

1474. Vuiſſe, Seigneur de Ranziere, Capitaine des Gardes; celui de la Ville & du Château de St. Mihiel, à Philippe de Frenel; pour celui de Bar il fut reſervé au Comte de Salm; tous ſe repreſentans l'ennemi à la porte qui alloit dans peu de tems faire irruption dans l'Etat, penſerent à ſe tenir ſur leurs gardes; chacun dans ſon département travailla à la ſureté de ſon Poſte, faiſant réparer les murs, & ſe muniſſant de toutes les proviſions de guerre & de bouche qui étoient néceſſaires en cas d'attaque.

Le Duc René déclare la guerre au Duc de Bourgogne.

Charles étoit toujours occupé au Siege de Nuitz; René lui envoya ſon Herault d'Armes qui alla le 10. Janvier 1475. lui ſignifier le Cartel; le Herault revêtu des ornemens de ſa Charge, arriva à la tête du Camp, demandant de parler au Duc. Les Gardes avancées le conduiſirent dans ſa Tente, il fui admis à l'audience; le Heraut tout tremblant ſalua le Duc, une voix entrecoupée par la crainte; enſuite il perdit, où il feignit

de perdre la parole, paroissant manquer de force; il ne put faire autre chose que de donner la Lettre, & de jetter à terre le gantelet ensanglanté, qui étoit dans ce tems-là le signal, dont les Princes se servoient pour annoncer la fin de la Treve, & le commencement des hostilités. 1475.

Charles empressé de sçavoir ce que contenoit cette Lettre, l'ouvrit au même moment. Pendant qu'il étoit occupé à la lire, le Heraut voulut se soustraire aux premiers mouvemens de la colere du Duc: Il remonta à cheval, & s'enfuit, prévoyant bien que les emportemens de Charles seroient violens; il sçavoit qu'on lui faisoit une touchante peinture de tous les maux que ses Troupes avoient faits en Lorraine depuis leur entrée dans le Pays; qu'on lui retraçoit avec de vives couleurs les concussions qu'elles y avoient commises, sous les titres respectables d'alliance & d'hospitalité; le refus qu'il avoit fait lui-même d'en réprimer la licence,

1475. quoique de toute part on lui en eut adressé des plaintes, & qu'on lui en eut demandé justice; & que pour tous ces excés dont il étoit l'auteur, on lui dénonçoit la guerre comme à un ennemi capital, à un infracteur des Loix, & à un parjure public.

C'étoit là ce qui faisoit appréhender au Héraut les mouvemens impétueux de Charles. Ce Prince, en effet, qui étoit d'un esprit naturellement boüillant, prit feu à la lecture de ce Manifeste; il en fit appeller le porteur, qui étoit déja parti; la crainte lui avoit fait prendre la fuite. Ce Héraut peu digne de la Charge qu'il occupoit (car il en auroit fallu beaucoup de tels pour faire tête à l'ennemi) annonçoit mal la bravoure de son Maître & la valeur de sa Nation. Charles fit courir aprés. Il avoit déja passé le Camp gallopant à toute bride, craignant d'être en particulier la victime des interêts communs. Quelque rapide néanmoins qu'eut été sa fuite, on l'atteignit à deux lieuës du Camp,

& on le ramena à la Tente du Duc. 1475.
Ce pauvre homme se répresentant Charles comme un Prince sanguinaire, qui alloit, à ce qu'il crut, l'immoler à son ressentiment, entra dans la Tente tout saisi d'effroi. A son arrivée, il se jetta par terre, & prosterné aux genoux du Duc, il en implora la clémence, & le conjura par ses larmes de faire grace à sa personne en faveur de son Emploi. A la verité Charles s'étoit rendu redoutable aux Princes les plus hardis : Quoique le Duc ait été un Prince d'ordinaire sans compassion, il en eut cependant assez sur la simplicité de cet homme, pour le rassurer de ses frayeurs; il se contenta de lui dire, mais d'un ton insultant & altier, que le Duc son Maître se précipitoit dans un parti dont il auroit bientôt sujet de se répentir, que sa rodomontade couteroit chere à la Lorraine, & seroit fatale à son Souverain; que dans peu de jours il iroit apprendre à René qu'on n'outrageoit point à crédit son pou-

Le Héraut d'Armes du Duc René arrivé devant Nuitz dénouce la guerre au Duc Charles.

Pusillanimité du Héraut d'Armes.

1475. voir, & que l'on ne violoit pas impunément les Loix ſacrées des Traités.

Le Héraut ne ſouffrit rien de l'indignation du Duc, elle ſe borna toute entiere à René. Charles bien loin de maltraiter le Héraut, lui fit délivrer un habit de ſa Garde-Robe & douze florins, pour le recompenſer, dit-il, des bonnes nouvelles qu'il lui avoit apportées.

Charles qui paroiſſoit content au dehors ne l'étoit néanmoins pas au dedans. La déclaration de guerre que René lui fit annoncer l'allarmoit; il étoit vivement piqué de ce défi imprévû; d'un côté ſa vanité qui ſe répreſentoit la ſuperiorité de ſes forces ſur celles du Duc de Lorraine, ſe trouvoit offenſée de la hardieſſe de René; de l'autre ce coup hardi lui donnoit à penſer; il ne pouvoit croire que de quelque valeur que ſoit René, il eût oſé lui déclarer la guerre, ſans être appuyé du ſecours des Puiſſances étrangeres; il concluoit de là qu'il falloit que les Couronnes voiſines ſe

fussent soulevées contre la Maison de Bourgogne, qu'elles en eussent conspiré la perte, & que, sans doute, elles se servoient du Duc de Lorraine pour entamer la querelle. Cette réflexion l'allarmoit & troubloit un peu sa confiance, elle le rendoit flottant entre l'esperance & la crainte ; il étoit attaqué tour-à-tour de chagrin & de joye, ce qui le rendit plus docile aux propositions de la paix. 1475.

Le Souverain Pontife Sixte IV. par un effet de cette bonté paternelle, qui est le propre de la dignité Papale, travailla à la procurer : Il envoya le Cardinal Alexandre Forli, pour remettre en union les Princes d'Allemagne, le Roi de France, les Ducs de Lorraine & de Bourgogne. Ce Prélat passa d'abord à la Cour de France, & engagea à la paix Loüis XI., il vint ensuite en Lorraine, le Duc René alla au-devant de lui jusqu'à Toul, où ils s'aboucherent & prirent les mesures nécessaires pour

*Jean de Lud. Hist. des Evêques de Toul page 576.*

1475. arrêter dans ses projets le Duc de Bourgogne, qui ne pouvant se contenir dans les bornes de ses Etats, mettoit en trouble les Princes de l'Europe, Forli & René se séparerent. Le Légat se rendit au Camp du Duc Charles, où il arriva le 2e. de Mai; le lendemain il entra avec le Duc en conference sur le dessein de le porter à la paix, les circonstances en étoient favorables. Pendant que Charles acharné à vouloir réduire la Ville de Nuitz étoit follement occupé à ce siége, le Roi de France s'étoit rendu maître de la Picardie, du Ponthieu, de l'Artois, & se disposoit à porter plus loin ses armes, & à étendre encore davantage ses conquêtes. Cette disgrace étoit déja pour Charles un puissant motif de se rendre au désir du Légat. Un autre qui ne contribuoit pas moins à l'y déterminer, étoit le mécontentement qu'Edouard IV. Roi d'Angleterre, qui s'étoit ligué avec Charles contre Loüis XI., avoit contre le Duc. Edoüard avoit joint

*Addition aux Mémoires de Commines page 305.*

*Commines Livre 4. chapitre 4.*

son Armée à celle de Bourgogne; 1475.
impatient aprés cette jonction de faire ensemble invasion en France, il avoit pressé Charles d'abandonner le dessein de la réduction de Nuitz pour s'approcher de Calais; Charles n'en voulut rien faire. Edoüard méçontent du Duc, à cause de ce réfus, étoit sur le point de rompre son Traité avec lui.

Toutes ces disgraces lui faisant craindre que les Princes voisins ne se liguassent & ne vinssent fondre sur ses Etats, le rendirent plus traitable: Cette réflexion lui donna plus de docilité au conseil du Légat. Dès ce moment il commença à s'humaniser. Charles que la fierté avoit rendu jusques-là ennemi de tous les accommodemens qui interessoient sa gloire, ne hésita pas sur le parti que lui proposoit le Légat; il s'inclina à suivre les avis du Médiateur, & se rendit au temperament amiable qu'il lui suggera; il sentoit qu'il étoit humiliant pour lui de lever le siége de Nuitz qu'il avoit

1475. entrepris de réduire. Pour déguiser la honte de cette rétraite, il publia qu'il n'abandonnoit ce dessein que par la pure obéïssance qu'il avoit au saint Siége. Il leva le Camp de devant Nuitz le 13. de Juin, il prit sa route vers Calais, la Duchesse son épouse l'avoit dévancé; le Roi d'Angleterre, frere de la Duchesse l'y reçut le 6. de Juillet. Edoüard étant irrité contre le Duc, & ne voulant pas l'y attendre, la Duchesse sa sœur s'efforça d'engager son frere à conserver l'union avec le Duc, elle le conjura d'accorder cette grace à ses instances & au devoir de l'amitié. Les sollicitations de la Duchesse appuyées des intercessions du Cardinal, qui s'y étoit rendu, toucherent le Roi d'Angleterre, qui se laissa fléchir. Le Cardinal regarda cette entrevûë comme une rencontre favorable à son dessein, il s'en servit pour engager Edoüard à faire la paix avec le Roi de France. La Médiation du Prélat opera une Treve entre ces deux Couronnes, dans

laquelle Loüis XI. comprit le Duc de Lorraine, & Edoüard le Duc de Bourgogne. 1475

Le Légat tenta ensuite la réünion de la Cour de France avec celle de Bourgogne; il réüssit à la faveur de quelques ajustemens qui aplanirent les difficultés qui empêchoient la réconciliation de ces deux Cours: Les deux Monarchies conclurent entre elles une Treve de neuf ans, dans laquelle René étoit inclus; la ratification de la Paix génerale, ménagée par les soins & l'adresse du Cardinal, se fit à Soleurre, & fut signée & aprouvée de Charles, en présence du Légat, le 12. de Septembre.

*Titre 1. des Traités de Paix, pag. 613.*

*Ibidem à pag. 616.*

Il sembloit que le flambeau de la discorde étoit éteint par ces Traités de Paix, & que René n'avoit plus rien à craindre de la part du Duc de Bourgogne; on le crut ainsi: On regarda comme inutile la Ligue concluë, dans la crainte de cet ennemi avec l'Empereur Frederic, avec les Villes de Strasbourg, de Basle, de Colmar,

1475. *Voyez la Layette des Suisses n°. 2.*

d'Obernheim, de Keiscoberg, de Munster, du Val de Saint Gregoire. On crut également inutiles tous ces grands préparatifs de guerre qu'on avoit faits en Lorraine; ces emprunts considérables que René avoit faits, dans le dessein de se défendre contre le Duc de Bourgogne, tout sembloit appuyer cette conjecture; on voyoit dans la personne de Charles un Prince qui paroissoit avoir autant de goût pour la paix qu'auparavant il en avoit eu pour la guerre. Comme d'ailleurs il étoit à demi vaincu, l'impuissance apparente où il étoit de reprendre son ancien train, donnoit lieu de croire qu'il n'en avoit aucun dessein.

*Voyez les cahiers de la Bibliotheque du Roi, titre O. page 68.*

Dessein du Duc Charles de marcher avec son Armée vers la Lorraine.

Charles n'en demeura pas là, il ne resta en repos qu'autant que l'état de ses affaires le demandoit; aussi-tôt qu'il eut fait sa paix avec la France, & avec l'Empire, ses soins furent de repondre au défi de René; de trop puissans motifs l'y excitoient pour y manquer; outre sa vanité qui se trouvoit offensée par la prétenduë téme-

† Manifeste du Duc de Bourgogne pour

rité

rité de René, il avoit contre lui une haine implacable, qui l'animoit à s'en venger : un endroit plus pressant encore qui l'engageoit dans cette guerre, c'étoit l'esperance de conquerir facilement la Lorraine, & de faire servir cette Province de centre à ses Etats, & d'en faire la jonction des Pays-Bas avec la Bourgogne. Les Etats de René étoient trop à sa bienséance pour échaper l'occasion de s'en rendre le maître. Il tourna donc ses armes vers la Lorraine. Avant de marcher vers cette Province il fit publier un Manifeste en forme de réponse à la Lettre du Duc René; ce Manifeste étoit rempli d'exagerations & d'injures; il reprochoit à René, dans cet écrit, les services que la Maison de Bourgogne avoit rendus à celle de Lorraine; il étaloit avec pompe la victoire remportée sur le Roi de Sicile avec le secours des armes de Philippe le Bon; il y faisoit sentir que le Mariage de Ferry, Comte de Vaudémont, pere du Duc René

1475. justifier sa conduite dans cette entreprise.

*Voyez les Cahiers de la Bibl. du Roi, pag. 25.*

1475. avec Iolande d'Anjou, étoit la ſource de l'élevation de René, & que ce Mariage étoit l'ouvrage du Duc Philippe; que depuis ces ſervices éclatans les Comtes de Vaudémont touchés de reconnoiſſance s'étoient dévoüés à la Maiſon de Bourgogne; que René lui-même formé ſur leurs leçons & ſur leurs exemples, avoit recherché ſon alliance avec des empreſſemens qui marquoient la gratitude héréditaire de ſes Ayeuls envers leurs anciens bienfaiteurs, & détruiſoient les calomnieuſes accuſations de violence qu'il alléguoit pour excuſer le crime de ſa défection, ajoutant que le prétexte des déſordres commis ſur les terres de Lorraine par les Troupes Bourguignonnes, étoit une ſuppoſition groſſiere détruite par les Procès verbaux, dreſſés ſur les lieux de concert avec les Officiers des deux Etats; qu'ainſi rien n'autoriſoit l'infraction de ſes ſermens, que rien ne devoit le mettre à couvert des anathêmes de l'Egliſe, vengereſſe des par-

jures & de la profanation des choses saintes; qu'il lui conseilloit de révoquer ses injustes confédérations avec Loüis XI. au préjudice de la Maison de Bourgogne, contre les loix de la fidélité & les devoirs de Vassélage; qu'il lui donnoit du tems pour rompre ses engagemens avec un Prince qui ne pouvoit lui en imposer aucunement, & dont il ne dépendoit pas; que s'il négligeoit de profiter de ses avis & de rentrer dans les sentimens d'honneur & d'équité, il iroit dans peu de tems le punir de ses parjures, & lui faire éprouver la difference qu'il y avoit entre son amitié & sa juste vengeance. 1475.

Ce Manifeste ne fut signifié au Duc René que le quinze de Septembre. Charles aussi-tôt après la signification, sans laisser à René le tems de réflechir, s'avança & fit marcher ses Troupes vers Bassompierre.

*Addition aux Mém. de Commines, page 398.*

A cette nouvelle René partit en diligence pour aller implorer le secours de la France. Loüis XI. encou-

Le Duc Charles descend en Lorraine

1475. avec une Armée de quarante mille hommes.

ragea le Duc, & lui promit de conduire en perſonne une puiſſante Armée en Lorraine pour ſa défenſe, auſſi-tôt qu'il ſçauroit que l'Armée Bourguignonne paroîtroit ſur ſes frontieres; & pour le convaincre de la ſincérité de ſa parole, il commanda ſur l'heure un Détachement de 400. Lances, qu'il fit partir ſous le commandement de George de la Trimoüille, Seigneur de Craon.

Le Duc René va en France pour en implorer le ſeçours.

René avec ce foible renfort comptant ſur la parole du Roi, retourna vîte dans ſes Etats pour s'oppoſer à l'ennemi, avec ſes Troupes ſeules, en attendant la jonction de l'Armée Françoiſe. A ſon arrivée en Lorraine il apprit que le Duc de Bourgogne avoit fait préceder ſon Armée par un corps de Troupes, commandé par le Maréchal de Luxembourg & par le Comte de Campobache, que ces deux Géneraux avoient formé le ſiége de la Ville de Conflans en Jaeniſi. En effet ces deux Officiers s'étoient avancés avec un Corps de ſix mille

hommes, & avoient aſſiegé cette 1475.
Place qui ſe préſentoit ſur leur route. L'attaque en fut d'autant plus violente, que Campobache étoit implacablement irrité contre le Duc René, pour avoir confiſqué ſur lui la Seigneurie d'Ainville aux Jars, au profit de Jean Vuiſte. Campobache ne négligea rien pour emporter la Ville, il falut toute la valeur de Gratien d'Aguerre, qui en étoit Gouverneur, pour y réſiſter. A la nouvelle de l'aproche de l'Armée Bourguignonne, il s'étoit renfermé dans le Château, il s'y défendit avec une intrépidité ſurprenante. Le feu de la Mouſqueterie tint pendant pluſieurs jours les ennemis en halaine, il retarda leurs aproches, ruina leurs travaux, & pouſſa preſque au deſeſpoir Campobache. Pendant qu'il réſiſtoit avec cette noble vigueur à l'ennemi, Gerard d'Avilliers arriva avec la Garniſon de Briey, & quelques milices faites à la hâte. Avec cette troupe d'Avillers affronta l'ennemi juſques dans ſes

1475. retranchemens, & harcella de telle sorte les assiégeans qu'ils furent contrains d'interrompre leurs attaques, pour faire tête aux Lorrains.

Pendant que tout cela se passoit, René s'aprocha avec son Armée, résolu de forcer l'ennemi, ou de lui faire lever le siége. Les 400. Lances que Loüis XI. avoit accordées au Duc René, sous la conduite de la Trimoüille, étoient arrivées à tems, & s'étoient jointes aux Troupes Lorraines pour marcher au secours de Conflans. Campobache vit bien qu'il n'y avoit pas moyen de faire ferme en présence de l'Armée du Duc; il comprit que s'il n'abandonnoit le poste, il s'exposeroit à un combat, & hazarderoit sa réputation; il aima mieux lever le siége, & chercher son salut dans sa fuite. Cette retraite qui paroissoit prudente à Campobache, passa pour lâcheté aux yeux de Charles. Ce Prince irrité de la levée de ce siége, pressa sa marche pour entrer dans le Pays Messin, avec une Armée de qua-

Le siége de Conflans levé.

rante mille hommes, dans le dessein de pénétrer ensuite en Lorraine. Il étoit arrivé à René six mille combattans, que les Villes de Strasbourg, de Basle, de Scelestat & de Fribourg lui avoient envoyés. Cette Troupe, ajoutée à son Armée, ne le mettoit point encore en état d'aller à la rencontre du Duc de Bourgogne & risquer une Bataille; il crut que le parti le plus sûr étoit de quitter la campagne; dans cette résolution il distribua ses Troupes dans les Places les plus fortes; c'étoit le moyen le plus assuré pour sauver de l'inondation une partie de la Lorraine. Les Régimens les plus aguerris furent destinés à la garde de Nanci, sous le commandement du Bâtard de Calabre, d'autres servirent à doubler la Garnison d'Epinal, sous la conduite du Bâtard de Vaudémont, & le reste de l'Armée fut distribuée dans Bruyere, dans le Pont-à-Mousson, Charmes, Briey, & les autres Villes de résistance. René sentant alors combien il avoit besoin de 1475.

1475. Le Duc René va une seconde fois à la Cour de France.

secours, & ne pouvant en attendre que de la France, se détermina à faire promptement le voyage de Paris.

A peine René étoit sorti de la Lorraine, que Charles y entra avec son Armée, qui désola tout le Pays. C'étoit une chose déplorable de voir les excés monstrueux ausquels se porterent ses Troupes. Le Soldat autorisé de l'exemple de son Souverain, s'y permit tout ce que la vengeance est capable d'imaginer; les Villages furent mis au pillage, & la plûpart brulés; les Païsans furent traités sans compassion. Ces exploits qui jetterent la terreur dans le Pays, confirmerent l'opinion qui s'y étoit déja répanduë de la severité du Duc de Bourgogne. L'Armée Bourguignonne se presenta devant le Pont-à-Mousson.

Ravages que l'Armée du Duc Charles fait en Lorraine.

Cette Ville allarmée à l'aspect du Duc, aima mieux lui ouvrir ses portes de bonne volonté, que d'y être contrainte & d'essuyer les premiers assauts du Duc, qui vouloit donner

aux autres Places un exemple de sa vengeance, afin de les intimider & de les réduire par la seule crainte: du Pont-à-Mousson, il vint fondre sur le Château de Condé. Soit par répentir d'avoir usé de clemence à l'égard du Pont-à-Mousson, & d'avoir épargné cette Place, soit par impatience de se faire connoître pour rédoutable, il sacrifia ce Château à son impitoyable vengeance, & l'abandonna à la discrétion de ses Troupes. 1475.

Le 30. Septembre il fit défiler son Armée à la vûë de Nancy, & vint camper à la Neuverville, où il demeura trois jours. Il lui arriva là des Ambassadeurs de differens Etats, de France, de Naples, d'Arragon, de Venise & de Milan; il lui arriva aussi au même endroit & dans le même tems, une troupe de six cens Cavaliers Napolitains que lui amena Frederic d'Arragon Prince de Tarente, Fils de Ferdinand Roi de Naples, qui vouloit par ce service faire sa cour au Duc, dans la vûë d'épouser

1475. l'Infante Marie de Bourgogne. La ruſe de ce Prince Napolitain, l'ennemi juré de la Maiſon d'Anjou & de Lorraine, ſçut ſi bien s'envelopper dans ſa marche, que nulle part il ne fut regardé pour ce qu'il étoit; il eut l'adreſſe de diſſimuler ſes deſſeins, ſe donnant tantôt pour ami de la France, quelquefois pour allié de la Lorraine, d'autre fois pour un Prince que la ſeule curioſité portoit à voyager. A la faveur de cette ruſe maligne, on le reçut gracieuſement dans toute ſa route ſur les terres de Lorraine & du Barrois. La Ville de la Marche, entr'autres, ſe ſignala dans la réception qu'elle lui fit; il fut défrayé aux frais des autres Villes qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage. Celle de St. Nicolas étoit diſpoſée à lui faire le même accueil, ce qu'elle auroit fait ſans un miracle, qui, dit un Hiſtorien, découvrit la fourberie de ce Traitre. Dieu par l'interceſſion du grand Saint, dont l'endroit porte le nom, le Protecteur de toute la Pro-

vince en géneral, & en particulier 1475.
de l'Auguſte Maiſon de Lorraine ; découvrit les ſecretes intentions du Prince Italien par un prodige ſurprenant ; les Trompettes à leur entrée dans la Ville voulurent ſonner le cavalquet, & ne purent en venir à bout. L'impoſture de ce Prince ſe découvrit à ce ſignal miraculeux ; les Bourgeois qui en devinerent les noirs deſſeins, s'amutterent & le chaſſerent honteuſément de la Ville : La réception gracieuſe que lui fit le Duc Duc de Bourgogne, lorſqu'il l'eut joint à la Neuveville, le dédommagea de cette odieuſe expulſion. Le Duc pour le moins auſſi prodigue de careſſes envers ceux qu'il ſçavoit lui être devoüés, qu'il étoit plein de mauvais traitemens à l'égard de ceux qu'il croyoit être ſes ennemis, donna à ce Prince nouvellement arrivé toutes les marques poſſibles d'eſtime & d'amitié, meſurant dans une juſte proportion ſa reconnoiſſance au merite de l'offre gracieuſe qu'il venoit

1475. lui faire de ses services, & pour l'en convaincre, il partagea avec lui le commandement de l'Armée, & lui fit part des vastes sujets de ses conquêtes : Ils tinrent conseil ensemble sur ce qu'ils devoient faire; alors le Duc en connoisseur plus profond du climat, de l'état de la Province & de la situation de ses Troupes, décida que dans une saison si avancée il ne convenoit pas d'entreprendre le Siege de Nancy, par la raison que ce Siege probablement dureroit longtems, & que l'hyver où on alloit entrer, acheveroit de ruiner ses Troupes déja extrêmement fariguées; qu'à la place il falloit enlever les Forteresses d'alentour ; qu'immanquablement la Capitale seroit contrainte de se rendre de son mouvement propre, qu'elle périroit par une déstruction lente, si-tôt qu'elle seroit abandonnée à elle-même, parce qu'étant sans commerce, elle seroit sans ressource ; on résolut qu'il falloit commencer par réduire les Villes d'Es-

pinal & de Briey; la prise de ces deux Places parut d'un avantage important au Duc de Bourgogne, à cause de leur situation, étant sur les extrêmités de l'Etat; Briey parce qu'elle confinoit au Duché de Luxembourg, & Espinal, parce qu'elle étoit à portée du Comté de Bourgogne. Quoiqu'on fut déja sur le retour de la Campagne, (car c'étoit vers la fin du mois de Septembre) on ne laissa pas que de faire le Siege de ces deux Villes; Campobache se chargea de celui de Briey, & le Duc lui-même voulut faire celui d'Espinal. 1475.

Le Comte Campobache destiné au Siege de Briey, partit pour exécuter les ordres qu'il avoit reçus à ce sujet; cette Place n'étoit pas en état de tenir long-tems contre la troupe des Assiégeans, qui étoit nombreuse. Briey est une petite Ville commandée d'un côté par une élevation, & défenduë de l'autre par un Château antique, situé sur une montagne, qui en a une autre opposée, separée seu-

Siege de Briey.

1475. lement par une petite Riviere. Cette Ville revêtuë de murailles épaisses, flanquées des Tours, & ceintes d'un double fossé sec, n'avoit pour garnison que 80. Allemands, commandés par Gerard d'Avillers, & pour toute Artillerie que trois ou quatre piéces de Campagne avec trés-peu de munitions, tant de guerre que de bouche, sans aucune communication. Aussi-tôt qu'on l'eut assiégée, on l'emporta d'emblée, il ne resta plus que le Château que Campobache ressera; il en ordonna l'escalade, on la donna tout à la fois à differens endroits. Les assiégeans comptoient par cette entreprise se rendre maîtres des murailles en épuisant la Garnison par ce grand nombre d'attaques; mais la Garnison montra autant d'intrépidité à résister l'ennemi, que l'ennemi en avoit à attaquer la Place. Ces quatre-vingts Allemands se défendirent avec valeur, ils renverserent dans les fossés à coup de picques un nombre assez considérable d'assié-

Prise de Briey par Campobache.

Cruautés qu'il exerce dans cette Place sur la Garnison de Lorraine.

geans, tuerent les autres ſur les Parapets; & quoique beaucoup inférieurs en nombre aux Bourguignons, ils leur réſiſterent avec hardieſſe, & ſe ſoutinrent avec fermeté. Campobache trouva plus de réſiſtance qu'il ne croyoit de la part des aſſiégés, & craignant qu'il n'arrivât quelque ſecours à la Garniſon, il fit avancer ſon Artillerie; on canonna ſi vigoureuſement les murailles, qu'à force de coups de boulets, Campobache parvint à ſe faire ouverture de la Forteresſe; le Canon qui faiſoit feu continuellement, foudroya les murailles, il en ébranla une partie, & abbatit l'autre, la breche fut conſidérable. Les Bourguignons ſans donner aux aſſiégés le tems de la réparer, s'y preſenterent tumultueuſement; d'Avillers qui y accourut, repouſſa avec une valeur ſurprenante les premieres Bandes juſques dans le foſſé, & chaſſa les ſecondes avec la même vigueur; mais par malheur pour lui & pour ſa Troupe, pendant qu'il étoit 1475.

1475. aux priſes, il vint un boulet de Canon, qui lui emporta la main, & le mit hors de combat.

Les Allemands commencerent à perdre courage & demanderent à capituler. Campobache, ſoit pour reparer avec plus d'éclat la honte qu'il avoit reçuë devant Conflans, ſoit pour ſe vanger du Duc de Lorraine ſur les Soldats de la Garniſon, ſoit pour jetter la terreur dans le Pays, ſoit pour éloigner par là toutes les autres Places de réſiſter aux Troupes Bourguignonnes, refuſa d'entendre à aucune compoſition ; il leur offrit ſeulement de remettre aveuglément leur ſort à la clémence de Charles ; d'un côté la Garniſon ſe voyant peu nombreuſe, & d'ailleurs ſans eſperance d'être promptement ſecouruë, ſentit bien qu'elle n'étoit pas en état de ſoutenir longtems les aſſauts réïterés des aſſiégeans ; de l'autre preſſentant ce qui lui devoit arriver, elle s'appercevoit que c'étoit trop hazarder que de s'abandonner ſans aucune Capitulation à la diſcrétion

tion d'un homme aussi mauvais qu'elle 1475.
sçavoit qu'étoit Campobache. Les assiégés se déterminerent à se rendre, ce qu'ils firent, comptans émouvoir Campobache par leur confiance, & craignans d'ailleurs, qu'en chicanant davantage, ils ne l'irritassent de plus en plus, & ne devinssent par une plus longue résistance les tristes victimes de sa fureur; les portes du Château furent donc ouvertes à l'ennemi; Campobache, homme inhumain avec des sentimens qui étoient plûtôt d'un Tyran que d'un Vainqueur, au lieu d'estimer la bravoure des Soldats, de les traiter avec une clemence qui leur étoit dûë, à d'autant plus de juste titre, qu'ils se confioient à sa bonne foi; & que l'humanité, la justice, tout demandoit pour eux qu'ils fussent traités en Prisonniers de guerre, viola à leur égard les Loix les plus sacrées. A son entrée dans le Château, il permit à ses Soldats les excés les plus barbares, immola les Allemands à sa cruauté, & pour comble

1475. de férocité, comme pour rendre par cette action odieuse sa mémoire éternelle, il fit dresser sur les avénuës de la Ville autant de gibets qu'il y avoit de Soldats, & leur fit expier par cet infâme supplice, le crime prétendu de leur constante bravoure; les Officiers spectateurs de la mort cruelle de leurs Soldats, & incertains de ce qui leur arriveroit à eux-mêmes, furent vivement affligés à la vûë d'un tel spectacle; néanmoins il eut à leur égard assez de considération pour ne les pas envelopper dans même peine; il en fut empêché probablement par quelque respect pour la Noblesse, ou par menagement pour lui-même dans la crainte qu'il avoit, que s'il venoit à tomber entre les mains de l'ennemi, on ne lui fit subir le même supplice.

Miracle arrivé pour punir un Soldat Bourguignon, qui avoit forcé une Chapelle à Briey.

Dans le peu de tems que les Bourguignons furent à Briey, il arriva un trait mémorable que les Historiens ont laissés à la posterité, comme une chose surprenante, & qui l'est en effet. Dieu opera le même prodige

qu'il avoit autrefois employé, pour 1475.
punir les Rois Théodoric & Gontran, lorsqu'ils entreprirent de briser les portes de l'Eglise de St. Vincent, dans le dessein d'enlever les meubles que les Peuples d'Auvergne & de l'Angenois y avoient refugiés pour les soustraire au pillage des Troupes, à l'abri de la Réligion & du Sanctuaire. Un Soldat Bourguignon avide du butin & plein d'impieté, voulut piller la Chapelle de St. Antoine, située hors les murs de la Ville; le Gardien lui en ferma les portes; irrité de ce refus, il tenta de les briser à coup de leviers; dans le transport de sa brutalité, il se répandit en juremens exécrables, & vomit des blasphêmes détestables: Dieu Juste Vangeur du crime n'attendit pas plus long tems à le châtier, un feu descendit du Ciel, qui enflamma son Corps & le reduisit en poudre. Par cet exemple qui causa l'admiration de son siécle, Dieu voulut instruire le nôtre, & nous aprendre de quelle énormité est à ses

*Greg. Turon. l. 3. c. 12. l. 7. c. 15.*

1475. yeux le crime de ceux qui jurent ; qui blasphêment, qui touchent aux choses saintes & à la Religion.

La nouvelle de la prise de Briey & des barbaries que Campobache avoit exercées dans ce lieu & dans tous les endroits Lorrains qui se presentoient sur sa route, jetta René dans la derniere consternation ; il sçut bientôt à la Cour de France où il étoit, les excés affreux ausquels se portoient dans la Lorraine les Troupes du Duc de Bourgogne, qui foudroyoient les Villes & saccageoient les Villages, par tout où elles passoient : Il en fit la peinture au Roi, & le supplia de lui donner promptement du secours pour s'opposer au torrent qui inondoit son Pays. Le Roi lui donna encore une autre troupe de 4. cens Lances sous les ordres du Comte de Roussillon. Sa Majesté auroit accordé à René un Corps plus considerable, mais par malheur pour le Duc René, le Roi étoit depuis long-tems en butte à la haine du Connêtable de St. Pol, &

Sa Majesté vouloit à quel prix que ce fût s'en saisir & en faire un exemple de justice. Loüis de Luxembourg Connétable de France, autrement le Comte de St. Pol, étoit l'ennemi juré du Roi & du Royaume, il avoit fait trembler la France par son grand pouvoir, & avoit ébranlé les fondemens de la Monarchie Françoise, par ses factions; quoiqu'éloigné, il étoit encore redoutable au Roi qui avoit pour lui une haine mortelle. Loüis XI. tant par la crainte qu'il avoit de la puissance du Connêtable que par l'inimitié implacable qui lui en faisoit conspirer la mort, en jura la perte. Il n'étoit question que de l'avoir. Le Connêtable qui étoit à St. Quentin, averti du dessein du Roi, s'y sauva dans la tour de Han; il ne se crut pas en sûreté, pour se dérober à la fureur du Roi; il se refugia à Mons, sous les auspices de Rollin Bailly du Hainaut son ancien ami; il étoit presque également haï du Roi de France & du Duc de Bourgogne, pour les avoir joüé tour-à-

1475.

*Mathieu Hist. de Loüis XI. pag. 253. Commines l. 4. pag. 12. Hist. mss. de René II.*

1475. tour, ſe déclarant tantôt pour l'un & tantôt pour l'autre, ſemant la diviſion & entretenant la diſcorde entre les deux Monarques. Comme le Roi s'étoit expliqué ſur le deſſein de ſa perte, & que le Duc de Bourgogne n'avoit encore rien déclaré contre lui; que d'ailleurs il étoit ſous la protection de Rollin; il crut n'avoir rien à craindre de la part de Charles, & être à couvert du courroux de Loüis. Cette fauſſe idée le trompa; le Roi envoya Dubouchage au Duc de Bourgogne pour le lui demander. Dubouchage fut écouté favorablement; le Duc qui ne l'aimoit pas, conſentit de le livrer à ces conditions, que le Roi lui délivreroit les villes de Bouchain, de St. Quentin & de Han, & qu'il rapelleroit en France les huit cens Lances qu'il avoit au ſervice du Duc de Lorraine. Dubouchage qui ſçavoit que le Roi vouloit immoler à ſa vengeance l'infortuné Connêtable, accorda bien vîte à Charles ce qu'il demanda en échange. Le malheureux

Annales du Hainaut. pag. 387.

Comm. l. 4.

Le Duc de Bourgogne délivre au Roi de France le Connêtable Saint Pol qui le fait mourir en Greve.

Comte de saint Pol servit d'exemple 1475.
pour aprendre aux Grands le néant des grandeurs humaines. Le Duc le livra entre les mains de son ennemi. Rollin ne pût lui être d'aucun secours ; car que peuvent les offices d'un ami quand la raison d'Etat, cette raison suprême, milite contre les devoirs de l'amitié. Le crédit de Rollin, les loix sacrées de l'hospitalité, les impressions de la pitié, de l'honneur & de l'humanité, cederent à l'intérêt: On conduisit le Connêtable à Paris, on lui fit son Procés, & il fut décapité en Greve.

Le Roi pour avoir le Connêtable, fut obligé de délivrer auparavant les Places mentionnées dans son Traité avec le Duc de Bourgogne, & de retirer du service de Lorraine les huit cens Lances qu'il y avoit envoyées. René augura bien pour lui-même de ce qui venoit d'arriver; il crut que ce qui étoit cause que jusques-là le Roi lui avoit refusé le secours considérable qu'il lui demandoit, étoit

1475. l'envie qu'il avoit de tenir le Comte de Saint Pol, & le besoin qu'il avoit eu pour cela du Duc de Bourgogne: que pour réüssir dans son dessein, il lui avoit fallu le menager, mais que n'ayant plus à faire presentement de lui, il alloit arrêter de concert avec les Troupes de Lorraine la rapidité des conquêtes de Charles. René se persuada que le Roi prendroit ce parti; il le crut avec d'autant plus de raison qu'il sçavoit que le Duc de Bourgogne avoit toujours été l'ennemi irréconciliable de Loüis XI., & que Loüis XI. n'aimoit pas le Duc de Bourgogne; que d'ailleurs il étoit des interêts de Sa Majesté, de ne pas laisser agrandir un voisin si proche & si puissant. René dans cette esperance, bien fondée en apparence, se rendit pour la troisiéme fois à la Cour de France.

On reçut René comme on reçoit un Souverain, que ses disgraces rendent à charge; le Duc néanmoins esperant toujours être favorablement

écouté, se presenta au Roi avec confiance, le conjurant de ne point l'abandonner, il marqua à Sa Majesté qu'elle avoit un ennemi puissant dans la personne de Charles; que le passé devoit l'assurer de l'avenir; que ce Prince ambitieux & vindicatif n'avoit pas oublié l'affront sanglant qu'il avoit eu à Treves; qu'il avoit juré de se vanger de cette confusion sur ceux qui en étoient les Auteurs; qu'il n'ignoroit pas que Sa Majesté n'en fut le premier principe & la principale cause; il lui dit que Charles vomissoit aujourd'hui toute sa fureur contre la Lorraine, & que dans peu de tems il viendroit fondre sur la France; qu'il étoit de la derniere importance qu'elle accourût promptement pour le chasser; que plus ce Prince deviendroit puissant, plus il seroit redoutable; que d'attendre plus long-tems à s'opposer à ses conquêtes, ce seroit lui donner le tems d'augmenter ses expéditions, & d'accroître le nombre de ses victoires: que ce Prince ne

1475.

Le Duc René retourne en France pour la troisiéme fois, & il y reste auprés du Roi.

1475. trouvant aucun obstacle, auroit conquis dans peu de tems la Lorraine : qu'il achevoit de la réduire par le feu & par le fer.

Ces motifs qui étoient puissans, devoient, ce semble, déterminer Loüis XI. à se rendre favorable à la voix de René ( comme on vient de le faire remarquer. ) On ne voit pas quelles furent les raisons qui le retinrent ; il devoit craindre que Charles se rendant le maître de la Lorraine, ne se rendit aussi le maître de la France, s'il le pouvoit. Le Roi ne voulut pas cependant prêter ses armes à René ; tout ce qu'il fit fut de l'attacher à sa suite, en lui faisant esperer de lui donner le secours qu'il demandoit. René demeura donc auprès du Roi, se repaissant des fausses esperances dont le flattoit Loüis XI. Pendant ce tems-là les Troupes du Duc de Bourgogne continuoient de saccager la Lorraine: C'étoit une chose déplorable de voir ce qui se passoit dans les Etats de René ; les Soldats

Bourguignons se détachoient par pelotons du gros de l'Armée, & se distribuans dans les campagnes, ils les ravageoient avec une inhumanité sans pareille. Haquart de Savigny, Seigneur de Lemont, Robert du Fay & Vaultrin de Vaubecourt, donnerent la chasse à quelques Détachemens de maraudeurs, & les taillerent en piéces dans le Village de Rugney.

1475. Défaite d'un Détachement Bourguignon dans le Village de Rugney.

Cette expédition irrita Charles, il résolut dans l'instant de s'en vanger. La Ville de Charmes, comme la plus proche, essuya les premiers mouvemens de sa colere; il conclut le siége & la désolation de cette Place, il avoit déja investi la Ville, & ses batteries l'alloient déja réduire en cendre; mais le petit Picard, qui en étoit le Commandant, prévint le saccagement par sa soumission : il porta les clefs des portes au vainqueur, lui demandant d'épargner la Garnison & la Ville. La soumission ne fit pas plus sur l'esprit & sur le cœur de Charles que la résistance ; ce Prince abusa de

Désordres que les Troupes du Duc Charles font dans la Ville de Charmes.

1475. Le Duc de Bourgogne fait prendre les Soldats de la Garnison de cette Place.

la confiance des assiégés, il abandonna Charmes au pillage, fit prendre les quarante Gascons qui composoient la Garnison, amena les Bourgeois prisonniers de guerre, & pour laisser à la posterité un monument durable de son funeste passage, & fournir aux Places d'alentour un exemple qui leur apprît à ne rien attendre de sa clémence, le dixiéme jour d'Octobre, lendemain de la prise de Charmes lorsqu'il voulut décamper, il fit mettre le feu dans tous les quartiers de la Ville.

Après cette action, qui dans nôtre siecle passeroit pour cruelle, il conduisit son Armée à Dompaire; la Garnison la reçut à ses approches avec fierté, elle fit feu sur les avant coureurs, & étoit résoluë de se défendre jusqu'à l'extrêmité; se représentant Charles comme un impitoyable ennemi, dont il ne falloit attendre ni grace ni composition. Cette premiere ardeur, après six heures de résistance, se ralentit; la Garnison abbatuë par

le travail & allarmée par les menaces des Assiégeans, demanda à capituler. Charles n'en voulut rien entendre; enflé de la superiorité de ses forces autant que du bonheur de ses armes, tout occupé des avantages de la prosperité, ne voulut point acquiescer à la demande d'un Peuple enfoncé dans les disgraces; il rejetta la proposition des assiegés. Il déclara que toute la grace qu'il pouvoit leur faire, étoit de leur promettre de les traiter suivant la discrétion de sa clémence. Quoique la Garnison comprit bien qu'une offre pareille ne signifioit rien de bon, & qu'il y avoit tout lieu de croire que ce langage cachoit dans le cœur de Charles le projet funeste de la perte de la Ville, elle prit cependant la résolution de se rendre; le Commandant ouvrit les portes; Charles qui devoit être touché de cette démarche, entra dans Dompaire, non pas en vainqueur de bonne foi, mais en conquerant impitoyable. Il y permit à ses Troupes toutes sortes

1475. Le Duc de Bourgogne assiége Dompaire. Il le prend, fait prisonniers les Soldats qui en composent la Garnison, & saccage la Ville.

Les Villes de Bruyeres, Arches, St. Diez & Remiremont renduës.

1475. de désordres, chargea de chaines la Garnison & les Bourgeois; il les fit trainer à la suite de son Armée avec ces marques de leur captivité de ses triomphes, pendant que la Ville par son incendie en annonçoit le départ. La même infortune arriva à Bruyeres; toutes les autres Forteresses de la Vosge alloient avoir un pareil sort; mais instruites par le fâcheux exemple de leurs voisins, elles prévinrent ce malheur par leur reddition volontaire. Arches, Remiremont, Saint Diez, échaperent par ce stratagême à la séverité du Duc; elles envoyerent au-devant de lui des Députés lui faire les protestations de leur humble soumission. Le Duc qui jusques-là avoit été inaccessible aux impressions de la pitié, & qui avoit traité les autres Villes avec inhumanité, s'attendrit aux propositions de celles ci, & leur accorda, avec bénignité, l'effet de leur demande. Epinal étoit de tout le canton la Ville la plus difficile à réduire; c'étoit le bâtard de Vaudémont

qui en étoit Gouverneur. Le Duc de Bourgogne le haïssoit personnellement, tant à cause de son fidéle attachement au Duc René, qu'à cause qu'il en étoit parent; mais ce qui irritoit encore davantage Charles, c'étoit, disoit-il, l'audace qu'il avoit de lui résister; résolut de se vanger de la Ville & du Gouverneur; le quatorze Octobre il se présenta devant cette Place; ce ne fut dans les premiers jours que menaces foudroyantes, dans le dessein d'ébranler la fermeté de la Garnison; mais il eut beau faire gronder, dans cette vûë, les foudres de son indignation, & sommer la Ville de se rendre, toutes ces sommations menaçantes, loin de ralentir l'intrépidité des Soldats, & la fidélité des Bourgeois, ne servirent qu'à les irriter & les animer davantage, contre un ennemi dont il ne falloit rien attendre que de la rigueur. Les Soldats & les Habitans dans cette idée répondirent aux bravades de Charles, par des actions d'une constante valeur:

1475. La Ville d'Epinal assiégée par le Duc Charles.

Généreuse résistance d'Epinal.

1475. L'intrépidité avec laquelle ils parurent sur les Remparts, lui fit connoître la disposition ferme où ils étoient de s'ensevelir sous leurs ruines, & de périr, les armes à la main, plûtôt que de se deshonorer par une lâche reddition. Cette résistance courageuse picqua vivement Charles. Enivré de ses victoires, il ne croyoit pas que personne osât lui résister; il fut sur le point d'abandonner la Place, après qu'il eut vû la Bourgeoisie pêle-mêle avec la Garnison, sortir & attaquer impétueusement la demi picque, ou l'épée à la main, un gros de Cavalerie qui s'étoit emparé des Fauxbourgs. Le carnage fut si grand, que ce coup de générosité arracha de la bouche de Charles cet aveu, *que faussement il s'étoit flatté de voir tomber les Villes à sa présence.* La fermeté des assiegés lui fit changer de sentimens & de conduite. Dans les autres siéges il n'avoit écouté que son ardeur, quelquefois peu mesurée, & sa confiance de tems en tems téme-

raire;

faire; mais dans celui-ci il ſuivit les 1475.
regles de la guerre; il employa les maximes du génie dans toute la ſéverité de la diſcipline militaire; il reconnut la Place, marqua les logemens, traça les tranchées, conduiſit les travaux avec méthode, & commença l'attaque par le feu de deux Batteries.

La Garniſon, à l'exemple de ſon vaillant Gouverneur, fut auſſi intrépide à défendre la Place que l'ennemi l'étoit à l'attaquer; elle eſſuya les canonnades ſans s'émouvoir; elle affronta l'ennemi juſques dans ſes retranchemens; elle combla pluſieurs fois ſes ouvrages, & dans differentes ſorties elle tua ou mit hors de ſervice plus de deux mille Bourguignons; la bravoure infatigable des Troupes Lorraines (car jour & nuit elles combattoient) rappella à Charles l'affront qu'il avoit eſſuyé devant Nuitz, & lui faiſoit craindre le même ſort devant Epinal: Cette penſée jointe à la crainte qu'il avoit que René n'amenât de France un ſecours conſiderable l'allar-

1475. moit, il ne falloit que de la constance dans les Assiégés ; mais les Bourgeois épuisés de force par la continuité des travaux, & d'ailleurs sans aucune esperance de secours, afin de prevenir les excés de la fureur de Charles, contraignirent le Gouverneur d'entrer en negociation avec lui. Le Bâtard de Vaudémont fit bien ce qu'il pût pour les rassurer, il tâcha de les émouvoir par les sentimens d'honneur, il leur mit devant les yeux la maniere inhumaine avec laquelle le Duc avoit traité leurs voisins, il leur prédit les supplices dont immanquablement il alloit punir leur défection, mais rien ne put les ramener à leur premiere valeur. L'un des Magistrats portant la parole de dessus les Bastions, au nom de toute la Bourgeoisie, demanda à capituler, le Duc qui étoit impatient de se rendre maître de la Place, & qui craignoit d'échoüer dans cette entreprise, ne balança pas à entrer en composition; il passa par où on voulut, il accepta tous les articles que lui

*Liv. premier Nanceidos.*

La Ville d'Epinal renduë par composition.

presenta le Gouverneur ; le dix-neuf d'Octobre il signa la Capitulation dont les conditions étoient, *qu'une Amnistie seroit accordée également aux Soldats, aux Bourgeois, & aux Etrangers, que leurs Biens & leurs Privileges seroient conservés.* On vit alors dans la personne de Charles un vainqueur débonnaire, d'autant plus humain envers cette Ville, qu'il avoit été plus severe pour les autres; il fit le vingt d'Octobre son entrée triomphante dans la Ville; elle fut pompeuse, les Trompettes précedoient le Conquerant, sa Maison le suivoit en habits de cérémonie, venoient ensuite ses Gardes & ses Gens d'Armes, l'Epée nuë, aprés suivirent les plus beaux Regimens de son Armée, mêlans aux bruits des Tambours les acclamations de joye; rien ne manquoit à ce spectacle que le cœur du Peuple : pour le gagner il convoqua la Bourgeoisie, & d'un air gracieux, il lui dit, *qu'étant entré dans Epinal dans les sentimens d'un Protecteur & d'un Ami, il n'avoit garde de*

1475.

*Hist. Mss. de René II.*

Entrée du Duc Charles dans Epinal.

1475. *se servir des droits de Conquerant, qu'il préferoit leur amour à la gloire, & aux avantages que lui donnoit la prosperité de ses armes, qu'il conserveroit toujours les mêmes inclinations, pourvû que les Citoyens y repondissent par leur attachement, qu'il engageoit pour assurance de ses promesses & de ses dispositions sa parole de Prince, qu'il demandoit pour ôtage de leur amitié leur serment de fidelité.* Les Magistrats le lui prêterent, les Bourgeois en firent de même; mais cette prestation n'étoit, (dit l'Historien de ce tems-là) qu'un aveu forcé que le cœur condamnoit de parjure; Charles y fit aussi peu de fond, & ce témoignage lui parut si équivoque, que ne comptant que sur ses Troupes il ne sortit d'Epinal qu'en s'assurant de cette Ville par une forte Garnison.

Darney, Mircourt, le Neuf-Château, Bullegneville & Le Duc prit sa route vers Mircourt; cette Ville se rendit au premier abord; Darney, Bullegneville, Chatenoy lui envoyerent des Députés pour le prévenir, & se livrerent à lui. La Place qui auroit pû tenir longtems contre

les efforts de l'ennemi, ſurtout dans une ſaiſon avancée, peu propre à former un ſiege, étoit Vaudémont: Cette Ville étoit de ce tems-là une Forteresſe fameuſe, qui avoit autrefois arrêté l'Armée entiere de René premier, depuis que Gerard d'Harancourt, Sénechal de Lorraine & Gouverneur de cette Place, y avoit fait bâtir une groſſe Tour: Cette Forteresſe qui étoit munie d'une bonne Garniſon pouvoit reſiſter : elle ſe rendit néanmoins ſans faire la moindre réſiſtance. Charles y laiſſa Garniſon, & en partit le vingt-deux d'Octobre; le vingt-cinq il enleva le Pont ſaint Vincent qui ſe trouvoit ſur ſa route, & delà il conduiſit ſon Armée devant Nancy, pour en faire le ſiege.

1475. Vaudémont ſe rendent au Duc de Bourgogne.

C'étoit la ſeule Place qui lui reſtoit à réduire ſous ſa puiſſance; à cette Ville prés il avoit conquit toute la Province dans un mois. Il entreprit la conquête de Nancy ſur la fin du mois d'Octobre; les approches de l'hiver ne le rebuterent pas; il ne dit

Siége de la Ville de Nancy.

1475. plus ce qu'il avoit dit un mois auparavant, *que la saison étoit trop avancée pour faire cette entreprise ;* la rapidité avec laquelle il vouloit soumettre l'Etat entier à ses loix, l'entêtement où il étoit de sa bonne fortune, & sans doute l'envie d'aller incessamment se vanger des Suisses, qui l'avoient dépouillé du Comté de Ferrete, qu'ils avoient restitués à l'Archiduc : tout cela lui fit braver les injures du tems, & l'engagerent à entreprendre le siege de Nancy avant l'hiver ; le vingt-cinq Octobre il donna ordre à Campobache Gouverneur de Rosieres, de faire les premieres approches. Campobache se rendit à l'ordre qu'il avoit reçu du Duc ; il parut avec les avant-Coureurs sur les huit heures du matin aux environs de la Ville ; la capture qu'il fit des Troupeaux de la Ville annonça son arrivée à la Garnison on découvrit deux heures aprés sur les montagnes du Village de Laxou une nombreuse Armée ; c'étoit le Duc de Bourgogne qui venoit avec ses

Troupes, marchant sur trois colomnes. 1475.
L'Armée à la descente fit halte dans la plaine, & se distribua par quartiers; le Duc prit le sien dans la Commanderie de St. Jean du Violatre. Ses Troupes se répandirent dans les Campagnes, la droite au-delà de l'Etang, la gauche aux pieds des côtes qui commandent Turicque, Boudonville, & Marzeville; de maniere que la Commanderie étoit à la tête du Camp, & comme le centre des deux aîles.

Le Duc avoit cru que cette Place alloit se rendre d'elle-même à sa seule presence; mais le Bâtard de Calabre qui en étoit Gouverneur n'avoit garde de le faire; il donna aux Troupes du Duc de Bourgogne le tems de se camper. A peine leurs tentes furent-elles dressées, qu'il fit joüer sur elles son Artillerie; le feu en fut si grand & le succés si heureux, qu'elle mit le désordre dans le Camp de l'ennemi, en tua un bon nombre, & contraignit les premieres lignes du front, de s'en-

1475. foncer dans la vallée de St. Thiebaut; pendant la nuit elles reprirent leur poste; à la pointe du jour elles allerent se loger dans le Fauxbourg saint Nicolas, qui occupoit dans ce tems-là une partie du terrain où est située aujourd'hui la Ville neuve; le Duc fit faire des sapes; ce ne fut point sans être harcelé par les Assiégés qui faisoient des sorties continuelles sur les Travailleurs. Son Armée ne laissa cependant pas que de s'avancer par la sape vers la Contrescarpe. On ouvrit la tranchée le vingt-sept d'Octobre : Les Burguignons dans huit jours la pousserent si loin, resserrerent de telle sorte la Ville, qu'ils lui couperent absolument toute communication au-dehors. Le Siége fut fait dans toutes les formes. Le Duc ne fit faire ni lignes de circonvallation, parce qu'il n'appréhendoit pas que la Place fut secouruë, ni de contrevallation; il se voyoit une trop puissante Armée pour craindre les sorties des assiégés.

Lorſque le Gouverneur vit ainſi la Ville reſſerrée au-dehors par l'ennemi, il mit tous ſes ſoins à ſe bien retrancher au-dedans. L'Armée du Duc pouſſa la tranchée juſqu'au foſſé. La Place étoit en état de réſiſter long-tems ; elle étoit revêtuë d'une muraille trés-épaiſſe, environnée d'un foſſé fort profond, défenduë de tous côtés par des Baſtions de toutes ſortes, des demi Lunes, des Redoutes, Contre-ſcarpe, Fers à cheval & Chemins couverts. Le Bâtard de Calabre avoit fait ajouter à tout cela des terraſſes, des cavaliers, des parapets & pluſieurs autres ouvrages de Fortification. Le Duc preſſa le Siege vigoureuſement ; ſon Artillerie occupée à canonner les murailles, faiſoit un feu terrible, la défenſe des aſſiégés n'étoit pas moins opiniâtre que l'attaque des aſſiégeans étoit vigoureuſe. Les frequentes ſorties des Lorrains ralentirent beaucoup l'ardeur des Troupes du Duc ; l'Armée Bourguignonne entra dans une conſternation ſi grande à la vûë de la

1475.

Défenſe de la Ville de Nancy.

1475. généreuse résistance des assiégés, qu'à peine la presence du Souverain fut capable de les animer au combat. Le Duc voyant ses Troupes découragées, pensa faire lever le Siége. Le Gouverneur se trouvant attaqué avec vigueur, & serré de prés par l'ennemi, qui avoit déja emporté quelques Redoutes & quelques demi-Lunes l'Epée à la main, & qui avoit poussé la tranchée jusqu'au fossé, eut soin dans cette extrêmité de faire élever des Cavaliers, sur lesquels étoient dressées des Batteries qui tiroient sans relâche, & presque jamais à faux, sur les ennemis. De tous les Canonniers de la Garnison, celui qui l'emportoit sur tous les autres, étoit Desmoulin le plus habile Artificier de son siécle. Desmoulin monta deux Canons sur la Tour qui regardoit la Commanderie; il les pointa si juste qu'il mit la maison en poudre, & obligea le Duc de prendre ailleurs son quartier. L'Artillerie des assiégés fit un si grand feu pendant plusieurs jours sur l'Ar-

mée des Bourguignons, que les plus hardis des assiégeans se rebuterent à la vûë des morts qui couvroient les tranchées. Le Duc ranima cependant ses Troupes à l'appas de la recompense qu'il leur promit; plusieurs qui étoient découragés par le peril & par la crainte, reprirent courage aux promesses du Duc. Les attaques des assiégeans devinrent toujours plus vigoureuses; ils voulurent jetter l'escarpe dans le fossé; tout étoit prêt pour cette expedition; ils avoient préparé des fascines, des sacs à terre, des piquets & tous les autres outils necessaires: mais Desmoulins qui entendit le premier les Travailleurs, les fit bientôt retirer, par une grêle de pierres qu'il leur jetta du haut de la Tour où il étoit. 1475.

Charles pour démolir cette Tour fatale à son Armée, s'avisa d'un expédient; il fit braquer contre elle le Courtois; (c'étoit un Canon d'une longueur & d'un calibre extraordinaire) le Courtois emporta dès la

1475. premiere décharge quelques morceaux de la charpente de la coëffe. Desmoulin ne lui donna pas le tems de détruire le reste, il l'abbatit; il éleva sur la plate-forme, d'où il découvroit l'Armée ennemie & le feu des Batteries, une Contrebatterie. Dès la premiere volée il démonta le Courtois, tua les Canonniers, & jetta par ce coup d'adresse le désordre dans le Camp du Duc, qui en fut lui-même interdit. Desmoulins le déconcerta bien davantage par les effets surprenans d'un genre d'Artillerie, qui étoit alors nouveau; cet industrieux Artificier forgea des boulets cramponnés, il en chargea ses Canons, & attendit pour en faire l'essai que les Bourguignons, penetrés de pluye, fussent renfermés dans leurs tentes. L'épreuve couta cher aux assiégeans; ces boulets renverserent leurs terrasses, mirent leurs tentes & les cordages en piéces, ravagerent les quartiers avancés. Desmoulins qui du haut d'un Cavalier consideroit le suc-

tés de son ingénieuse invention, redoubla ses décharges. Par ces coups réïterés, il nettoya les tranchées, & contraignit l'ennemi de regagner les gorges de Laxou; le Ciel favorisa les assiégés, il tomboit des pluyes en abondance, qui épuisoient la constance du Soldat, par la difficulté du travail. Charles pour le coup commença lui-même à désesperer de réüssir dans son entreprise, & étoit sur le point de lever le Siége; il l'auroit fait, sans George Evêque de Metz. Ce Prélat fâché de n'avoir pû mettre la Couronne de Lorraine sur la tête de son frere, le Marquis de Bade, s'étoit joint au Duc de Bourgogne, pour enlever cette Couronne à René; il s'efforça de ranimer le courage abbatu des Troupes Bourguignonnes; comme s'il eut oublié son caractere dans cette occasion, & qu'il fut devenu un Commandant d'Armée, il alloit d'un aîle à l'autre rallier les vagabonds, exhorter les timides, encourager le Duc lui-même à pour-

1475. suivre son entreprise; pour donner plus de poids à ses discours & les rendre plus efficaces, il ajouta des prédictions prophétiques, qui, selon lui, répondoient de la conquête de Nancy: *Voilà*, dit-il, au Duc, *la France qui demeure tranquille. La Paix que vous avez concluë avec elle, fera échoüer toutes les tentatives que fait René pour la troubler; l'alliance que vous venez de renouveller avec l'Empereur, doit vous rassurer contre ses hostilités; les Villes de Lorraine soumises à vôtre obéïssance n'oseroient branler sous l'autorité de vos Gouverneurs; vôtre Camp abonde en vivres, qui lui arrivent de toute part; Nancy au contraire commence à en manquer, il ne faut pour décider de sa perte qu'un peu de travail & beaucoup de constance.*

*Farret hist. mss. de René II.*

Charles le crut; il rentra en confiance; il ne voulut cependant pas tout-à-fait rebuter ses Troupes, ni contredire ses Géneraux, qui étoient d'avis qu'on levât le Siege, qu'on abandonnât cette Place, qu'on en

differât la conquête à un tems plus favorable. Le Duc pour apaiser l'émeute & menager ses Soldats, convertit le Siége en blocus ; de sorte que tout le soin de son Armée n'étoit plus que d'empêcher le ravitaillement de la Ville ; il attendit dans une profonde tranquillité l'accomplissement des Prophêties de l'Evêque de Metz. Ce qu'il avoit dit, se trouva vrai ; il ne fut pas possible de faire entrer des vivres dans la Ville ; les approches en étoient si exactement gardées, qu'on ne put y introduire aucun convoi. La disette s'y fit sentir ; le Bourgeois & le Soldat en supportoient volontiers l'incommodité, dans l'esperance qu'ils avoient de leur prochaine liberté. René qui étoit à la Cour de France, sollicitoit le secours qui lui auroit été nécessaire. Loüis XI. ne trouva pas à propos de le secourir ; sans doute qu'il en fut empêché par la crainte de s'attirer une nouvelle guerre de la part du Duc de Bourgogne. René qui se vit entierement abandonné sans 1475.

1475. aucune ressource, écrivit à ses fideles Sujets une Lettre dans laquelle étoient exprimés les sentimens d'un pere le plus tendre; il leur témoigna avec la reconnoissance d'un Prince attendri sur les calamitez où ils étoient réduits, pour vouloir lui prouver leur inviolable fidélité, quelle étoit l'estime qu'il faisoit de leur courage, le souvenir qu'il conserveroit de leur zéle pour la défense de la Patrie, l'empressement où il avoit été jusqu'ici de partager avec eux les dangers de la guerre, & d'avancer leur délivrance au prix de sa liberté, le déplaisir qu'il avoit d'être dans l'impuissance de satisfaire à ses devoirs, & d'exécuter ses desseins : *Mais puisque pour mon malheur*, continuoit ce grand Prince, *je me trouve réduit à ne pouvoir rien faire pour vôtre bien, & à ne pouvoir rien tenter pour ma gloire; je vous exhorte par l'interêt même de la Patrie pour laquelle vous vous êtes sacrifiés, de ne point prodiguer davantage vôtre sang par de plus longs efforts qui*

*vous*

*vous conduiroient à des pertes plus grandes & à une capitulation moins favorable.* Cette Lettre fut reçuë à Nancy le vingt-neuf de Novembre, & renduë le même jour par le Messager qui l'avoit apportée au Gouverneur de la Ville. Le Gouverneur en fit la lecture au Conseil de guerre : & ensuite aux Magistrats. Tous ensemble délibererent sur les ordres qu'elle contenoit. Le Gouverneur qui se persuada que le Duc n'avoit donné ces ordres que dans des mouvemens de pitié & de tendresse pour son peuple, étoit d'avis, *qu'il falloit resister avec vigueur ; que la Garnison n'étant point encore affoiblie, il seroit honteux de se rendre à l'ennemi, qui n'avoit encore aucun avantage décisif de la Victoire ; que les Fortifications n'étoient pas endommagées, ni le peuple effrayé de la durée du siege ; qu'à la verité les munitions de bouche n'étoient pas abondantes, mais qu'elles suffisoient encore pour deux mois ; que dans cet intervalle le Duc de Bourgogne ennuyé de se morfondre, ou dégoûté de sa*

1475.

Reddition de la Ville de Nancy à des conditions avantageuses.

1475. *temeraire entreprise, y renonceroit par déséspoir, ou par prudence; qu'ainsi il estimoit que loin de se conformer aux compatissantes intentions du Duc, on devoit par un redoublement d'amour & de zéle pour son service perseverer dans la defense de la Place, ou du moins attendre pour la livrer que les dernieres extrêmités ne permissent plus de la garder.*

C'étoit là le langage d'un Capitaine brave, mais ce n'étoit pas celui des Magistrats, qui trop timides dans l'exécution de cet avis, ou trop scrupuleux observateurs des ordres du Souverain, ne voulurent pas souscrire au genereux dessein du Bâtard de Calabre. La Garnison qui étoit cependant aguerrie & courageuse, suivit l'avis des Magistrats; les uns & les autres autorisés du commandement exprés du Duc, ne voulurent point suivre les impressions de valeur que leur inspiroit le Bâtard. La multitude prévalut. Au lieu que la vraye generosité auroit dû l'emporter sur la fausse

délicatesse, la fausse délicatesse l'emporta sur la vraye generosité. 1475.

On battit la chamade, & on demanda à parlementer. Ce signal inespéré saisit le Duc de Bourgogne d'une joye d'autant plus grande, qu'il avoit une extrême envie de se rendre maître de cette Place, & que la rigueur de la saison, jointe à l'épuisement de ses Troupes, ne lui promettoient pas de le devenir de longtems, il écouta avec un plaisir extrême les propositions des Assiégés. Bien loin d'user pour parler de cet air de hauteur, qu'il avoit fait paroitre ailleurs. Il traita les Assiégés avec politesse, il se rendit à tout ce qu'ils voulurent. La Capitulation ne renfermoit que trois articles, qu'il signa sans difficulté. Par le premier, *il s'obligea à recevoir en son amitié les Sujets naturels renfermés dans la Ville* : par le second, *il accordoit aux Etrangers la liberté de rester ou de sortir de la Ville, sans qu'il leur soit fait aucun tort dans leurs biens & dans leurs personnes* : dans le troisiéme

H 2

1475. *il s'engageoit à maintenir la Ville de Nancy dans la possession de ses Privileges, & de la régir selon ses anciennes Coutumes;* aussitôt que la ratification & les échanges furent faits, on évacua la Place. Charles voulut voir sortir la Garnison : elle étoit composée de deux mille Allemands, qui reprirent la route d'Alsace, de six cens Gascons qui se jetterent en France, & de prés de deux mille Lorrains, dont une partie alla renforcer la Garnison de Bische, & l'autre retourna dans les lieux de sa naissance. Cette Troupe nombreuse, d'une mine resoluë & fiere, ayant passé en revuë devant Charles, il se felicita plus d'une fois de sa conquête, & s'étonna de ce que la Place se soit renduë sitôt. Le Duc fit son entrée dans la Ville aprés la sortie de la Garnison. Voicy l'ordre qu'on garda dans cette cérémonie. Aprés que les Fouriers Bourguignons, que le Duc fit entrer dans la Place, eurent marqué les Logemens, & reglé l'appareil de la reception du Vainqueur.

Le Duc fit le trente Novembre son entrée par la Porte de la Craffe; six Trompettes ouvroient la marche, immédiatement aprés eux suivoient cent hommes d'Armes, à quelques pas delà paroissoit une Compagnie de Gentilshommes, venoit aprés eux le Duc revêtu d'habits magnifiques, ayant en tête sa Barette rouge étincellante de pierreries, & monté sur un Cheval de parade; Engelbert de Nassau, Seigneur de Breda, Jean Comte de Marle, fils du Connêtable de Saint Pol, Antoine fils naturel de Philippe Duc de Bourgogne, Philippe de Croy Comte de Chimay, Jean de Rubempré Seigneur de Bievres, Jean Duc de Cleves, le Prince de Tarente, Nicolas de Montfort, Comte de Campobache, tous montés sur des Cheveaux de prix, accompagnoient le Vainqueur le long de sa marche; douze Pages richement habillés & coeffés de maniere differente, étoient à la suite de cette haute Noblesse, Philippe Marquis de Hochberg, le Seigneur de

1475. Entrée magnifique du Duc de Bourgogne dans Nancy.

1475. Rotelin, Comte Souverain de Neuf-Chatel, les Grands Baillys du Hainaut & de Brabant, fermoient la pompe.

Les ruës de Nancy, que Charles traversa en cet ordre, étoient bordées d'une double haye d'Infanterie. Cet appareil éclatant, loin de réjouïr les Bourgeois, jetta dans la Ville une consternation universelle. L'attachement tendre des Lorrains pour le Duc René se reveilloit de plus en plus à la vûë de la magnificence de son ennemi; le triomphe de Charles rappelloit si vivement à ce peuple l'état triste de son Souverain fugitif, & entiérement dépouillé de ses Etats, qu'on ne voyoit partout que des larmes, & qu'on n'entendoit que des cris; jamais on ne vit dans des Sujets pour leur Souverain veritable, une fidelité plus marquée que dans les Bourgeois de cette Ville.

Charles étant arrivé en triomphe à la Porte de l'Eglise de saint George, quitta son Cheval, qu'on remit selon la

coutume à un Chanoine. On reçut le Duc à la porte; Jean d'Haraucourt Prévôt du Chapitre l'introduisit dans le Sanctuaire où il entendit la Messe, aprés laqu'elle le Prévôt lui porta la parole, & l'invita à consacrer les prémices de son Regne par le serment accoutumé; le Duc auroit pû s'exempter sur le tître de conquête, de ce serment qui est un tribut que les Princes ne payent à leurs Sujets que quand ils montent au Trône par le droit du Sang; il voulut cependant bien s'y assujettir; il avoit en cela ses vûës qui étoient de parsúader au peuple par là, qu'en changeant de Maître, il n'auroit rien a craindre pour le changement de Loix.

1475.

Le Duc de Bourgogne prête serment dans l'Eglise de St. George.

On ne vit ensuite que fêtes & que rejoüissances. Charles se repandit en liberalités, en magnificence, en caresses; il mit tout en œuvre pour captiver, & éblouïr les peuples par des prémices agréables; il se persuada que des commencemens si flateurs lui donnoient droit de tout attendre de

1475. la gratitude de ses nouveaux Sujets; dans cette confiance, il convoqua dans son Palais les trois Etats; & là étant assis sur son Trône au milieu d'eux, il leur dit ce qui suit: *Ce n'est pas seulement à moi à rendre grace à Dieu de la conquête dont il a beni la justice de mes Armes, puisque cette Province en aura presque tout l'avantage; ou s'il m'en revient quelqu'un, je peux vous assurer que vous le partagerez plus de moitié avec moi; car si l'on veut fermer les yeux aux calamités qui accompagnent la guerre & aux violences qui contre mon gré ont été exercées dans celle-ci, on s'appercevra bientôt que je cherchois par mes Armes bien plus vôtre felicité, que la mienne; je sçai que le nom de Vainqueur revolte d'abord l'esprit des peuples subjugués; mais lorsque vous aurez gouté la domination d'un Prince puissant, liberal, magnanime, vous perdrez aussi facilement le souvenir de vos anciens Maitres, que vous avez de peine à vous aprivoiser à la conduite d'un nouveau. La Providence qui vous*

*Faret Hist. Mss. de René II.*

Discours que le Duc Charles fait aux Etats.

a soumis à mes Loix, vous reservoit, 1475
sans doute, le bonheur de vivre sous mon Gouvernement; vous allez en effet désormais voir vôtre Nation opulente, heureuse, tranquille, & cette Ville maintenant le centre de mes Etats, sera le lieu de ma résidence; je vais l'embellir d'un superbe Palais, l'augmenter d'un grand nombre d'Edifices, pousser ses Remparts jusqu'à Tomblaine, & lui donner le même lustre sous mon Regne, que Rome en reçut autrefois sous l'Empire d'Auguste; je vais en faire le lieu d'Assemblée de mes Etats; la Flandre, le Hainaut, la Bourgogne, le Luxembourg y tiendront leurs assises, & ces Provinces que mes Ayeuls m'ont transmises, me seront cy-aprés moins cheres que la Lorraine: le fruit de mes travaux, la fidelité que j'attends de vous, vous rendra dignes des graces que je vous prepare; vous avez souhaité de moi que je vous donnasse des gages de mon zéle pour la conservation de vos Privileges & de vos Droits, je vous les ai donné, par mon serment à la face des Autels; je vous

1475. *demandé aujourdhuy à mon tour des assurances de vôtre inviolable attachement à mes interêts & à ma Personne ; pouvez-vous me les refuser ?*

L'Assemblée impatiente de lui marquer son devoüement, n'attendit pas qu'il eut achevé pour lui jurer sa fidélité ; rien n'étoit plus flatant que cette belle esperance que le Duc donna aux Lorrains de leur felicité future ; la Province lui paroissoit assûrée pour jamais sans qu'on puisse désormais l'arracher de ses mains. Mais Dieu qui met la Couronne sur la tête, & qui l'ôte quand il lui plaît, avoit bien d'autres desseins. Cette Histoire fournit aux grands & aux petits un vaste sujet d'importantes reflexions. Elle apprend aux Monarques les plus puissans, que Dieu se jouë des desseins des hommes, quand il le veut, & comme il le veut ; car qui auroit cru dans ce tems là que René, qui étoit alors sans Souveraineté, sans puissance, sans Troupes, non seulement recupereroit dans peu de tems

ses Etats, mais encore qu'il pouroit, s'il le vouloit, devenir maître d'une partie de ceux du Duc de Bourgogne? Qui auroit dit, que René qui étoit dépoüillé de toute Souveraineté, rentreroit dans peu dans ses anciens Droits, & dépoüilleroit Charles, non seulement des siens, mais encore de la vie? Qui auroit dit alors que Charles, ce Prince redoutable, seroit dans peu un exemple sensible qui apprendroit aux Grands le néant des grandeurs humaines, & le vuide de la gloire du monde. Ce Prince infortuné ne pensoit pas lorsqu'il entroit dans la Ville de Nancy au milieu de la pompe & de la magnificence, que ces vastes projets qu'il avoit formés viendroient à échoüer en moins de quatorze mois à la Porte de cette Ville; qu'il y entreroit un jour, mais dans un appareil lugubre: Il venoit d'annoncer qu'il feroit de la Ville de Nancy, le lieu de sa résidence, mais il ne songeoit pas que ce seroit de sitôt celuy de sa sépulture.

1475.

1475. Ce renverſement de la fortune de Charles fut l'effet de la fidélité conſtante que la Nation Lorraine a toujours euë pour ſon Prince. Quelques-uns néanmoins des Seigneurs Lorrains abandonnerent les intérêts du Duc René & s'attacherent au Duc de Bourgogne. Charles qui ſe crut auſſi maître du cœur de ſes nouveaux Sujets que de leurs Villes, s'affermiſſant de plus en plus dans cette penſée, combla les Gentilshommes de ſes faveurs : Il leur fit part de ſes deſſeins, il les appella à ſon Conſeil, & reçut les leurs ſur la forme du Gouvernement. Toutes ces marques d'amitié lui attirerent une partie de la Nobleſſe ; tant il eſt vrai que les diſgraces du Souverain ſont pour ſes meilleurs Officiers un grand ſujet de tentation de l'abandonner, & que pour peu qu'ils ſoient attirés ailleurs par les charmes de quelques flatteuſes promeſſes, & par les appas d'une proſperité riante, ils l'abandonnent bientôt, pour ſuivre le parti où il y a plus à

gagner. C'eſt ce que firent pluſieurs 1475.
des Gentilshommes Lorrains, leſquels s'étant laiſſés ſéduire par les bontés du Duc, & s'étant laiſſés débaucher par ſes belles promeſſes, ſe livrerent entiérement à lui. Achilles, Bâtard de Beauveau, n'en fit pas de même, il tint ferme contre la ſéduction, on eut beau lui promettre de grands avantages, rien ne put lui faire violer ſes devoirs. L'exemple de la défection d'une partie de la Nobleſſe ne ſervit qu'à affermir ſa fidélité, loin de l'affoiblir. Il étoit dans ſon Gouvernement du Neuf-Château, où il ſe maintint tout le tems qu'on ne l'y attaqua que par des promeſſes, ou par des menaces. Il ne ſe rendit qu'à la derniere extrêmité. Pour le réduire, il fallut qu'on vint le forcer par les armes. Il ſe défendit en brave, & ne demanda à capituler que quand il s'y vit contraint par ſes Troupes. Les Députés qui arrêterent avec lui les articles de la Capitulation de la part de

1475. Charles, furent René de Valperge, Capitaine de Cent Lances du Duc de Bourgogne, & Jean Dupont Maître des Requêtes de l'Hôtel de Savoye. Cette Composition digne de la générosité du Gouverneur, étoit très-avantageuse à la Ville; les Bourgeois furent conservés dans leurs Droits & leurs Priviléges anciens; le Duc s'engagea envers eux à ne leur imposer jamais d'autre Taille, que la Taille ordinaire, dite, *la Jurée*, à faire joüir les Propriétaires de leurs biens; il se chargea aussi de l'entretien des Murs, des Ponts & des Portes, & d'y entretenir une Garnison à sa solde. Cet exploit termina le dixiéme de Decembre les conquêtes que Charles fit cette année.

Ce Prince ne demeura néanmoins pas long-tems dans la douce joüissance du fruit de ses victoires. Si son ambition étoit satisfaite, sa haine ne l'étoit pas; l'envie qu'il eut de se venger de l'attentat des Suis-

ſes, lui fit bientôt perdre ſes dernieres conquêtes. Il auroit immanquablement conſervé la Lorraine, en y reſtant pour la garder ; mais il eſt difficile de contenter tout à la fois tant de paſſions : Il avoit toujours à cœur le ſupplice de Haquenbach ; il ne pouvoit oublier l'inſulte reçuë dans la perſonne de ce Miniſtre de la part du peuple de Ferrete & des Suiſſes qui en avoient favoriſé la conſpiration. La facilité qu'il avoit eu d'humilier le Duc René l'animoit à ſe faire juſtice de la conjuration Helvétique ; il s'applique auparavant à s'aſſûrer la Lorraine : Il établit Gouverneur de cette Province Jean de Rubempré, Seigneur de Bievres, il lui aſſocia Haraucourt, de Brandebourg, Raville & Toullon. Sans attendre la fin de l'hyver il partit de Nancy, paſſa par Toul, le Neuf-Château, Dombrot, Jonvelle & alla droit à Beſançon, où il arriva le vingt-deux Janvier ; il en partit le ſix du

1475. Guerre déclarée aux Suiſſes par le Duc de Bourgogne.

1476.

*Addition aux Mém. de Commines. page 401.*

Le Duc de Bourgogne ſort de Lorraine, paſſe par la Bourgogne & va en Suiſſe.

1476. mois ſuivant, & ſe rendit le dix-neuf devant Granſon avec ſon Armée; elle étoit compoſée d'environ trente mille combattans, dont une partie avoit été levée en Lorraine par les ſoins du Comte de Marle, fils du Connêtable de St. Pol, dans le tems même que le Duc de Bourgogne vendit cet infortuné Connêtable à Loüis XI. pour en faire un exemple tragique par un ſupplice d'ignominie. Au bruit de la deſcente de l'Armée Bourguignonne, les Suiſſes, pour émouvoir la clémence de Charles par leurs ſoumiſſions humiliantes, allerent au-devant de lui. Le Duc étoit d'autant plus éloigné des ſentimens de bénignité envers les Suiſſes qui imploroient ſa miſéricorde, qu'il étoit aigri par une nouvelle affaire qui s'étoit paſſée tout récemment; en voici le détail. Le Comte de Romont s'étoit broüillé avec les Suiſſes, pour une choſe de peu d'importance : Un chariot de peaux de moutons, appartenant aux Suiſſes,

ayant

ayant été confiſqué, par ordre du Comte, en paſſant ſur ſes Terres; les Suiſſes choqués de cette confiſcation moins pour la perte des peaux de Moutons, que pour leur liberté dont ils ſont extrêmément jaloux, coururent aux armes, pour ſe faire raiſon de ce crime capital, & venger leur indépendance. La guerre s'échauffa; le Comte inferieur en forces, ſuccombant ſous la puiſſance de ſes ennemis, ne trouva d'autre moyen, pour éviter la perte de ſa vie, que de ſe retirer & de laiſſer ſon Pays à la diſcrétion des Vainqueurs; voilà ce qui irrita le Duc de Bourgogne contre les Suiſſes. Le Comte eut recours au Duc, & en implora le ſecours pour rentrer dans ſa Terre; les Suiſſes ayans ſçu la diſpoſition où le Duc étoit de ſe venger lui-même & de rendre juſtice au Comte, allerent à ſa rencontre; s'offrirent à lui faire une ſatisfaction complette, & à reſtituer au Comte de Romont les Terres qu'ils avoient uſurpés ſur lui; en un mot, les Suiſſes 1476.

Les Suiſſes recherchent l'amitié de Charles, il rebute les propoſitions des Suiſſes.

1476. s'abandonnoient à lui ſans reſerve; pourveu qu'il ne les abandonnât pas à la mercy de ſes Troupes. Charles auroit dû être content de cette humiliante démarche & de cet offre gracieux, mais il ne fut ſenſible à rien qu'au ſeul déſir de ſe vanger & de vanger le Comte de Romont, ſur une quérelle qui ne le regardoit pas, & qui ne le touchoit en rien: Il rébuta outrageuſement les propoſitions des Députés, entrainé vers le précipice qu'une paſſion aveugle cachoit à ſes yeux, il s'obſtina à quelque prix que ce fut à ſe faire juſtice, aux dépens du ſang des peuples, qui imploroient ſa bonté, & qui recouroient à ſa bénignité. Ce n'étoit point aſſez, lui ſembloit-il, pour ſa gloire de recouvrer Ferrete par accommodement, il falloit le recouvrer par les armes; Il falloit faire rendre de même au Comte de Romont les Terres que les Suiſſes avoient uſurpées ſur lui: Il ne ſuffiſoit pas, à ce que croyoit le Duc, de les faire reſtituer au Comte par

composition ; la guerre s'enflamma de telle maniere, que le courage de Charles, qui étoit indigné contre les Suisses, lui fit braver la rigueur de la saison, il surmonta les neiges, la pluye ; il passa les montagnes de la Suisse, & vint se presenter devant Granson : Cette Ville qui est située sur le Lac de Neuf-Chatel, essuya les premiers feux des Bourguignons ; elle étoit seulement défenduë par cinq cens Suisses, gens sans discipline & sans expérience ; ils se défendirent néanmoins de leur mieux ; Charles les ayans forcé & s'étant saisi de cette troupe, fit périr sans compassion ces cinq cens hommes par le gibet & par les eaux. Le bruit de cette inhumanité se répandit loin : il est vrai que d'un côté il lui en revint quelque avantage, qui fut que la terreur que donna aux peuples voisins cette action barbare, leur fit rechercher son amitié ; les Milanois & les Savoyards qui avoient été intimidés de cette exécution criminelle & cruelle,

1476.

Le Duc de Bourgogne prend Granson, & fait mourir la Garnison.

1475. lui demanderent de se joindre à lui, s'offrirent de contribuer à ses Victoires par leurs Troupes qui étoient aux environs de vingt mille hommes; desorte que son Armée, aprés la jonction de ces étrangers, se trouvoit au nombre de quarante mille Combattans. Mais voici le desavantage qui lui en revint. Les Suisses qui savoient qu'il n'y avoit rien à attendre de sa compassion, (car ils étoient informés des cruautés qu'il avoit exercées en Lorraine, & qu'il venoit d'exercer tout récenment sur leurs compatriotes qu'il avoit fait périr à Granson,) les Suisses, dis-je, dans cette idée formerent la genereuse résolution de vaincre ou de mourir les armes à la main, & de venger genereusement la mort de leurs Concitoyens sur celui qui les avoit fait périr. Outrés de ce massacre, dont le souvenir les animoit à une prompte & exacte vengeance, ils leverent en moins de 15. jours une Armée de quarante mille hommes. Ces Troupes Suisses, con-

*Memoires de la Marche l. 2. chap. 16.*

duites par d'excellens Capitaines, quoique peu diſciplinées auparavant, & amollies par le repos, s'avancerent avec une intrépidité qui ſuppléoit aux exercices de la diſcipline militaire. Le Duc fut ſurpris de cette levée prompte d'une Armée ſi puiſſante. Charles allarmé de cet armement inopiné, ſe crut obligé de prendre des meſures contre l'irruption dont il ſe voyoit menacé; il mit pour diſputer aux Suiſſes le paſſage, cent Archers dans le Château de Vaumarin; il en plaça d'autres ſur les avenuës par leſquelles l'ennemi devoit déboucher; mais aux approches de l'Armée des Suiſſes tous ces détachemens diſparurent, ſans que rien fût capable de leur faire réſiſter au torrent. Charles auroit dû attendre l'ennemi dans ſon Camp, & profiter des avantages de ſon poſte qui étoient grands; c'étoit le conſeil que lui donnoient ſes Géneraux; en ſuivant ce premier avis, il pouvoit ſe promettre de battre les Suiſſes. D'un côté ſon Camp étoit cou-

1476.

*Hiſt. de Loüis XI. par Mathieu pag. 266.*

*Croniques de Savoye. l. 3. c. 68.*

1476. vert du Lac de Neuf-Chatel; de l'autre il étoit défendu par des lignes bordées d'Artillerie, & il avoit de toute part des retranchemens qu'il avoit fait construire, qui le rendoient inabordable; mais ce Prince toujours emporté par la fausse esperance de battre & de ne jamais être battu, ne voulut point suivre le conseil de ses Généraux; entrainé par cette téméraire confiance qui lui étoit ordinaire, il marcha à l'ennemi. Voilà quelle fut la source de son malheur & la premiere cause de sa perte: ce fut de vouloir en quelque façon forcer la victoire de se déclarer pour lui, en sortant de son Camp. Charles alla donc à la rencontre des Suisses, dédaignant leur Armée, la regardant comme une multitude d'Avanturiers, qui, à ce qu'il croyoit, se romproit au premier choc. Dans cette fausse idée, il alla à eux, bravant les périls, & négligeant toutes les regles de l'art militaire: Mais il changea bientôt de sentiment, lorsqu'il vit la disci-

pline qu'ils gardoient dans leur marche, & qu'ils obſervoient dans leurs mouvemens : Il remarqua dans leur Armée une contenance fiere & un pas aſſuré en venant à lui, qui le ſaiſit d'effroi. Voici l'ordre des Troupes Suiſſes. Leur Avant-garde qui étoit compoſée de huit mille Soldats des plus aguerris, & appuyée de trois mille Mouſquetaires, & de deux mille Hallebardiers, franchit les défilés, & aſſura les paſſages à trente mille hommes qui ſuivoient en queuë, & qui prirent poſte à meſure qu'ils gagnerent la plaine; Charles de ſon côté ne perdit point de tems : Il mit ſes Troupes en Bataille; il les partagea en trois corps, dont les fronts étoient garnis d'Artillerie, & tous trois étoient couverts à dos par une montagne, & avoient en face une plaine. Les Suiſſes amuſerent l'Avant-garde Bourguignonne par de legeres eſcarmouches, juſqu'à ce que huit mille hommes détachés qui ſe coulerent derriere le rideau de la

1476.

Bataille de Granſon où l'Armée Bourguignogne eſt taillée en piéces.

1476. montagne, eussent pris leurs ennemis à dos. Alors le trouble se mêla dans l'Arriere-garde ; & contraint de tourner ses efforts contre une attaque imprévûë, elle fit approcher ses Canons pour dissiper les Suisses : Mais ces intrépides soutinrent le feu sans reculer d'un pas, se jetterent en furie sur les Bourguignons, enfoncerent à coups de picquets toute l'Arriere-garde, pénetrerent le corps de Bataille, tandis que leurs camarades donnans en face, perçoient tête baissée l'épaisseur de l'Avant-garde, & se joignirent à leurs Compagnons par le carnage de leurs ennemis. A ce moment l'Armée Bourguignonne se trouva enveloppée ; la confusion & le desespoir s'emparerent du Duc ; il se sauva, laissant à la mercy des victorieux ses Troupes, qui furent accablées de chagrin & de confusion ; une partie de son Armée fut mise en désordre & taillée en pièces, l'autre s'enfuit comme elle put. La garnison de Granson spectatrice de la Bataille prétendit échaper par

ſa reddition volontaire, mais cette démarche ne la garantit pas. Les Suiſſes dans l'ardeur furent inéxorables au langage de la pitié ; ils lui firent ſouffrir le même ſupplice que Charles avoit exercé ſur leurs Compatriotes ; les Campagnes de Granſon arroſées du ſang de Bourgogne annonçoient la victoire complette des Suiſſes & la déſtruction preſque entiere de l'Armée du Duc de Bourgogne. Le Prince de Tarente le quitta enſuite, & ſe détachant de la liaiſon qu'il avoit avec lui, retourna à Naples ; le Duc qui s'étoit retiré à Joigné, étoit là occupé à méditer le poids de ſon humiliation, abbatu par le chagrin, ne ſçachant quel parti prendre, ni quel moyen employer, pour rétablir ſa réputation. Les Suiſſes au contraire charmés de leur bonheur, ſe tinrent en garde contre les ſurpriſes de l'ennemi, qui étoit d'autant plus à craindre, que l'humiliation en étoit plus grande. 1476.

La défaite de l'Armée du Duc de

1476. Bourgogne fut une occaſion favorable aux Lorrains pour chaſſer de leur Pays les Troupes Bourguignonnes. Auſſi-tôt qu'on ſçut en Lorraine la décadence de Charles, le Bâtard de Vaudémont, Gratian d'Aguerre, Henry & Ferry de Tantonville, Jean d'Aigremont, & Petit-Jean de Vaudémont, ſortirent de Joinville, ramaſſerent quelques Troupes, & ſe rendirent devant Vaudémont pour en faire le Siege. Valpergue qui étoit Gouverneur de la Place, regarda avec un air de pitié la témérité des Lorrains, & ſe mocqua de leur tentative. Le Bâtard de Vaudémout charmé de voir Valpergue dans cette confiance, profita adroitement de cette occaſion, il pratiqua de ſecrettes intelligences avec le Châtelain qui étoit Lorrain, & qui ſous une domination étrangére avoit conſervé la fidélité de bon Sujet. Le Châtelain inſtruiſit le Bâtard du tems & des moyens d'introduire ſes Soldats dans le Château; pendant la nuit du quatorze

*Hiſt. Mſſ. de René II.*

Recouvrement des Villes de Lorraine par les Troupes du Duc René. Les premieres Places dont les Lorrains s'emparent, ſont Vaudémont, Vezeliſe & le Pont St. Vincent.

d'Avril, jour de Pâques, durant le ſommeil le plus profond du Gouverneur, le Bâtard avec ſa ſuite ſe preſenta aux pieds des murailles avec des échelles, il les monta le premier; les Officiers & les Soldats entrerent par une fenêtre dans la maiſon du Châtelain, d'où s'étans répandus dans tous les quartiers, ils égorgerent les Sentinelles, ſurprirent le Gouverneur dans ſon lit, & le firent priſonnier: enleverent les Corps-de-garde & les paſſerent au fil de l'Epée, ſe ſaiſirent de la Garniſon, & ſans perdre un ſeul homme, ils ſe rendirent maîtres de la Fortereſſe. 1476.

Cette expédition ſubite effraya tellement les Bourguignons qui compoſoient la garniſon de Vezeliſe, de Thelod & du Pont St. Vincent, que ſe croyans déja en proye à leurs ennemis, ils ſe ſauverent par pelotons à travers les Bois; ils ſe retirerent à Nancy, où s'étans rendus, ils exagererent le péril aux yeux du Gouverneur, le priant de leur donner azile.

1476. Debicores les reçut. Lorſqu'ils furent entrés dans la Ville, ils exciterent l'émotion dans la garniſon, par la rélation tragique qu'ils firent de ce qui s'étoit paſſé à Vaudémont.

*Voyez la Layette 3. Teſtament, Mariages, n. 17.*

Voilà le commencement du recouvrement de la Lorraine & de la priſe des Places du Pays par les Troupes du Duc René; dans cette circonſtance arriva la mort de la Princeſſe Marie, veuve d'Antoine de Vaudémont, Comteſſe d'Harcourt, grande mere du Duc René: Cette Princeſſe, âgée d'environ quatre-vingts ans, qui avoit été ſa reſſource dans tous ſes malheurs, voulut le voir avant de mourir. Le Duc ſe rendit auprés d'elle: la Princeſſe qui avoit toujours vêcu dans la pieté, & qui avoit conſacré ſon état par les bonnes œuvres, lui dit, en l'embraſſant pour la derniere fois, de ne ſe pas mettre en peine, que la perte qu'il venoit de faire de la Lorraine n'étoit pas un mal ſans remede, que la Providence qui avoit permis cette infortune,

ſauroit un jour le rétablir avec plus 1476.
de gloire dans la poſſeſſion de ſon Duché; que dans l'attente de ce bien elle lui en léguoit aſſez dans ſon Teſtament, pour ſoutenir ſon rang avec honneur, par la donation qu'elle lui faiſoit de deux cens ducats de rente. Dans le même moment elle fit habiller la maiſon du Duc : Peu de jours après la mort enleva cette illuſtre Princeſſe, au grand regret de tous ceux qui la connoiſſoient. Lorſque le Duc René ſe vit de l'argent devant les mains, en dépit du refus que Loüis XI. fit de le ſecourir, il forma la réſolution, en quelque façon contre toute apparence humaine, de conquérir ſon Pays avec le ſeul ſecours de ſes fidéles Sujets. Dans ce deſſein il fit charger ſur ſes Mulets toutes les richeſſes qu'il avoit heritées de ſa grande mere; il engagea pluſieurs Seigneuries pour avoir de l'argent, & paſſa à Joinville où étoient quelques-uns de ſes Officiers, dans l'idée de concerter avec eux les

1476. moyens d'exécuter cette courageuse entreprise.

Le Duc René quitte la Cour de France & se rend à Joinville auprès d'Iolande ; les Suisses lui envoyent des Députés pour implorer son secours.

A peine étoit-il arrivé au Château de Joinville, que les Députés des Cantons Suisses vinrent lui offrir leur Alliance & leurs Armes, pour le rétablir dans ses Etats, pourvû qu'auparavant il voulut concourir avec eux à la réduction du Duc de Bourgogne, qui après sa défaite osoit encore tenter une seconde irruption en Suisse. René accepta le parti de bon cœur, il regarda ce Traité comme un moyen de pouvoir rentrer en possession du Duché de Lorraine. La Duchesse Iolande, comme une mere qui veut conserver un fils qu'elle aime, ne négligea rien pour l'empêcher d'entrer en alliance avec les Suisses ; elle regarda son dessein comme une ardeur précipitée, que produisoit en lui l'envie de recouvrer la Couronne ; elle lui représenta les grands dangers qui se trouvent dans une guerre étrangere aussi enflammée que celle-là. Le Duc fut ébranlé aux tendres re-

présentations de sa mere; il s'affermit 1476
néanmoins dans sa détermination & fit entrer la Duchesse dans ses sentimens; Voici ce qu'il lui dit : *Josué, Alexandre, Charlemagne, Godefroy de Boüillon, Charles de France, eussent-ils jamais illustré leurs noms & étendu les limites de leurs Etats s'ils étoient demeurez dans un repos tranquille? Les dangers de la guerre que vous opposez à mon engagement dans la Ligue, ont été les routes par lesquelles ces fameux Capitaines sont parvenus au point de grandeur & de puissance où nous les admirons. Pourquoi donc, sollicité que je suis de marcher sur les traces que ces Héros m'ont frayés, résisterois-je à l'envie que je me sens des les suivre? Ces voyes sont à la verité périlleuses, mais elles sont aussi les plus sûres pour me conduire au Thrône; mes Sœurs que je laisserai auprès de vous, vous tiendront lieu de consolation durant mon absence, & tandis que j'irai combattre l'ennemi de ma fortune, elles se joindront à vous pour attirer les bénédic-*

1476. *tions du Ciel sur la justice de mes armes.*

Le Duc René s'engage aux Suisses d'aller les secourir.

Iolande, après ces paroles de René, consentit qu'il s'engageât dans la guerre des Suisses. René entra dans la Ligue, il ne crut pas qu'il suffisoit d'en donner avis à Loüis XI. par un Courier seulement, il alla lui-même à la Cour de France pour informer le Roi de sa Confédération avec une République qui commençoit de se faire respecter dans l'Europe. Le Roi en félicita René, & lui donna plus de marques d'amitié que jusques-là il ne lui en avoit témoigné. René comprit que le Roi craignoit les Suisses, & qu'il vouloit les ménager ; cela enhardit le Duc à demander à Sa Majesté quelques Troupes pour entrer plus honorablement dans l'alliance des Cantons. Le Roi à cette proposition se trouva embarassé, il accorda néanmoins au Duc quatre cens Lances, & fit savoir en mêmetems au Duc de Bourgogne, que sa patience épuisée par les importunes sollici-

Jean de Lud.

sollicitations de René l'avoit enfin 1574.
obligé, pour s'en débarasser, de lui promettre un Détachement de quatre cens Lances pour le reconduire en Lorraine; que cette escorte qu'il n'avoit pû refuser, en augmentant les Troupes de son ennemi, n'augmentoit pas le nombre des Combattans; qu'il défendoit expressément à ses Gendarmes de tirer l'épée contre les Troupes Bourguignonnes; qu'il avoit donné ses ordres sur cela; que d'Aubigny & de Riviere qui commandoient cette troupe, étoient chargés de ses instructions.

Le Duc René part de Joinville pour se rendre en Suisse.

Ce que Loüis XI. mandoit à Charles étoit bien vrai, la suite le fit bientôt connoître à René. Le Roi fit marcher à Joinville les 400. hommes qu'il avoit accordés au Duc René; ils y séjournerent: De Joinville le Duc René les conduisit à Toul; ils auroient été reçus gracieusement dans la Ville, à la consideration du Prince qu'ils servoient qui y étoit aimé, mais la crainte que les Magi-

1476. ſtrats avoient du redoutable Charles, fit qu'ils ne les logerent pas dans la Ville; ils s'excuſerent auprés du Duc qui ſçavoit leur bon cœur; il étoit bien convaincu de leur bonne volonté; il voulut lui-même leur épargner les reſſentimens du Duc de Bourgogne: il logea lui & ſa troupe dans les Fauxbourgs, où les Toullois lui envoyerent des vivres en abondance, lui donnant à entendre par leur généroſité, qu'ils n'avoient été incivils que par crainte.

Le Duc fut trés-content d'eux, il partit le lendemain pour St. Nicolas; 400. Bourguignons s'étoient refugiés dans ce lieu, qui avoient abandonné, depuis la priſe de Vaudémont, les Villes de Vezeliſe, de Thélod, & du Pont St. Vincent. René qui en avoit été averti, étoit réſolu à les ſurprendre, & à les tailler en piéces. Comme il fut prêt d'entrer dans la Ville & de fondre ſur ſes ennemis à l'improviſte, d'Aubigny fit publier à ſon de Trompettes, défenſe à ſes Gen-

d'armes sur peine de la vie, d'attenter à celle de la Garnison. Cette conduite surprit le Duc; mais ce qui l'étonna encore davantage, fut que d'Aubigny l'obligea d'arrêter aux portes avec ses Troupes, jusqu'à ce que les Bourguignons eussent pourvû à leur sûreté par la retraite. D'Aubigny suivoit en cela les ordres du Roi, qui n'avoit prétendu donner à René qu'une escorte pour garder sa personne, & non pas une Armée pour combattre ses ennemis. René dissimula tout cela. Il continua sa marche. Avant son départ il alla entendre la Messe dans l'Eglise de St. Nicolas. 1476.

*Present fait par la Veuve Valter.*

Pendant qu'il entendoit la Messe, la veuve Valter se glissa imperceptiblement auprés de lui: Cette femme, dont le nom merite d'être transmis à la postérité, avec une adresse qu'un amour ingénieux lui avoit inspiré, lui coula une bourse de 400. francs. René reçut ce present avec cette bonté qui est héréditaire aux Princes de sa Maison: il lui en témoigna ses re-

1476. merciemens par une inclination de tête, & par un souris gracieux. Le Duc continua sa route, & s'avança vers Luneville : Il comptoit sur la fidélité des Habitans, mais les portes de la Ville lui furent fermées, & il fut obligé de se retirer chez les gens de la Campagne. Il trouva dans ceux-ci le zéle & le service que le commerce avec ses ennemis avoit alteré dans les Habitans de Lunéville. Ce fut pour lui une consolation de voir ces peuples de la Campagne faire tous leurs efforts pour lui donner quelques foibles marques de leur sincére affection : Il ne fut pas moins réjoüi quand il vit les Gentilshommes d'alentour accourir à lui, à la nouvelle de ses approches, pour se ranger sous ses Drapeaux. Loüis de Blamond leur en donna l'exemple ; les Comtes de Sarverden & de Nassau, le Baron de Fesnetranges l'imiterent ; ses Sujets accablés sous le poids d'une domination étrangere reprirent vigueur à la présence de

leur Souverain naturel; il vit tout-à-coup une troupe de huit cens hommes, partie Lorrains, partie Etrangers, que la ſeule affection naturelle avoit renduë Soldats, qui ſe joignit à lui prés de Sarbourg. Ce fut à ce moment que René reconnut ſenſiblement la fidélité des Lorrains; ravi de ſe retrouver parmi ſes Sujets, il diſpenſa les Gendarmes François d'un plus long voyage, il congédia les 400. Lances, qu'il renvoya chargés de bienfaits & de remerciemens. Le Duc eſcorté des Troupes de ſon Pays, arriva à Strasbourg, où il fut reçu par les Magiſtrats, comme le Libérateur de la Patrie; il y repoſa quelques jours, pendant leſquels arriverent cent hommes d'armes que les Cantons Suiſſes envoyerent pour le conduire à Zurich. 1476.

Les Suiſſes qui ſont de bonnes gens élevés dans la ſimplicité Helvetique, qui ſe contentent d'une mediocre fortune, pourvû qu'ils joüiſſent d'une riche liberté, furent ſaiſis

1476. d'admiration, lorsqu'ils virent le Duc environné d'une troupe de Seigneurs attachés à son service, qui par la magnificence de leurs habits annonçoient la grandeur du Maître qu'ils avoient l'honneur de servir; la bénignité du Prince rassûra leur timidité; le Chef de la Députation aborda le Duc, & lui exposa les motifs & le sujet de son Ambassade; il lui marqua la confiance des Cantons en sa valeur; il lui traça les violences que le Duc Charles avoit exercées dans leur Pays; les desseins qu'il avoit formés pour opprimer la République : il ajouta qu'il étoit de l'interêt commun des Princes de s'élever contre cet Usurpateur qui sembloit avoir juré la ruine des Potentats de l'Europe; que ce Prince aprés avoir mis la Lorraine dans l'esclavage, se préparoit avec son Armée de jetter les Suisses dans les fers.

Il s'expliquoit ainsi, parce qu'au tems de leur départ ils avoient apris qu'un grand nombre de Gantois, de

Siége de Moratte.

Brabançons, & de Flamans, étoient 1476.
arrivés au Duc de Bourgogne; que son Armée étoit alors de prés de quatre-vingt mille hommes; & qu'il s'approchoit de Moratte avec cette puissante Armée. Moratte qui est située dans le Pays de Vaud, étoit une Place que les Suisses avoient munie, prévoyans qu'elle seroit le premier objet des conquêtes de leur ennemi, ce qui arriva comme ils l'avoient prévû. Charles marcha vers cette Ville avec autant d'assurance que s'il n'avoit pas été vaincu devant Granson; il investit Moratte l'onziéme de Juin; à son abord il battit la Place de toute son Artillerie; tâcha quelques jours aprés de l'emporter d'assaut, ou de la surprendre par l'escalade: La généreuse résistance des Suisses, rendit ses efforts infructueux, ce qui le plongea dans une noire mélancolie; il s'emporta de colére, oubliant les bienséances de la Souveraineté, jusqu'à aller lui-même aux pieds des Remparts insulter aux assiégés, & les menacer de les

1476. écraser de sa puissance.

La Garnison n'en fut que plus fiere : elle lui dit ( parlant du Duc René) que bientôt il auroit à faire à un Prince sorti, comme lui, du sang des Rois, qui plus habile que lui, sauroit humilier son orgueil. Les Cantons déférerent en effet le commandement de leurs Troupes à René. René en qualité de Commandant de toute l'Armée partit de Zurich à la tête de 40. mille Combattans, & vint au secours de la Ville de Moratte qui étoit assiégée depuis plusieurs jours. Charles en pressoit sans relâche les attaques; mais il fut contraint de les surseoir : il apprit par ses Espions que les Suisses au nombre de 40. mille hommes, étoient à une lieuë de Moratte sous le commandement du Duc de Lorraine. René la disposoit par la halte à entamer l'action en abordant l'ennemi; ayant mis pied à terre, il parcouroit tous les rangs pour les exhorter au combat, les encourageans à soutenir la réputation de leurs

armes, & à venger la liberté de leur Patrie : Il regla l'ordre de la Bataille de cette ſorte. 1476.

Il plaça à la tête de l'Armée trois mille Piquiers, quatre mille Fuſiliers & deux mille Halbardiers, gens d'élite & de réſolution : Ce front étoit appuyé de deux autres mille Fuſiliers, d'autant de Picquiers, & de Halebardiers; aprés eux venoit un Corps de Troupes Lorraines ſous la conduite des Chevaliers de la nation, au milieu deſquels le Duc avoit pris poſte; huit mille hommes formoient l'Arriere-garde, & dix-mille, tant Mouſquetaires que Cavaliers, étoient diſtribués ſur les aîles. L'Armée ainſi diſpoſée s'avança; Charles mit auſſi la ſienne en Bataille, & ſortit le 22. de Juin pour recevoir les ennemis; quelque ardeur qu'il y eut de part & d'autre dans les Generaux & parmi les Troupes, ils ſe donnerent le tems de prendre leurs poſtes & leur avantages. Le Duc de Bourgogne partagea ſes quatre-vingt mille hommes en trois

1476. Bataille de Moratte livrée le 22. Juin.

corps à l'exemple de René, & borda son Avant-garde de toute son Artillerie; il s'ébranla le premier, & dès qu'il fut à portée de l'Avant-garde des Suisses, il fit sur elle une décharge génerale qui jetta l'effroi dans les premieres lignes, & qui tua un bon nombre de Fantassins. René accourut au péril, rallia les Troupes, & sans donner le tems aux Bourguignons de faire une seconde salve, il mena l'Avant-garde droit à l'ennemi, & donna tête baissée dans leurs premiers Bataillons; ceux-ci la reçurent courageusement, & lui disputerent le terrain; le Corps de Bataille composé de Lorrains s'approcha en même-tems, & René à leur tête, la Lance à la main, enfonça l'Avant-garde ennemie, la renversa sur le Corps de reserve, & mit le désordre par tout; son Arriere-garde suivit, & prit les Bourguignons en flanc; alors le Combat s'échauffa, les Suisses animés par le carnage tuoient sans pitié, & poursuivoient la victoire à travers les horreurs de la

mort; les Bourguignons animés par la presence de leur Souverain, se défendoient en Lions, & balançoient le sort de la Bataille par une résistance desesperée; on ne voyoit de part & d'autre que des tas de morts & de mourans, & des Campagnes teintes de sang. Ce spectacle n'amortit point le feu des Combattans; pendant quatre heures ils s'acharnerent à la victoire; elle se déclara enfin par la fuite de Charles, & la retraite de son Corps de reserve. Cette désertion n'arrêta point le bras du Vainqueur, profitant au contraire de l'affoiblissement de ses ennemis, il les chargea avec une impétuosité nouvelle, força les uns de se précipiter dans les eaux, & les autres de se cacher dans l'épaisseur des bois, & les restes infortunés d'une Armée florissante ne purent se garantir de la mort dans leur azile; les Suisses poursuivirent à la nage ceux qui se sauvoient par les eaux, & en firent un cruel massacre. René traqua les Bois, & leurs Troupes errantes

1476.

Défaite de l'Armée de Charles.

1476. tomberent entres les mains de ses Soldats, plus pitoyables, à la vérité, que les Suisses; mais aussi ardens qu'eux à la déstruction de l'ennemi de leur Prince.

La nuit termina l'action, & René la vint passer dans le quartier géneral du Duc de Bourgogne. L'Armée des Suisses fit un butin considérable; ils prirent l'Artillerie, les munitions de bouche & de guerre, & toutes les Tentes des Bourguignons; dans le partage qui s'en fit, René se contenta de la Tente du Duc Charles, qu'il reçût plûtôt comme un monument de sa victoire, que comme la recompense de ses services. Ce desinteressement que les plus grands Capitaines oublient, lorsque rassasiés d'honneurs, ils se laissent maîtriser par la cupidité, charma les Alliés du Duc autant que sa bravoure les avoit réjoüis; il lui en rendirent d'humbles actions de graces, & lui renouvellerent à son départ une alliance indissoluble, un zéle infatigable pour son

service, & lui promirent par serment d'employer leurs armes pour le recouvrement de la Lorraire avec la même generosité qu'il avoit employé sa personne & ses forces pour le salut de leur République. 1476.

Charles après cette déroute devenu fâcheux aux autres, insuportable à lui-même, se retira en Savoye, où il resta jusqu'au 27. de Juin, dans un abbattement aussi grand que sa disgrace. La Duchesse de Savoye lui fit tous les honneurs possibles, mais elle eut beau mettre tout en œuvre pour adoucir ses chagrins, les plaisirs qu'elle employa ne furent pas capables d'interrompre la vivacité de sa douleur, qui étoit si cuisante, que ceux qu'il goûtoit davantage lui devinrent insuportables, & qu'il ne put plus souffrir personne. Dans cette humeur sombre & fâcheuse, il sortit de Savoye, & se retira en Franche-Comté; il s'enferma dans le Château de Riviere comme un proscrit, que la honte avoit excommunié du commerce

Addit. aux mém. de Com. pag. 402.

Chroniq. de Lorraine.

1476. du monde, n'osant se montrer devant ses Sujets, ne s'estimant plus digne de paroître en public avec les ornemens de la Souveraineté; comme s'il n'avoit pas voulu survivre à l'ignominie de sa défaite, il laissoit croître sa barbe avec nonchalance, & se refusoit les alimens nécessaires à la vie; son corps dans peu de tems fut extenué, & sa raison affoiblie: il seroit tombé en peu dans une maladie mortelle, ou dans la folie, si les Médecins n'y eussent pourvû; mais à force de remedes chauds ils ranimerent son sang glacé, par les secours donnés à propos; ils lui rendirent quelques rayons de lumiere, & ces images effrayantes du combat de Moratte se dissipant peu à peu, rallentissoient ces accès de fureur qui le troubloient de tems en tems, & corrigeoient ces humeurs sombres qui le rendoient insuportable à ses Courtisans, & inaccessible à ses Conseillers.

La conjoncture étoit favorable pour René, il profita de l'occasion

pour travailler ſans retardement à la 1476.
conquête de ſon Pays ; il écrivit de Straſbourg, où il s'étoit rendu, à ſes fidéles Sujets qui étoient en Lorraine : il leur manda l'état triſte où étoit alors réduit le Duc de Bourgogne, il leur annonça que ſi-tôt que ſes Alliés ſeroient délaſſés des fatigues de la guerre, ils viendroient à ſon ſecours ; qu'eux-mêmes ſe tinſſent prêts à marcher au premier ordre. Cette nouvelle qui ſe répandit bientôt dans toute la Province, & qui réjoüit extrêmement les Lorrains, leur rappella leur premier attachement, dans l'eſperance de poſſeder leur Prince. Ils réſolurent de tout ſacrifier à l'eſperance de cette heureuſe poſſeſſion. Les Garniſons de Vaudémont & de Vezeliſe frayerent le chemin à la victoire, & donnerent l'exemple ; ces Troupes, commandées par le Bâtard de Vaudémont, pouſſerent leur courſe juſqu'à Nancy, & par un trait mémorable de valeur, égorgerent les Corps de gardes avancés de cette Ville, ſous

1476. les yeux même de Bievre le Gouverneur de la Place. De Bievre ne pensa pas à s'en faire raison : il fut si effrayé de ce coup imprévû & hardi, qu'il ne songea plus qu'à se garder dans l'enceinte des murs de Nancy, sans oser en sortir ; & ce qui l'allarma davantage, fut le Siége que Gratian d'Aguerre mis devant Gondreville, que ce vaillant Capitaine pressa avec tant de vigueur, qu'après trois jours de résistance la Garnison qui étoit composée de Bourguignons, de Picards & d'Anglois, ceda la Place & se retira à Nancy.

Pendant que ceci se passoit, le Bâtard de Vaudémont battoit la Campagne avec un Détachement considérable, & donnoit la chasse aux Bourguignons ; il en trouva un parti assez nombreux près de Mircourt, il l'attaqua & le battit, & s'étant saisi de leur butin & de leurs personnes, il les mena prisonniers au Château de Vaudémont.

Toutes ces victoires, dont on donna

na nouvelle à René, lui firent eſperer 1476
de rentrer en poſſeſſion du Duché. Ces ſuccés qui étoient grands, ne l'étoient cependant encore point aſſez pour décider de ſon retour en Lorraine; il attendoit à Strasbourg (car il agiſſoit prudenment) que la fortune s'expliquât plus ouvertement, ou que ſes Alliés ſe déclaraſſent plus efficacement en ſa faveur; il vouloit, avant que de ſe commettre avec l'ennemi, être en état de lui faire tête. Pendant qu'il prenoit ſes meſures avec ſes Alliés, Doron Bourgeois de Bruyeres, homme de reſſource, & d'une fidélité incorruptible, vint le trouver : ayant obtenu du Prince une audience ſecrete, il lui détailla tous les moyens dont il pouvoit ſe ſervir pour ſe rendre maître de Bruyeres & de ſa Garniſon. Ces moyens étoient d'introduire, ſans bruit & ſans éclat, des Soldats Lorrains dans ſa maiſon, dont le derriere donnoit ſur la Campagne, & le devant ſur l'Egliſe, où le Commandant avoit coutume d'al-

1476. ler entendre la Messe; il s'obligeoit à conduire lui-même cette intrigue, & promettoit de livrer le Gouverneur, dont la capture entraîneroit bientôt la reddition de la Place.

René aprouva le projet de Doron, il loüa sa fidélité, & lui donna pour collégue, dans l'exécution de son dessein, le Capitaine Hanaxaire, récemment passé à son service, avec six-vingt Lansquenets. Doron & Hanaxaire se rendirent par les forêts de Vôges, & par des routes écartées à une demi lieuë de Bruyeres. La troupe, par ordre du conducteur, s'enfonça dans le bois jusqu'à ce que Doron pendant l'obscurité de la nuit la plus profonde, vint les chercher, & les conduisit en silence, par des défilés, à la porte derriere de sa maison; ils y entrerent tous sans être apperçus de personne, & ils y resterent toute la nuit, sans qu'aucun Bourgeois éventât leur arrivée. Ce ne fut que le matin & dans le tems que le Gouverneur entendoit la Messe, qu'au grand

Surprise de Bruyeres.

étonnement de la Garniſon & de la 1476.
Bourgeoiſie, on vit ſortir Hanaxaire ſuivi de ſix-vingt Lanſqueners l'épée à la main, qui entra dans l'Egliſe avec une partie de ſa troupe, pendant que l'autre étoit occupée à garder les dehors : Ils arrêterent le Commandant priſonnier, ils l'emmenerent au logis de Doron ; & lui firent acheter ſa liberté au prix de la reſtitution du Château de Bruyeres ; il ſigna le Traité, & ſomma la Garniſon d'y obéïr. Les Officiers ſubalternes ayant reſiſté pendant deux jours aux ordres de leur Commandant, ſe rendirent à la fin ; ce qu'ils ne firent que quand Hanaxaire les eut menacé de faire mourir leur Chef, & de paſſer la Garniſon au fil de l'epée. Voilà quel fut le dénoüement du ſtratagême de Doron, qui ne demanda qu'une recompenſe qui étoit beaucoup au-deſſous de ſes ſervices. Le bon homme borna ſon ambition à un ſimple office de Sergent dans la Prévôté de Bruyeres. On ignoroit, ſans doute, alors la fa-

1476. tale maxime si accréditée dans nôtre siécle qui permet de franchir les regles de sa condition, & de forcer les bornes de l'état naturel où on est né.

La réduction de Bruyeres avança celle de Mircourt. Cette Ville resserrée d'un côté par les partis de Vaudémont qui lui ôtoient ses correspondances avec Nancy; pressée de l'autre par les courses des Lansquenets de Bruyeres qui lui coupoient les communications avec Epinal, souffroit de la disette; & la Garnison en fut si extraordinairement incommodée, que pour s'assurer la vie, elle fut obligée de s'exposer dans des sorties. Elle les fit, mais avec si peu de succés, que pour ne pas tout hazarder, elle résolut de s'évader de nuit: Elle en informa de Bievres, afin de se procurer quelques secours, ou du moins d'éviter en cas de refus le blâme de la désertion. De Bievres qui ne pouvoit l'aider dans ses besoins, lui dépêcha le Capitaine Hugo pour la conduire à Epinal. Ce fut la nuit que

Hugo choisit pour menager cette 1476.
retraite. La Garnison arriva devant Epinal avant le levé du Soleil : A son arrivée on sonna le Toxin qui en annonça les approches. Les Bourgeois s'étant éveillés à ce bruit, se mirent sous les armes, & ayant courut sur les remparts, ils apperçurent 400. hommes qui leur parurent vouloir surprendre la Ville. Le Conseil de guerre s'assembla promptement dans la maison du Gouverneur; les Troupes du dehors s'ennuyoient de ce retardement, elles firent tout leur possible pour se faire connoître, & demandoient par grace l'ouverture des portes. Le Commandant, de l'avis du Conseil, s'avança sur la pointe du Bastion, & ayant connu le Capitaine Hugo, il lui donna audience. Cet Officier lui fit lecture de sa commission, & puis le pria de ne point differer de faire entrer son Détachement, de peur que les ennemis qui rodoient aux environs, ne vinssent faire main basse sur lui & sur sa Troupe.

1476. Le Gouverneur n'en voulut rien faire ; ni les ordres de Bievres, ni les prieres de Hugo ne purent le déterminer à admettre dans la Place des gens qui lui étoient suspects ; il repondit à Hugo qu'il ne pouvoit les recevoir dans la Ville, qu'ils lui seroient très à charge, que les munitions étoient à peine suffisantes à l'entretien de la Garnison ordinaire, que ce seroit une imprudence d'augmenter les bouches inutiles, qu'ils pouvoient occuper les Fauxbourgs, & s'y retrancher, que c'étoit la résolution du Conseil de guerre, & le sentiment des Magistrats.

Hugo distribua sur le champ ses Troupes dans les deux Fauxbourgs ; six-vingts Anglois s'emparerent de celui de Rüamenil ; les Picards & les Bourguignons occuperent celui de Dombreux ; & les uns & les autres s'y retrancherent par des terrasses & des pallissades contre l'irruption des Lorrains. Hanaxaire eut avis de leur situation & conclut de les y forcer.

Ayant ramassé une Troupe d'environ 1476.
14. cens hommes, tous bons Soldats, gens aguerris & d'expérience, il vint par des défilés tomber inopinément sur le Fauxbourg de Dombreux où étoient les Picards & les Bourguignons, il renversa les terrasses, abatit les palissades; le combat fut violent, les Bourguignons furent contraints d'abandonner leur Poste & de se réfugier dans les maisons, où s'étant barricadés, ils se défendirent quelque tems; ils espéroient toujours d'être secourus par la Garnison de l'autre Fauxbourg, & par celle de la Ville; mais ni les uns ni les autres n'oserent venir à leur secours : Hanaxaire attaqua les Bourguignons jusques dans leur retraite; ne pouvant y pénétrer sans s'exposer à perdre trop de ses gens, il fit mettre le feu dans les maisons où l'ennemi s'étoit refugié, & les fit déloger par ce moyen; les uns furent passés au fil de l'épée, les autres furent faits prisonniers. Ceux de l'autre Fauxbourg n'auroient pas

Défaite des Bourguignons rétranchés dans un Fauxbourg d'Epinal.

1476. échapés à la valeur de la Troupe Lorraine, si pendant cette sanglante exécution le Gouverneur de la Place ne les eut admis dans la Ville. La Garnison d'Epinal allarmée de cet exploit qui se passa sous ses yeux, crut, en voyant ce carnage, que la Place alloit être assiegée, & que dans peu elle auroit le même sort; mais le Capitaine Hanaxaire ne vouloit, ni ne pouvoit assiéger cette Place, n'ayant ni Artillerie, ni assez de Troupes pour en entreprendre le Siége. Il se contenta de se retirer en bon ordre & d'emmener, pour le prix de ses travaux, deux cens chevaux chargés de butin, & cent prisonniers.

Pendant que ceci se passoit devant Epinal, en faveur des Lorrains, il leur arriva un échec qui contrebalança cet avantage. Leurs Troupes refugiées dans le Château de Vaudémont avoient médité d'enlever, par adresse, Chaté sur Mozelle; les mesures en étoient prises avec justesse, & le succés dans quelques jours auroit

repondu à l'esperance ; mais deux 1476.
Genilshommes de la Nation même, qui s'étoient livrés au Duc de Bourgogne, découvrirent le mystére à la Garnison de la Place, où ils se rendirent eux-mêmes pour la défendre. Le Détachement sorti de Vaudémont ne se défiant de rien, venoit en assurance exécuter le projet; mais la Garnison, qui étoit avertie, alla s'embusquer aux ruës de Chaté, qui étoit l'endroit où devoit passer le Détachement Lorrain. Aussi-tôt qu'il arriva dans le rendez-vous, les Bourguignons conduits par ces deux Gentilshommes, fondirent sur le Détachement, en tuerent une partie, mirent l'autre en déroute qui prit la fuite, & se retira dans l'Abbaye de Belchamps. Ils furent poursuivit jusques-là & investits; ils se retirent dans la Tour, & y furent assiéges. Les Lorrains ne pouvoient être attaqués dans cette Tour que par un petit escalier d'homme à homme,

1476. mais on trouva un expédient plus facile, qui fut de faire allumer des feux dans la Tour. Il ne fut pas possible aux Assiégés de tenir contre la fumée qui les y suffoquoit; ils furent contrains de demander à capituler, ce qui leur fut accordé; ils eurent la vie sauve, mais ils perdirent la liberté.

Les Troupes Lorraines furent bientôt faire payer cherement aux coupables la peine de leur rebellion, & le tribut de leur perfidie. Gerard d'Avillier, Collignon de Ville, Gratian d'Aguerre, Pierre & Vautrin du Fay, Ferry & Henri de Tanton-Ville, Petit-Jean de Vaudémont, & le Capitaine Fortune, qui étoient vivement touchés de la disgrace de leurs camarades, résolurent à quel prix que ce fut de s'en venger. Ils avoient d'abord médité de les surprendre; mais n'ayant pû réüssir dans ce dessein, ils marcherent avec cent cinquante hommes droit à Bayon, dans l'idée de se rendre maîtres du

Château qui étoit à l'un de ces deux Gentilshommes : Voici quelles furent les mesures que prit le parti Lorrain, cõmandé par le Bâtard de Vaudémont. Le Capitaine Fortune, à la tête de 50. Gascons, entra le premier dans le Château par l'escalade, malgré les traits qu'on décochoit contre lui & contre sa troupe. Il se rendit maître d'un quartier où il se retrancha, en attendant qu'il fût appuyé d'un plus grand nombre ; il ne cherchoit d'abord qu'à distraire les Assiégés des autres endroits du Château, pour donner lieu aux Lorrains de venir à son secours ; il attiroit contre lui les Bourguignons, & il les y engageoit autant qu'il lui étoit possible par de legeres escarmouches. Les Assiegés dégarnirent en effet les autres endroits pour s'opposer à Fortune : pendant ce temslà les autres Officiers monterent avec un grand nombre de Soldats sur les murailles, par les endroits vuides. Ce renfort étant arrivé, ce fut un massacre aussi grand dans le Château,

1476.

Enlevement du Château de Bayon.

1476. du Seigneur à qui il appartenoit, qu'il avoit été funeste aux fidéles Sujets du Duc René. Une partie de la Garnison fut passée au fil de l'épée, l'autre alloit subir le même sort, mais elle s'étoit conservé une Porte, elle voulut en profiter pour se sauver. Le Bâtard de Vaudémont qui avoit prévû cette retraite, l'attendoit dans une embuscade; ils tomberent entre ses mains, il les saisit à mesure qu'ils voulurent sortir, tous furent faits prisonniers, le Château fut livré au pillage. Le Bâtard, en punissant la félonie, se dédommagea de ses peines par cent mille florins, quatre mille reseaux de bled, & une grande quantité de meubles précieux qu'il enleva, & qu'il fit conduire au Château de Vaudémont. Ce châtiment qui fut cuisant apprit aux autres Seigneurs Lorrains le risque qu'il y avoit de manquer de fidélité à son Souverain naturel. La Seigneurie de Bayon fut aussi confisquée au profit d'Osvalde, Comte de Tierstein,

Maréchal de Lorraine, & les autres biens passerent à Jean Bonnet, Médecin de la Duchesse Iolande. Les autres Seigneurs qui avoient quitté le parti du Duc René, instruits par cet exemple sensible, se rangerent à leurs devoirs, & revinrent à lui d'une maniere qui fit oublier leur révolte, & qui en effaça tout le souvenir ; ils attirerent 150. hommes au service de René qu'ils avoient débauchés. Cette action rendit leur retour aussi remarquable que leur défection ; ce fut ce qui donna une nouvelle face aux affaires de la Lorraine, & ce qui fit esperer au Bâtard de Vaudémond d'en chasser dans peu de tems les Bourguignons, & de délivrer bientôt de leur domination tout le Pays. Lorsqu'il vit le nombre de ses Troupes fortifié par ce renfort, il médita la prise de Lunéville ; il marcha vers cette Place, & résolut de l'emporter l'épée à la main, sans s'amuser à ouvrir la tranchée. Ce

1476.

Regist. 2. des Lettres Pat. de René II. p. 370.

1476. coup parut téméraire ; on trouva étrange le dessein du Bâtard de vouloir forcer, avec une poignée de monde, une Ville fortifiée d'un bon Château, & munie d'une Garnison supérieure, ou au moins égale en nombre aux assaillans. Le Bâtard ne laissa pas de l'entreprendre, il le fit d'une maniere aussi vigoureuse que surprenante. Vers les deux heures du soir il attaqua la Place par un assaut général. Jusqu'à trois fois il se rendit maître des Remparts, & jusqu'à trois fois il fut repoussé. Le combat fut vigoureux, on passa une partie de la nuit à disputer le terrain. La Garnison commençoit à plier, & alloit bientôt se rendre, sans une ruse qu'elle mit en usage, qui fut d'allumer des fascines & de les jetter aux pieds des murailles pour écarter les assiégeans ; la flamme & la fumée suppléant à la foiblesse des assiégés, obligerent les Lorrains de quitter prise ; ils décamperent. Cette humilia

ſon du Bâtard qui fut contraint de déloger, ne ſervit qu'à l'animer de plus en plus à reparer ſon mauvais ſuccés par une victoire éclatante. Il ſentit bien qu'il n'avoit échoüé dans cette entrepriſe, que par le défaut de forces ſuffiſantes ; il s'adreſſa au Duc pour l'intéreſſer à la gloire de ſes armes : il lui dépêcha un Courrier à Strasbourg, le conjurant, tant pour le bien de ſes Etats, que pour la conſolation de ſes Peuples, d'engager ſes Alliés d'envoyer inceſſanment de l'Artillerie, & quelques Troupes en Lorraine pour ſecourir des Sujets fidéles, qui jour & nuit expoſoient leur vie pour la délivrance de la Patrie, & qui n'étoient arrêtés dans leurs conquêtes que faute de ſecours. 1476.

La Ville de Strasbourg ſe rendit favorable à la demande que lui fit à ce ſujet le Duc René, elle lui accorda 600. hommes & 12. piéces de Campagne qu'elle envoya en Lorraine, ſous la conduite des Comtes de Salm, de Bitche & de Richemont. La jonc-

1476. tion de ces Troupes auxiliaires mit le Bâtard de Vaudémont en état de ſe venger de l'affront qu'il avoit reçû peu de tems auparavant devant Lunéville. Il vint avec cette premiere intrépidité avec laquelle il l'avoit ci-devant attaquée, mais dans une confiance plus ferme, ſe préſenter devant Lunéville. L'arrivée de l'Armée Lorraine allarma la Garniſon, le Commandant n'avoit que quelques foibles débris d'une troupe qui avoit été extrêmement diminuée au premier Siége ( car les Bourguignons avoient perdu dans ces chocs réïterés, beaucoup plus de monde que les Lorrains ) les Combattans qui lui reſtoient étoient rebutés, & il ne convenoit pas de les oppoſer à des Troupes fraiches. Il demanda à capituler plûtôt que de s'expoſer à un plus grand malheur, il propoſa la Capitulation, à cette condition néanmoins, qu'il lui ſeroit permis auparavant d'envoyer un Exprés à Nancy ſolliciter du ſecours, & qu'il n'entreroit

treroit en composition qu'en cas qu'il 1476
ne fût pas secouru. Le Bâtard, suivant l'usage de ce tems-là, qui étoit de terminer les differends plûtôt par des Traités amiables, que par de sanglantes expéditions d'une horrible effusion de sang, accorda au Commandant de la Place ce qu'il demanda. L'Exprés, qui fut Barnabo, se rendit à Nancy; il remit à de Bievres la Lettre du Commandant de Lunéville, & fit tout ce qu'il put pour engager de Bievres à envoyer secourir promptement cette Place. De Bievres n'en voulut rien faire, il allégua pour raison de refus, que d'accorder le secours qu'on demandoit, ce seroit hazarder ensemble la perte de deux Places; qu'il étoit de sa prudence de veiller à la conservation de sa Capitale, & de ne pas risquer de perdre Nancy pour sauver Lunéville; qu'il s'attendoit lui-même à être assiégé dans peu de tems, & que dans la nécessité d'opter en faveur d'une des deux Villes, il aimoit

1476. mieux ſacrifier la perte de l'une à la conſervation de l'autre. Il fit ſavoir au Commandant de Lunéville que s'il ne pouvoit ſe défendre plus longtems, il lui conſeilloit de ſe garantir de l'extrêmité d'une réſiſtance téméraire, & de ſe ménager plûtôt une compoſition honorable.

Auſſi-tôt que Barnabo fut de retour à Lunéville, & qu'il eut fait ſavoir au Commandant les intentions de de Bievres, il capitula & obtint la liberté de ſortir avec Armes & Bagages. Ainſi rentra ſous la domination de René cette Ville, qui depuis ce tems-là eſt devenuë conſidérable, & qui a l'honneur aujourd'hui d'être la demeure du Souverain. Feu Leopold I. en Prince de bon goût, & d'un mérite auſſi éclatant que ſa naiſſance eſt auguſte, qui l'avoit choiſie pour ſa réſidence, y fit conſtruire un ſuperbe Palais ſur le modéle de celui de Verſailles. Beaucoup de Seigneurs, tant étrangers que de la Province, y ont fait bâtir depuis à l'envie les uns des

Lunéville rentre ſous l'obéïſſance du Duc René.

autres, un grand nombre d'édifices magnifiques; de sorte qu'elle est à present une des plus belles Villes du Pays. 1476

La prise que le Bâtard de Vaudémont fit de cette Place, le rendit bientôt le maître d'Einville. Ensuite de cette expédition, Einville lui dépêcha son Gouverneur, & se remit sous son obéïssance. A l'exemple de cette Ville les Châteaux d'alentour se livrerent au Vainqueur; il ne restoit à remettre sous la puissance de René, que la seule Ville de Nancy. De Bievres qui en étoit le Gouverneur s'attendoit bien à ne pas conserver longtems cette Place, qui étoit de toute part environnée d'ennemis, maîtres de la Campagne & des Villages voisins, qui lui coupoient les vivres. Le Bâtard en résolut le Siége, mais avant de l'entreprendre il assembla le Conseil de guerre; la plus saine partie des Officiers furent de son sentiment, il n'y en eut que quelques uns qui lui représenterent quelques obstacles, mais

1476. dont il ne fut pas ému ; il se persuada qu'en fait de guerre comme de commerce, trop de philosophie gâte souvent les affaires, & que pour vouloir observer les maximes d'une prudence scrupuleuse, on se met hors d'état de faire des actions éclatantes.

Le Bâtard aprés avoir fortifié son Armée de quelques Détachemens tirés des garnisons des Places voisines, la conduisit devant Nancy ; la fierté avec laquelle elle se presenta devant la Ville, en étonna la garnison ; de Bievres lui laissa prendre tranquillement ses quartiers ; les Lorrains revêtirent leur Camp de fossés dépuis Nilley jusqu'à la Commanderie de St. Jean, & à l'abri de ces retranchemens, ils pousserent les tranchées. Le Bâtard établit son quartier auprés de la Commanderie ; la frayeur saisit tellement les Soldats de la garnison, que le Gouverneur qui voyoit l'effroi dépeint sur leur visage, n'osa les inviter à des sorties. Cette inaction fit

ſoupçonnner, mais fauſſement, une 1476.
intelligence ſecrete entre les Aſſiégeans & le Gouverneur; l'on crut qu'il ne differoit d'abandonner la Place, que pour ſauver les déhors, & obéïr aux formalités de la bienſéance. Cette indolence des aſſiégés fut favorable au Bâtard; il ſçut profiter du tems, il preſſa les travaux ſi vigoureuſement, que dans huit jours il enferma la Ville, & lui ôta toute communication au-dehors. Iſambain, Capitaine Allemand, à la tête de ſa troupe, s'aviſa d'aller affronter la garniſon dans le Fauxbourg de St. Nicolas; mais il paya cherement les frais de ſa rodomontade. Les Aſſiégés piqués de cette bravade d'Iſambain, ouvrirent les portes, tomberent en grand nombre ſur ces avanturiers, les chargerent ſi rudement, que trois ſeulement de la troupe en échaperent, & porterent à l'Armée les nouvelles de la défaite de la Compagnie. Iſambain fut bleſſé à mort dans le Combat, il reçut un coup de pique

1465. qui lui perçoit les deux cuisses, & qui traversant le corps de son Cheval, tenoit le sien collé sur la selle. Le Cheval ni le Cavalier ne demeurerent point sur la place, le Cheval entré en fougue, emporta son maître dans la troupe des ennemis; le sang couloit en abondance des blessures d'Isambain, & la nature épuisée par cet écoulement, devoit naturellement succomber sous l'épuisement de ses forces; mais Isambain qui étoit d'une force prodigieuse, secondé d'ailleurs de la générosité de son Cheval, montra, soit par bravoure, soit par désespoir jusqu'au moment qu'il expira, qu'il avoit du courage; il entra dans la Ville comme un furieux, il renversa à coup de sabre tout ce qui lui disputoit le passage, & ne cessa de tuer que quand tout le sang fut évacué de ses veines, & qu'il tomba mort dans la ruë. Cette hardiesse d'Isambain, qui dans le fond n'étoit qu'une vraie témérité, & une témérité mal concertée, passa néanmoins

aux yeux des Assiégés pour un cou- 1476
rage indomptable : Bien davantage, ils jugerent de la valeur des autres Assiégeans, par le prétendu héroïsme de celui-ci ; ils se representerent à ce moment une Armée composée de Soldats d'une espece nouvelle, qui étant vivement piqués contre les Bourguignons à cause des maux qu'ils avoient fait en Lorraine, étoient résolus à vaincre ou à perir, sans vouloir écouter aucune proposition de Paix. Ces idées qui étoient fausses en elles-mêmes, opérerent néanmoins un bon effet pour les Lorrains ; elles jetterent l'allarme dans la Garnison, de sorte que la victoire que les Assiégés avoient remportée sur la troupe des Allemands au lieu de les encourager & de les rendre plus hardis, ne servit qu'à les rendre toujours plus timides ; ils s'effrayerent & étoient déterminés à prendre la fuite, & à se jetter dans l'Armée ennemie, supposé qu'ils n'eussent pû échaper ; & ce qui fortifioit en eux cette résolution, étoit

1476. le défaut de vivres qui commençoient à manquer. Il fallut pour appaiser leur murmure & dissiper leur mécontentement qui alloit éclater dans peu par une révolte générale, qu'on employât une ruse qui fut assez heureusement conduite : Voici quelle fut l'intrigue. On chargea Humblot, homme d'un esprit délié, rusé, entreprenant, de Lettres supposées du Duc de Bourgogne. Humblot travesti en Messager fit semblant de venir du côté du Neuf Château, se presenta aux Lignes; on vit au-dehors un homme qui étoit extrêmement simple, on le crut tel; sa simplicité lui tenant lieu de passeport, il fut introduit dans le Camp, on le fit néanmoins suivre. Humblot qui s'aperçut qu'on l'observoit, feignit par des détours remarquables de vouloir s'échaper pour se jetter dans la Ville; aussi-tôt on courut sur lui, on l'arrêta aux pieds des pallissades, & il fut conduit au quartier du Géneral : Le Bâtard lui fit subir l'interrogatoire; Humblot

d'abord ne découvrit rien que ce qu'il falloit pour laisser entrevoir du mystere; le Bâtard le pressa de nouveau; Humblot ne voulut rien répondre, & affecta un silence inviolable; on le menaça de le faire mourir, si bientôt il ne dévoiloit son secret. Humblot comme un ingénieux esprit, attendoit là le Géneral, il fit semblant de pleurer, voulant par ses larmes hypocrites témoigner la douleur qu'il avoit de manquer à la fidélité pour racheter sa vie: On le crut ainsi. Humblot se mit un peu à l'écart, & tira des sombres lieux la Lettre supposée, & la presenta au Bâtard; cette Lettre qui étoit addressée au Gouverneur de la Place, lui donnoit avis que le Duc de Bourgogne venoit au secours de la Garnison, qu'il étoit déja arrivé au Neuf-Château, & que le lendemain il arriveroit devant Nancy. 1476.

Cette nouvelle jetta la consternation dans l'Armée des assiégeans, ils furent effrayés de telle sorte, que presque tous conclurent pour la levée

1476. du Siége. Le Bâtard auroit dû attendre avant de décamper, qu'il eut appris par les Eſpions ce qu'il en étoit; mais ſoit par crainte, ſoit par complaiſance pour ſes Officiers, il leva le ſiége bruſquement; il crut ſi certain ce que contenoit la Lettre, qu'il partagea ſon Armée dans les Villes avec ordre aux Gouverneurs de pourvoir en diligence à la ſûreté de leurs poſtes. Humblot avoit eu aſſez d'eſprit pour joüer ſon ſtratagême, mais il n'en eut pas aſſez pour ſe tirer des mains des Lorrains, & éviter la juſte peine que meritoit ſon impoſture. Ce n'étoit point aſſez d'avoir de l'adreſſe pour les autres, il falloit encore en avoir pour ſoi-même; il fut la victime de la ruſe, & les Bourguignons à qui il avoit voulu rendre ſervice, le laiſſerent dans l'embarras. Malhortie, Capitaine de Roſieres, l'emmena, le tenant en priſon bien gardé, juſqu'à ce que l'évenement juſtifiât ſa commiſſion. Marhortie aprés pluſieurs jours qui s'écoulerent ſans avoir au-

cun avis des mouvemens de l'Armée 1456
ennemie, ne sçachant si c'étoit fourberie de la part de son prisonnier, ou variation du côté du Duc de Bourgogne, dépêcha pour s'en éclaircir un Espion au Neuf-Château. L'Espion à son retour découvrit la perfidie de Humblot. Humblot qui crut par son aveu fléchir la clémence de Malhortie, avoüa lui-même son imposture. Malhortie lui en fit expier le crime en le faisant attacher à la potence.

La découverte du stratagême de Humblot rassura les Troupes Lorraines; elles se rallierent, & vinrent occuper le village de la Neuveville; ils ne penserent plus à investir la Ville comme auparavant; tous leurs soins ne furent plus que d'affamer Nancy par l'interruption des vivres. La Garnison fit quelques sorties pour les éloigner; mais les Lorrains ayant surpris un détachement des Assiégés, le pousserent avec tant de véhemence, que n'ayant pû gagner les portes, il prit la campagne, se sauva vers la Meur-

1476. che. Les Lorrains le presserent de si prés, qu'ils l'attraperent, & en taillerent en piéces la plus grande partie ; ce qui fut cause depuis ce tems-là, que la Garnison n'osa plus sortir.

La disette des vivres accabloit Nancy ; elle n'affligeoit pas moins Epinal. Cette derniere Ville qui souffroit de la faim, ne songea plus qu'à secoüer le joug de Bourgogne ; les Magistrats qui se virent réduits aux abois, firent savoir secretement à René leur bonne volonté pour lui, & l'inviterent à venir joindre ses efforts aux leurs pour les tirer de la domination étrangere où ils étoient. Le Duc ne balança pas ; ayant demandé du secours à ses Alliés, ils lui accorderent cent Gentilshommes, & deux mille Fantassins, il passa avec ce renfort les montagnes de Vôges, & vint à St. Diez, où il arriva le 20. Juillet.

Retour du Duc René en Lorraine.

Archives des Legs de St. Diez.

Le Bâtard de Vaudémont étant averti de la marche du Duc, alla à la tête de six-vingt Cavaliers à sa rencontre. L'ayant joint entre St. Diez

Lay. 3. de St. Diez n. 43.

&Remberviller, ils marcherent droit 1476.
à Remberviller, de-là à Bruieres, & enfin ils vinrent se presenter devant Epinal le 23. Juillet; ils y arriverent en cet ordre. 300. Fusiliers soutenus de 700. Picquiers allant trois-à-trois, composoient l'Avant-Garde; ensuite marchoient les Barons, les Chevaliers & les Gentilshommes; le Duc précedé des Tambours & des Trompettes enveloppé de l'élite de ses Courtisans, & ayant la lance à la main, appuyoit le Corps de bataille; 200. Fusiliers, & 350. Hallebardiers formoient l'Arriere-Garde. Lorsqu'ils parurent, les Sentinelles du Château donnerent l'allarme, & aussitôt le Gouverneur donna ordre à la Garnison de se mettre en défense. Les Bourgeois à ce signal prirent les armes, feignans de vouloir se joindre à la Garnison pour défendre la Ville; les uns & les autres se rendirent sur les Remparts.

Le Gouverneur vit dans le moment un air de joye peinte sur le visage des

1476. Bourgeois qui lui fit juger qu'il y avoi entre eux & les Assiégeans une intel ligence secrete ; il ne se crut pas assez fort pour résister aux ennemis du dedans & du dehors. Dans cet embarras, il prit le parti, pour s'en tirer adroitement, de dissimuler ses sentimens, & de mettre dans ses interêts les Bourgeois, pour lui menager une Capitulation honorable, leur disant qu'il y alloit de leur avantage d'éviter la ruine de leur Ville.

Epinal rendu. Les Bourgeois accepterent cette offre de bon cœur, ils se chargerent de la commission, & sous prétexte d'entrer en conference avec le Duc, ils se firent ouvrir la Porte de la Fontaine. René qui s'entendoit avec les Habitans, entra par ce moyen dans la Ville; les Bourgeois sortans fournirent aux Troupes du Duc une occasion favorable de se saisir des Portes. Elles entrerent dans la Place, se répandirent dans les ruës, & établirent des Corps-de-Garde dans differens postes ; on somma en même-

tems par un Trompette le Gouverneur 1476.
de rendre le Château, ou de se préparer aux dernieres extrêmités. Le Gouverneur effraïé de ces menaces, capitula sur l'heure. Par sa capitulation il obtint, contre son attente, la liberté de sortir avec armes & bagages lui & toute la Garnison, aux conditions néanmoins de payer les dettes que ses Troupes avoient contractées dans le Pays; & pour en assurer le payement, il fut obligé de laisser à Epinal deux Capitaines pour caution.

L'abondance fut un des effets le plus marqué du retour du Souverain dans son Pays; le bled qui avoit été extrêmement renchéri par l'interruption du commerce, ne se vendit plus que six gros le rézal, & la quarte de vin ne fut plus qu'à dix deniers. René pour recompenser les Allemands de la part qu'ils avoit euë à la conquête d'Epinal, répandit sur eux ses bienfaits, il éleva à la dignité de Chevaliers, Adam Sorne, Gaspar Goman, & Baguenet; il confia à ces trois Of-

1476. ficiers, ſous les ordres de Manaut d'Aguerre, la défenſe du Château d'Epinal; il en honora d'autres de diverſes Charges de ſon Armée, & il en attacha d'autres encore à ſa perſonne, par des Emplois honorables auſquels il les deſtina.

Durant ce tems-là les Troupes Lorrains étoient occupées au Siége de Nancy qui ne ſe faiſoit que foiblement; il ne leur étoit pas poſſible d'attaquer cette Place autrement que par le blocus. Avec le petit nombre de Troupes que les Lorrains avoient, ils ne pouvoient réduire cette Ville par la force. René pour abreger cette façon d'aſſiéger, qui auroit mené à des longueurs extraordinaires, dans l'apréhenſion que le Duc de Bourgogne, revenu de ſon aſſoupiſſement, ne courût au ſecours de la Ville, ſe hâta de ſe rendre maître de Nancy; pour en accélerer la priſe, il intéreſſa les Cantons ſes Alliés au recouvrement de ſa Capitale; il leur perſuada ſi efficacement l'importance & la néceſſité

cessité de joindre leurs armes aux siennes, dans cette expédition, qu'il obtint, tant de la Suisse que de l'Alsace, 6000. hommes. Les Villes de ses Etats, à l'envie l'une de l'autre, lui marquerent leur dévoüement; les Peuples s'enrôlerent en foule sous ses Drapeaux; à mesure qu'il approchoit de Nancy son Armée se grossissoit. Il se trouva à son arrivée, aux environs de Nancy 12000. Combattans; avec cette troupe à laquelle se réünirent les Garnisons des Villes, il assiégea cette Place dans toutes les formes le 15. d'Août de l'année 1476.; il vint sur la minuit prendre poste autour de la Commanderie de St. Jean. Avant de rien faire entreprendre, & crainte d'avoir le démenti de son entreprise, il voulut par lui-même reconnoître la Place; il nomma trois Officiers pour l'accompagner dans cette visite. Ces trois Officiers qui étoient fort glorieux de cette préference craignoient pour le Duc, & s'offensoient de sa générosité: Dans ces 1476.

1476. ſentimens ils le prierent de ne point s'expoſer à un danger auſſi grand, lui remontrant que c'étoit trop hazarder pour ſa perſonne que de s'expoſer au peril de l'aproche de la Ville; qu'au moins il ne compromît pas le ſalut & le bonheur de ſon Peuple, en riſquant ſa vie dans cette démarche perilleuſe. Les trois Officiers eurent beau lui repréſenter des raiſons, & oppoſer à ſa bravoure leurs prieres, il paſſa ſur tout, & rien ne put modérer ſon ardeur, ni empêcher ce jeune Prince d'exécuter par lui-même ce deſſein; il viſita en perſonne les dehors de la Place, & la main appuyée ſur l'épaule d'un Gentilhomme, il deſcendit dans les Foſſés, & examina tous les nouveaux ouvrages que le Duc de Bourgogne avoit ajoutés aux anciennes Fortifications de Nancy.

Dès qu'il fut de retour il aſſembla le Conſeil de guerre. Lui ſeul avec cette étenduë de lumieres dont il étoit rempli, & cette exacte connoiſſance qu'il avoit du local, auroit

pû décider de son chef de la forme 1476
& de la conduite du Siége; mais il voulut faire cette politesse à ses Alliés; il leur en remit la décision, & s'en rapporta à leurs sentimens; chacun opina librement. René écouta les avis de tout le monde dans une grande tranquillité; la plûpart le rendirent l'arbitre de toute l'entreprise comme le plus habile de tous; il n'y en eut que quelques-uns qui étoient dans des idées tout opposées à celles qu'il s'étoit formées de la conduite de ce Siége. A l'égard de ceux-là, il usa d'une si grande politesse, qu'il les ramena à son sentiment, & les engagea à suivre le plan qu'il avoit tracé dans son esprit, & sur des mesures infaillibles. La même nuit les projets du Conseil furent exécutés, sans que les ennemis s'en soient aperçus; à la faveur des ténébres épaisses de cette nuit-là, chacun alla dans un profond silence occuper le poste qui lui fut destiné. Il fut question d'investir la Ville entierement; Valter de Tanne occupa

le terrein qui est depuis la porte de St. Nicolas, jusqu'à la Poterne; Hanaxaire celui qui est depuis la porte de St. Nicolas, jusqu'à la Tour Soratte; St. Oint celui qui est entre cette Tour, & la porte de la Craffe; & Honesthein se posta entre la porte de la Craffe en s'avançant derriere la Cour. Ce ne fut que le matin à la pointe du jour que les Bourguignons s'apperçurent de tous ces mouvemens; aussitôt qu'ils en furent avertis, ils accoururent les armes en main sur les Remparts; ils firent joüer leur Artillerie qui fit un feu continuel sur les Assiégeans, essayant par les canonades de faire déloger promptement ces incommodes voisins. Mais il ne fut pas en leur pouvoir. Tout ce qui arriva de fâcheux aux Troupes du Duc René, fut que les Bourguignons qui tiroient sans cesse sur les Travailleurs, les ralantissoient; celui dont le quartier étoit plus découvert, & qui fut aussi le plus incommodé, fut Hanaxaire; il étoit tout près de la Tour Soratte où étoit

montée une Batterie qui faisoit feu sans 1476.
relâche sur sa troupe; cequ'il put faire dans cette occasion, fut de faire hâter tant qu'il fut possible ses retranchemens, & de poser une contrebatterie qui donnât quelque relâche à ses Travailleurs; les Assiegés s'étant aperçus de l'inattention de ses Canonniers qu'on decouvrit à l'aise de dessus la Tour, firent une sortie sur ce poste mal gardé; ils le surprirent, en encloüerent les Canons, & les roulerent dans les fossés.

Cette échec affligea le Duc, qui fut contristé de ce mauvais début; il eut soin pour obvier à une perte plus considerable, de doubler par tout les Ouvriers, & les Troupes qui les soutenoient; il mit les Travailleurs à couvert des insultes de l'ennemi par un moyen aussi efficace qu'ingénieux; il fit monter deux pierriers entre la Porte de St. Nicolas, & la Tour Soratte; par cet expédient il tomboit sans discontinuer une grêle de pierres & de cailloux en si grande abondan-

ce sur les Bastions & dans la Ville,
1476. que les Assiégés furent obligés de se retirer dans leurs soûterreins; ce qui donna lieu aux Assiégeans de pousser leurs ouvrages & les perfectionner. A l'abri de ce stratagême ils avancerent les Tranchées jusques sur le bord du fossé, & dresserent à loisir leurs Batteries. Lorsque tout cela fut fait, que les Batteries furent en état, le Duc fit battre les murailles en breche; l'Artillerie fit un feu si terrible & si continuel, qu'aucun Soldat n'osa paroitre durant les premiers jours de l'attaque.

Dans cette retraite où la frayeur les avoit enfoncés, ils imaginerent un moyen de braver les Assiégeans, ou de leur tendre un piége, & de les y attirer; ce fut un Picard qui fut l'auteur de ce risible stratagême. La disette des fourages étant parvenuë à un tel point dans la Ville, que son cheval étoit condamné à perdre la vie, il s'avisa de l'équiper comme s'il avoit dû le monter, & d'attacher sur la selle

un Cavalier bâti de bois & de paille, revêtu de l'habit uniforme, ayant le casque en tête, tenant de la main droite une demi-pique, & de la gauche les rênes de la bride; les bottes du phantôme fournies d'éperons fort aigus étoient disposées de façon que pour peu que le cheval fit de mouvement, les éperons battoient auprès du ventre du cheval, & le piquans vivement, l'excitoient de plus en plus à courir; on avoit eu le soin de faire jeûner long-tems le cheval, avant de le mettre hors de la Ville, afin que pressé par la faim, il se jettât dans la prairie, & qu'il exerçât la patience des Assiégeans. Cet expédient eut tout l'effet qu'on s'étoit promis. Le cheval monté de ce phantôme fut mis hors de la Ville par le pont de la Cour au milieu du jour, & fut chassé à grands coups de foüet; aussi-tôt qu'il fut sorti, il se jetta incontinent dans la prairie, & comme la faim le pressoit, il tâcha de brouter l'herbe; mais ne pouvant 1476.

1476. parce que les rênes de la bride refusoient d'obeïr à ses mouvemens; il entra en furie, & ce qui contribuoit encore à l'y mettre, c'étoit le picotement des éperons qui lui faisoient autant de peine que la faim. Tout cela engageoit le cheval à desarsonner son Cavalier à force de ruades & de bonds. Ce manége irrita les Assiégeans, ils furent indignés des rodomontades de cet avanturier. Champion qu'ils crurent être un veritable Cavalier qui venoit insolenment les braver, ils resolurent dans le moment de le punir de sa témérité audacieuse; leur dessein ne fut pas de le tuer au premier abord, mais de s'en saisir, & de lui faire payer par un long supplice, son impudente bravoure. On envoya à l'instant un Détachement pour l'enlever. Ce Détachement exerça sa valeur, & employa toutes ses adresses à réduire cette figure de Cavalier, comme si la gloire de cette troupe eut dépenduë d'une victoire aussi chimérique que l'étoit

l'ennemi qu'ils avoient à combattre; 1476.
ils firent tous leurs efforts pour s'en rendre maître, ils prirent autant de mesures que s'ils avoient eu à combattre contre une troupe réelle; les Soldats l'envelopperent, & l'un d'eux presenta la pique au Cavalier, & le somma de se rendre. Ce mouvement extraordinaire ayant épouvanté le cheval, il prit la fuite, & échapa l'ennemi imaginaire à la poursuite des Assiegéans; ce qui les irrita encore davantage; ils crurent que son silence étoit l'effet du mépris qu'il faisoit d'eux; ils le suivirent à la course, & l'atteignirent; alors plusieurs d'entre eux à la fois allongeans la pique, lui declarerent que s'il ne se rendoit au même moment, ils alloient lui ôter la vie; mais ce n'étoit pas le Cavalier qui conduisoit le cheval, mais bien le le cheval qui conduisoit le Cavalier. Ce cheval s'étant effarouché derechef à la vuë de leurs armes, s'élança encore une fois dans la Campagne, & se deroba d'eux par ses caracoles; ils con-

1476. tinüerent de le pourſuivre bien réſolus de lui faire payer ſon effronterie; le cheval ſuivi de ce nombre de Soldats armés, ſe ſentant harcelé par cette troupe qu'il tâchoit d'éviter, ſe trouva inſenſiblement aux pieds du baſtion de la Cour; les Aſſiégeans étoient toujours acharnés à le pourſuivre, & les courſes capricieuſes de ce cheval emportant un phantôme ſur ſon dos, occaſionnerent un choc qui fut ſérieux; une Troupe nombreuſe de Picards & d'Anglois ſortirent impétueuſement de la Ville, & vinrent fondre ſur les Aſſiegéans qui ſe défendirent de leur mieux, quoiqu'inférieurs de beaucoup en nombre; deux fois ceux-ci furent renverſés, & ils euſſent été perdus ſans reſſource à la troiſiéme charge, s'ils n'euſſent été promptement ſecourus; mais les Sentinelles avancées des Aſſiégeans ſpectatrices de l'action, en ayant averti, on leur envoya auſſitôt du renfort; alors la partie devint égale; les Lorrains reprirent vigueur, retournerent ſur

leurs ennemis avec furie, les enfoncerent à coups de piques, & les reconduisirent toujours battant jusqu'au pont de la Cour: Le Corps-de-Garde se presenta à l'avancée, mais saisis d'effroi, au lieu de prêter main forte à leurs camarades, & de leur ouvrir les portes, ils se retirerent précipitament, fermerent les Barrieres sur eux & les saisirent froidement aux prises, à la mercy des Vainqueurs qui les taillerent en piéces. 1476.

Cette sanglante exécution des Picards & des Anglois, sous les yeux de la Garnison, & aux pieds des Remparts, jetta l'épouvante dans la Ville; les ravages de l'Artillerie qui ne discontinuoit pas de faire un feu terrible, la disette des vivres qui commença à se faire sentir, tout cela excita un murmure général; il alloit éclater par la rébellion; mais de Bievres l'empêcha par l'assurance qu'il donna d'un secours prochain; cependant il n'en arriva point; huit jours s'écoulerent dans cette attente. Cette

1476. épreuve qui démaſqua l'impoſture de Bievre, épuiſa la patience des Picards & des Anglois, & les porta au ſoulevement contre le Gouverneur; ils ſe mutinerent, & d'un ton menaçant ils demanderent leur liberté, ou la capitulation. De Bievre tâcha autant qu'il lui fut poſſible d'arrêter encore l'emeute; eux refuſerent de ſe rendre à ce qu'il ſouhaitoit de leur ſoumiſſion; avec toute l'éloquence dont la nature l'avoit favoriſé il les ſupplia les larmes aux yeux, par la gloire de leur Nation, & par la leur propre, de tenir ferme encore pendant huit jours ſeulement; les Coadjuteurs n'en voulurent rien entendre; les Anglois ſurtout furent les plus obſtinés, leur cœur ne voulut jamais s'amollir aux preſſans motifs dont de Bievre ſe ſervit pour les toucher; ils furent plus ſenſibles à leur miſére qu'à leur gloire; celle-là fut ſupérieure à celle-ci; ils mépriſerent tout ſentiment d'honneur, perſiſterent dans leur premier deſſein, & repondirent d'une

voix unanime que si l'on differoit 1476.
davantage de capituler, ils négocieroient par eux-même le Traité.

Il ne fut pas possible à de Bievre de soutenir plus long-tems, il fut contraint de ceder au torrent; mais il justifia sa conduite, & mit sa réputation à couvert de tout soupçon & de tout reproche, en protestant hautement en presence d'un grand nombre de personnes de rang, qu'il ne se rendoit que parce qu'il y étoit forcé par des résolutions tumultuaires des étrangers; que le peuple & les Troupes de son Pays lui étoient témoins que de son coté il étoit prêt à plutôt s'ensevelir sous les ruines de la Place, que de l'abandonner comme il se voyoit contraint de le faire sous des conditions qui deshonoroient la gloire de sa Nation, qui étoient au desavantage de son Maître, & qui étoient inconnuës à la valeur des Bourguignons; que puisque l'infidélité des Troupes étrangeres le contraignoit à capituler, & qu'il étoit de necessité de

1476. trahir ſes devoirs & ſes ſentimens; il nommoit Jean Muſton, & Hutin de Toulouze pour entrer en confe-rence avec le Duc René, & conclure avec lui la Capitulation à laquelle ſon honneur s'oppoſoit, & qu'il n'agréoit que par contrainte.

Au même inſtant on fit battre la chamade, les Deputés ſe preſenterent ſur le Baſtion de la Porte de St. Nicelas, où ſe trouverent de la part des Aſſié-geans, le Bâtard de Vaudémont, & petit Jean de Vaudémont; l'un des Députés de la Garniſon porta la paro-le, & demanda qu'il leur fût permis d'aller au quartier du Duc lui propoſer les articles de la Capitulation. Le Bâ-tard en donna avis à René, qui con-ſentit que les Commiſſaires vinſſent à ſa tente, les hoſtilités dès ce moment ceſſerent de part & d'autre; Muſton & Toulouze s'étant rendus auprès du Duc, commencerent en l'abordant par lui faire de grandes excuſes de leur obſtination à défendre une Place qu'ils ſavoient lui appartenir par le

droit de Souveraineté, & qui alloit retourner à lui par droit de conquête; & le prierent qu'en lui restituant l'héritage de ses peres, il voulût bien accorder aux étrangers la grace de survivre à sa victoire, & à ses Sujets plus infortunés que coupables, la consolation de joüir désormais de leurs biens sous la douceur du regne de leur légitime Souverain; que c'étoit là le but de leur commission, l'esperance & le désir des Assiégés, & les conditions sommaires du Traité qu'ils avoient ordre de négocier avec lui. 1476.

Le Duc, dont la bonté étoit aussi grande que la valeur, reçut poliment les Députés; il avoit pour maxime de préferer aux victoires sanglantes des compositions honnêtes, & de ne point pousser à bout des ennemis qui se livroient à lui de bonne grace; il accepta leurs offres, & regla avec eux les articles de la Capitulation, qui furent *que les Bourgeois & les Soldats qui*

Miss. du Trésor du Roi tit.

1476. *ne voudroient pas rester sous l'obéïssance de René, pourroient se retirer avec leurs armes & leurs bagages, & vendre pendant le cours d'un mois leurs biens situés en Lorraine. Que ceux qui jugeront à propos d'y demeurer après la reddition de la Place, seroient rétablis dans tous leurs biens, & maintenus dans la possession des Privileges dont ils joüissoient avant que le Duc de Bourgogne s'en fut saisi. Que tous les Gentilshommes privés de leurs Seigneuries, à l'occasion de la guerre, y seroient rétablis. Que les malades & les blessés pourroient séjourner dans la Ville jusqu'à leur parfaite guérison.*

Nancy rendu. Après qu'on eut rédigé les articles de la Capitulation, ce ne fut que politesse de part & d'autre, & témoignages réciproques d'amitié; les presens passoient de la Ville au Camp, & du Camp à la Ville. De Bievre offrit un pâté au Duc, & le Duc en échange envoya à de Bievre des vivres & du vin en abondance, pour traiter

les Officiers de la Garnison. La Capitulation fut signée le 7. Septembre de part & d'autre : De Bievre ensuite évacua la Place, & Nancy détenu depuis dix mois par le Duc de Bourgogne, retourna à son Prince naturel. Lorsque les Troupes Bourguignonnes sortirent de la Ville, les Allemands qui étoient campés à la Porte de la Craffe, par où elles sortoient, se jetterent au sortir de la Ville sur les premieres Compagnies, & les dévaliserent ; ils en auroient fait de même aux autres, si René qui en fut averti n'y eut remedié : mais ce Prince plus jaloux de sa parole que de la victoire, accourut en diligence, & reprima sur le champ la licence de ses Alliés. C'est ainsi qu'en a usé depuis, à l'exemple de René II., le digne héritier de sa probité, de sa valeur, Charles V. : ce Prince le modéle des Héros, l'admiration de son siécle, le digne objet des éloges du nôtre, apprenant en 1689. le brigandage des Troupes de Hesse, qui, au mépris de la Capitu- 1476.

1476. lation de Bonn, ſe mettoient en devoir de butiner la Garniſon Françoiſe, il ſe rendit promptement ſur les lieux & réſiſta avec cette noble fermeté qui lui étoit naturelle, à l'avidité des Heſſois. Ce fut pour les François un ſervice dont ils furent redevables au Prince de qui ils l'avoient reçu; ils lui en témoignerent leur reconnoiſſance dans des éloges publics. Les loüanges par leſquelles ils ont rehauſſé cette action de vigueur & de juſtice, ont méritées d'être rapportées dans les Annales des Lorrains, qui les ont conſervé fidélement comme un monument de la gloire de leur ancien Prince, & de la gratitude de la France. Les Bourguignons en publierent de ſemblables à la gloire de René, après qu'il les eut délivrés du danger du pillage des Allemands; il reſta ſur la Place & vit défiler ſous ſes yeux la Garniſon, elle paſſa en revûë devant lui. De Bievres qui la ſuivoit en queuë, arrivant auprès du Duc, s'avança pour le complimenter

& le remercier de ses politesses. A 1476
peine de Bievres eut-il fait quelques pas que René oubliant les avantages de sa naissance & de sa victoire, mit pied à terre, embrassa de Bievres, loüa la sagesse de son gouvernement, & le remercia au nom de son Peuple de tous les ménagemens de prudence & de douceur qu'il avoit eu pendant le cours de son administration.

De Bievres, homme de naissance, bon Officier, qui avoit autant d'esprit & de sentimens que de bravoure, sentit comme il le dût les complaisances du Duc; il y repondit par des reconnoissances infinies, qui parurent partir d'un fond de sincerité qui s'expliquoit sur son visage; il témoigna à René combien il étoit fâché d'avoir eu à se défendre contre un Prince auquel il s'estimeroit heureux d'obéïr : il ne put s'empêcher de mêler à ses complimens des plaintes contre la conduite entreprenante du Duc son Maître, & de prédire, par une espece de prophétie, que

1476. Charles, trop prévenu en faveur de sa puissance, pourroit bien à force de tenter la fortune, succomber sous le poids de ses desseins : Ils se quitterent après de tendres embrassemens, de Bievres mena sa troupe en Bourgogne, & René entra dans Nancy.

Ce fut une joye inexprimable dans le peuple à l'entrée du Prince dans la Ville; son éloignement n'avoit fait qu'augmenter l'affection de ses Sujets. Le Duc n'eut pas moins de joye de rentrer dans sa Capitale, il témoigna toute sorte d'amitié à son peuple, il convoqua les 3. Etats, & dans cette assemblée générale, qui fut le 15. Septembre, après qu'il eut reçu les sermens de fidélité accoutumés. A la fin de la cérémonie il dit ce qui suit : « Les changemens de „ domination sont régardés avec jus„ tice par les peuples, comme les „ plus grands malheurs dont ils peu„ vent être affligés; c'est par là que se „ rompent les liens du pouvoir légi„ time & de la vraye obéïssance; par

Hist. MSS. de René II. par Forret.

„ là il ne reste plus aucun vestige du 1476.
„ Gouvernement que dans l'exercice
„ d'une autorité tirannique; par là
„ les coutumes anciennes font place
„ à des loix nouvelles, qui pervertis-
„ sent le bon ordre, qui étouffent
„ l'amour des Sujets envers leurs Sou-
„ verains, & font germer jusque dans
„ les plus saines parties de l'Etat, des
„ semences de haine & de rebellion
„ qui ne meurent jamais que par la
„ ruine entiere de l'Etat même: Vous
„ n'avez pas eû (grace au Ciel) le
„ loisir d'éprouver des suites fatales
„ de l'étrange révolution dont nous
„ avons senti tout le poids; la Provi-
„ dence qui vous réservoit à un sort
„ plus heureux, n'a point permis que
„ vous demeurassiez assez long-tems
„ sous le joug de l'ursurpateur pour
„ vous appercevoir de la pésanteur
„ du bras de ce Prince, qu'on peut
„ nommer, sans violer le respect dû à
„ la dignité souveraine, le plus sédi-
„ tieux, & le plus insatiable des hom-
„ mes: Vous n'avez jusqu'ici gouté

1476. „ que ce qu'il y a de doux dans sa
„ domination, je veux dire des pro-
„ messes seduisantes, des esperances
„ flatteuses, des projets fastueux, sous
„ lesquelles il cachoit les chaines de
„ vôtre servitude; il attendoit pour
„ déployer la rigeur de ses loix que
„ vous fussiez pleinement assujettis à
„ sa puissance, & que nos voisins
„ fussent mis à la raison: Il est aisé,
„ je l'avouë, à un Prince opulant,
„ ambitieux, de faire des conquêtes;
„ mais pour en affermir la durée, il
„ faut quelque chose de plus que
„ l'ambition & les richesses; & quoi-
„ que l'on dise que l'empire de la
„ fortune ne commence que là où
„ se termine celui de la prudence, il
„ n'y a cependant personne qui ne
„ convienne que le Duc de Bourgo-
„ gne agit plus par une témerité heu-
„ reuse que par de judicieux conseils:
„ il se mêle tant de hazard dans
„ ses entreprises, il entre si peu de
„ sagesse dans ses desseins, que s'il
„ étoit moins enyvré d'orguëil, il

„ s'étonneroit de ses succés & se dé- 1476.
„ fieroit de son bonheur : Je ne dois
„ pas vous démasquer ses défauts, de
„ crainte de vous le rendre odieux,
„ & de manquer aux ménagemens
„ que je dois à son caractere & au
„ mien; il suffit de vous dire, que
„ ce n'est pas sans raison qu'il cher-
„ che de nouveaux sujets, puisque les
„ siens ne sauroient plus le supporter
„ qu'avec peine : Je prévois que son
„ humeur toujours altiere malgré ses
„ humiliations, lui inspirera mille
„ pensées de vengeance contre nous;
„ mais j'espere que ses injustes efforts
„ armeront contre lui la justice de
„ Dieu, & que cette même protec-
„ tion qui m'a jusqu'ici rendu vain-
„ queur, me soutiendra dans les
„ Combats.

Le Peuple applaudit à ce discours par des acclamations publiques, accompagnées des vœux unanimes de toute l'assemblée pour la prospérité & la durée du regne du Duc René. Malgré la clause inserée dans la Ca-

1476. pitulation, qui portoit que tous les Gentilshommes privés de leurs Seigneuries à l'occasion de la guerre, y seroient rétablis, ce qui paroissoit renfermer une Amnistie générale: il fut inexorable envers les Déserteurs que la nouveauté du gouvernement, & les promesses du Duc de Bourgogne avoient enlevez de son parti, il confisqua leurs biens, & les exila de ses Etats, mais ce ne fut pas pour longtems; bientôt après il s'attendrit sur le repentir des coupables; & en leur rendant le 9. Octobre son amitié, il leur rendit aussi leurs Seigneuries, & les rappella d'exil. Les Bourgeois du Neufchâteau s'étoient rendus suspects d'attachement au Duc Charles, René les ménaça de les punir; aux premieres menaces ils rompirent toute correspondance avec la Maison de Bourgogne, & se rangerent sous l'obéïssance dûë à leur légitime Souverain; il n'y eut plus de revolte dans l'Etat; la Lorraine se trouva réünie toute entiere sous les loix de René, il ne lui

Regist. 1. du Regne de René II. p. 311.

fallut plus que consoler ses Sujets au dedans, & se précautionner contre les ressentimens de l'ennemi au dehors. 1476.

Charles étoit occupé en Bourgogne à remettre sur pied des Troupes nouvelles, car son Armée avoit été presque entierement défaite par les Suisses devant Moratte, où elle avoit été taillée en piéces. Lorsqu'il eut ramassé environ quarante mille hommes, il marcha à la tête de cette Armée droit en Lorraine; il savoit bien le siége de Nancy, & il venoit pour secourir la Place, mais il n'en savoit pas la reddition, il ne l'apprit que sur sa marche à la rencontre de ses Troupes que de Bievres reconduisoit en Bourgogne. Soit que de Bievres eut voulut expliquer par lui-même la maniere dont cette reddition s'étoit faite, soit qu'il n'eut pas voulu chagriner de sitôt le Duc, en lui faisant annoncer cette fâcheuse nouvelle, il ne lui en avoit rien fait savoir. Jamais homme ne fut dans une colere plus furieuse que Charles, lorsqu'il rencontra sur sa rou-

Mois d'Octobre.

1476. te la Garnison de Nancy qui avoit cedé la Place, & qui retournoit dans son Pays; au lieu du s'en prendre à sa témérité, il s'en prit à de Bievres, il lui imputa son infortune; cet Officier brave & sage fut l'innocente victime de son impétueux courroux, il l'accabla de réproches, le chargea d'injures, & fut sur le point de lui ôter la vie, tant son emportement étoit violent. La raison réprit néanmoins le dessus, l'orage se diminua insensiblement, le Duc se calma peu à peu; enfin étant revenu à la réflexion, il reprit des sentimens plus équitables, & rappella de Bievres pour concerter avec lui les mesures propres à se relever de sa chute; son Conseil n'aprouva aucune des mesures que le Duc proposa, qui étoient extrêmes, mais le Duc ne voulut pas en avoir le démenti, il suivit son propre sentiment, toujours entêté de son immense pouvoir, emporté d'alleurs par ce désir violent de se venger, qui lui déchiroit le cœur, il ne voulut écouter que sa passion; il sortit de ses

Etats pour la derniere fois, & courut 1476.
au précipice de sa Couronne & de sa vie; il étoit résolu à tout sacrifier au récouvrement de sa gloire, & à tout hazarder pour abbattre l'ennemi, dont il fut lui même la victime.

Ce fut dans cette desesperante résolution qu'il partit de Bourgogne, il conduisit son Armée vers la Lorraine, impatient de réparer la réputation de ses armes par une victoire éclatante, il se hâta d'y entrer; le Duc René se disposa à l'y recevoir. Lorsque l'Armée du Duc de Bourgogne fut arrivée sur les frontiéres, le Bâtard de Bullegneville contrefaisant le transfuge & le zelé, alla au devant de Charles avec un détachement de la Garnison du Château de Bullegneville: lorsqu'il aborda le Duc, il lui dit d'un ton assuré & joyeux, qu'il venoit lui offrir ses services, qu'il lui amenoit une Troupe qu'il avoit enlevée à la Garnison du Neufchâteau, qu'il le supplioit de regarder cet avantage comne les prémices d'une heureuse entrée en Lorraine, & un

Rétour du Duc de Bourgogne en Lorraine.

1496. préſage favorable pour l'avenir. Charles reçut gracieuſement cette offre. Le Bâtard fut bien venu auprés du Duc qui lui trouvant de l'eſprit & de la réſolution, lui donna ſa confiance, & lui déclara ſes projets; ce fut pour le Bâtard une favorable diſpoſition dont il ſçut profiter adroitement; il fit entendre au Duc qu'il étoit important pour lui de ſe rendre maître du Château de Bullegneville, que la conquête de cette Place lui étoit auſſi facile qu'elle lui feroit avantageuſe dans la ſuite; il lui en propoſa les moyens, & s'offrit lui-même d'exécuter ce projet. La facilité d'emporter cette Fortereſſe flatta Charles, il confia la conduite de cette expédition au Bâtard, & nomma pour l'aider dans ce deſſein pluſieurs Officiers de ſon Armée.

Le Bâtard, à la tête des Bourguignons & des Soldats que lui-même avoit conduit au Duc, s'étant rendu devant Bullegneville, mit en embuſcade ſes Troupes, feignant enſuite

d'aller reconnoître la Place; il entra 1476
dans le Château, & ayant donné ses ordres, il rejoignit le plus vîte qu'il lui fut possible, le Détachement, qu'il conduisit au même moment droit au Château. Ayant trouvé les portes ouvertes, & les postes dégarnis, ils entrerent sans trouver aucune résistance & sans voir personne. Les Bourguignons crurent que la Garnison effrayée à la nouvelle de l'entrée du Duc de Bourgogne en Lorraine avoit abandonnée cette Place, & s'étoit retirée ailleurs. Dans cette idée, qui les trompa, ils quitterent leurs Armes, & s'acharnerent à enlever le butin qu'ils trouverent dans le Château, qui étoit plein de toute sorte de biens qu'on y avoit refugié de toute part. Pendant qu'ils couroient de chambre en chambre sans précaution & sans armes, les Troupes Lorraines cachées dans des souterreins, sortirent en bon ordre, tomberent brusquement sur les Bourguignons, une partie fut passée au fil de l'épée,

1476. les autres furent faits prisonniers sans qu'il en échapât un seul, à l'exception d'un Page qui trouva le secret de se tirer du peril, & qui en porta la nouvelle au Duc de Bourgogne. Le Bâtard s'attendoit bien après cela que cette Place, où il se renferma, alloit être assiégée ; il avoit lieu de croire que Charles piqué de cette action ne manqueroit pas de s'en venger. Dans cette pensée, qui n'étoit pas sans fondement, il étoit résolu de se défendre en brave ; il prit toutes les mesures nécessaires pour résister courageusement à l'ennemi, & lui faire acheter cherement sa vie & celle de sa Garnison. Le Duc de Bourgogne ne jugea pas à propos néanmoins de tirer vengeance de cette insulte, il se contenta de vomir des injures, & de se repandre en imprécations, bien résolu de ne plus se fier aux Lorrains prétendus renégats : Au moment qu'il en apprit la nouvelle il ne fit autre chose, lorsqu'il passa auprès du Château avec son Armée, que de le regar-

der d'un œil de courroux, ſans tenter 1476.
de le réduire ſous ſa puiſſance, & de venger la mort, ou la défaite de ſes Troupes. Les raiſons qu'il eut d'en agir de cette ſorte furent la crainte de quelques embuches ſecrettes qu'on vouloit, à ce qu'il crut, lui tendre; car il ne pouvoit ſe perſuader que le Bâtard auroit eu la hardieſſe d'entreprendre cette expédition, s'il n'avoit eu quelque réſource aſſurée : Peut-être négligea-t-il de ſe faire juſtice de cet affront, parce qu'il vouloit ſe rendre inceſſanment devant Nancy, pour en entreprendre le ſiége avant l'hiver; quoiqu'il en ſoit, il ne s'arrêta pas devant Bullegneville, il prit ſa route vers Toul : Lorſqu'il étoit ſorti de Lorraine, il y avoit déja paſſé, & y avoit été reçu gracieuſement, il ſe promettoit une ſemblable réception dans cette ville, mais les Magiſtrats qui aimoient René, & qui ſçavoient les déroutes de Charles, ne furent plus ſi timides qu'ils l'avoient été quelque-tems auparavant; ils lui

1476. refuserent l'entrée dans leur Ville, lui disant que c'étoit ainsi qu'ils en avoient usé envers René, qu'ils ne pouvoient sans partialité en agir autrement. Charles accoutumé aux affronts, par l'enchainement des humiliations qu'il s'étoit attiré dans plusieurs rencontres, dissimula sa douleur dans celle-ci ; il se retira dans les Fauxbourgs où les Magistrats lui envoyerent des vivres, & partit le lendemain ; il marcha droit à Dieuloüard dans le dessein de joindre un renfort considérable de Troupes que Campobache lui amenoit de Luxembourg. Le Duc René sur le rapport des Espions, averti de la route de l'Armée de son ennemi, le devança le Lundy 17. d'Octobre ; il alla camper sur les bords de la Mozelle, vis-à-vis Dieuloüard, où Charles alla se loger ; les deux Armées en presence, separées par la Riviere, se canonnerent pendant 3. heures. René souhaitoit fort de donner Bataille avant la jonction des Troupes Luxembourgeoises qui devoient

voient arriver au Duc de Bourgogne, 1476.
il en proposa le dessein à ses Officiers Generaux ; tous y donnerent les mains, exceptés les Allemands qui n'en voulurent rien faire ; scrupuleux observateurs de la sanctification des Fêtes, ils se firent un point de conscience de courir à la victoire aux dépens de leur Religion. René ayant été obligé de ceder à leurs remontrances, se détermina à décamper, il fit lever le piquet le soir à la faveur de la nuit, il conduisit son Armée au Pont-à-Mousson. L'arrivée tumultuaire de ses Troupes fut suivie d'horribles désordres ; les Soldats Allemands traiterent cette Ville en ennemie, sans respecter la présence du Souverain ; ils violerent les droits de l'hospitalité, enfoncerent les boutiques, briserent les coffres, & pillerent leurs hôtes. Ce brigandage qui se passa sous les yeux de René, l'affligea vivement ; il avoit également interêt de ne pas aigrir des Soldats qui le servoient, & de protéger un peu-

1476. ple confié à sa défense, qui devoit un jour vivre sous ses loix; il engagea les Officiers de ses Alliés de reprimer la licence effrenée de leurs Soldats; ils firent tous leurs efforts pour remettre leurs Troupes dans l'ordre, mais ce fut inutilement; les Soldats résisterent brutalement à leurs Capitaines, & porterent l'insolence, pour ne pas être obligés à rendre le butin, jusqu'à former le projet d'une désertion génerale qu'ils exécuterent le lendemain matin.

René crut devoir les rappeller; ce Prince dont la prudence égaloit le courage, trouva dans sa raison une ressource à son malheur; il monta à Cheval, & les ayant atteint à quelques lieuës de la Ville, il les aborda d'un air gracieux, leur parlant d'un ton de bonté, il leur representa que le meilleur parti qu'ils pouvoient prendre, étoit celui de se rejoindre au gros de l'Armée, qu'en s'obstinant dans leur révolte, ils flêtriroient leur réputation, & feroient tort à leur

Patrie; qu'ils s'exposeroient d'ailleurs, 1474.
en suivant cette imprudente résolution, au danger d'être, ou la proye des Bourguignons, ou la victime du ressentiment de leurs compatriotes. René fut assez heureux pour les faire revenir de leur téméraire dessein, ils l'écouterent avec docilité, & se devoüerent avec une nouvelle ardeur à son service; ils retournerent à l'Armée, & promirent au Duc de réparer cette faute à l'avenir par une plus grande fidélité à le servir. L'Armée Lorraine s'ébranla, René la conduisit du côté de Liverdun, où elle campa pour observer les mouvemens des Bourguignons. Charles ayant appris que René étoit sortis du Pont-à-Mousson, s'avança vers cette Place, & s'en rendit maître le 18. d'Octobre; lorsque René en eut appris la nouvelle, il forma le dessein d'aller à l'ennemi, ayant assemblé à cet effet le Conseil de guerre: les Allemands n'en voulurent rien entendre, ce dessein ne fut pas de leur goût, jugeans de l'evene-

1476. ment par l'inégalité des forces, ils dirent que ce seroit une témerité d'attaquer une Armée plus nombreuse que la leur, que le parti qu'on avoit à prendre, étoit d'implorer le secours des Alliés, & d'attendre, pour livrer Bataille, qu'il soit venu de Suisse, ou d'Allemagne un renfort suffisant: Cette résolution fut appuyée du suffrage d'un Hermite, homme d'une pieté reconnuë, qui dit à René, d'un ton assuré & prophétique, que pour ne pas abandonner le tout à la Providence qui se déclaroit pour la justice de sa cause, il devoit fortifier son Armée, & interesser ses Confederés à le secourir; que pour en obtenir du renfort, il devoit aller les solliciter lui-méme de lui en donner, qu'aprés cela il pouvoit se promettre de triompher de son ennemi. René défera aux sentimens de ses Géneraux, & aux prédictions de son prophête. Avant de partir de ses Etats, il amena son Armée devant Nancy; étant sous le Canon de cette Place il distribua ses

Troupes dans les Forteresses de la Province; plusieurs Gentilshommes s'enfermerent dans Nancy sous le Commandement de Gerard d'Avillers; de ce nombre étoient Gratian & Menaud d'Aguerre, d'Aigremont, Vautrin, du Fay, Petit-Jean de Vaudémont, les Capitaines Pied-de-Fer, & Fortune; Malhortie reprit le Gouvernement de Rozieres; Hornet alla commander à Luneville; Henry & Ferry de Tantonville à Mircourt; le Bâtard de Vaudémont se chargea de la défense de Gondreville; Pierre du Fay, de celle d'Epinal; Gerard d'Avillers prit le Gouvernement de Vaudémont; Vautrin de Vuisse celui de Bruyeres; Hardémont celui d'Arches; Jean d'Haussonville celui de St. Diez; Hanaxaire celui de Remiremont, chacun alla en diligence à son département, René partit pour la Suisse, & fut coucher à St. Nicolas. La nuit de son arrivée, le feu prit fortuitement à une maison de la Ville; l'embrazement ayant gagné le quartier, 1476.

1476.

Départ du Duc René pour aller implorer le secours des Suisses. Le Duc de Bourgogne pendant ce tems-là forme le Siége de Nancy.

se communiqua aux Ecuries du Duc, & y brûla plusieurs de ses Chevaux; la superstition qui étoit fort à la mode dans ce tems-là, tira à la vûë de ce malheur des tristes horoscopes pour l'avenir; la marche de l'Armée Bourguignonne qui s'avança vers Nancy, fortifia beaucoup la crédulité vulgaire, tout cela affligeoit le Duc; mais la fidélité de ses peuples, la constance de ses Troupes, dont deux Couriers arrivés coup-sur-coup lui apporterent les certitudes, adoucirent ses chagrins. Sa douleur se renouvella le jour suivant; les Allemands qui s'étoient déja soulevés au Pont-à-Mousson, se mutinerent à Raôn l'Etape; accoutumés de vivre sans discipline, ils s'attrouperent, se saisirent des portes, & refuserent l'entrée au Duc, jusqu'à ce qu'il leur eut compté 300. florins qu'ils répetoient de leur solde; cet attentat digne de mort, ne seroit pas resté impuni, si René dans les transports de sa colere n'eut fait réflexion qu'allant implo-

rer l'assistance du Corps Germanique, 1476.
il en devoit ménager les Troupes qu'il avoit déja à son service; il dissimula donc l'injure, & leur fit compter par Cachet, Bourgeois de Raôn, l'argent qu'ils prétendoient leur être dû. Ces disgraces qui le suivoient dans sa route, n'étoient que les signes avantcoureurs des contradictions qu'il eut à surmonter parmi les Suisses. Le Cardinal Légat, Liegeois de naissance, & Bourguignon par devoüement, avoit manié pendant sa nonciature si adroitement l'esprit des Cantons; il leur avoit donné de la part du Duc Charles des marques si insinuantes de son répentir & de sa reconciliation; il leur avoit promis des dédommagemens si considérables, & avec tant d'apparence de probité, que ces bonnes gens attendris de compassion sur le retour d'un Prince humilié, & touchés de respect envers le Médiateur de la Paix, étoient déja tous ébranlés par les offres gracieuses de leur

1476. ennemi. Lorsque René arriva en Suisse, ce Prince qui ne se défioit nullement des artifices du Légat, fut étonné de ne plus retrouver dans ses anciens amis, ce zele, ces caresses, cet attachement qu'ils lui avoient témoignés dans differentes rencontres; au lieu de cette prompte affection avec laquelle ils s'étoient autrefois porté à son service, il ne recevoit plus d'eux que de froides honnêtés, des résolutions chancelantes, & des réponses équivoques, telles qu'on doit attendre des personnes qui balancent entre la crainte d'un ennemi puissant qui demande quartier, & les devoirs d'une amitié sincere cimentée par des services essentiels.

René ne sût que penser de ce froid imprévû, il fit un retour sur lui-même pour découvrir le principe de cette inégalité de conduite qu'il ne savoit à quoi imputer; ne trouvant rien à se reprocher qui ait été capable de lui attirer cette indifference de la part des Cantons. Aprés s'être bien

examiné en lui-même, sans pouvoir 1476.
appercevoir dans sa propre conduite aucune cause, même équivoque, de cette variation, il chercha à s'en instruire auprès de ceux d'entre les Suisses qu'il crut assez de ses amis, les priant de lui dire ce qu'il en étoit; c'est ce qu'il tâcha d'approfondir dans differentes visites de bienseance, mais il ne put rien savoir de ce changement; il eut beau s'informer, ses perquisitions n'abboutirent à aucune découverte; on lui en fit mistére pendant plusieurs jours; néanmoins après differentes tentatives, quelques Officiers que la bonne foy & la reconnoissance tenoient encore attachés à ses interêts, lui en firent confidence. Ce changement subit surprit le Duc, il témoigna son étonnement à ces Officiers, & leur marqua qu'il étoit surpris qu'il y eut dans un Pays, où le nom de Charles devoit être en horreur, des gens capables de lui former un parti, & des Sujets assez crédules pour préferer les promesses fraudu-

1476. leuſes d'un ennemi implacable, aux ſermens d'un ami ſincere; il s'efforça de détruire les idées dont les Suiſſes s'étoient laiſſés prévenir, ſans néanmoins compromettre ſes rélateurs, & s'efforça de diſſiper les preventions de la République; il fit ſentir que ce changement ſubit ne repondoit pas à cette conſtance & à ce diſcernement judicieux qu'elle avoit toujours eu en partage, que Charles ne cherchoit à entrer en confédération avec les Cantons, que parce que la néceſſité l'y contraignoit; qu'il ne garderoit cette alliance qu'autant que ſes interêts le demanderoient; que leurs engagemens avec lui terniroient leur gloire, & deviendroient un jour l'écuëil fatal de leur liberté; qu'ils s'étoient laiſſé éblouïr en ſe laiſſant aller à ce changement par les intrigues d'un Miniſtre flatteur qui étoit le Légat; que ce Prélat, l'ennemi du vrai bien & de l'Etat, avoit abuſé du crédit que lui donnoit ſon caractere, & avoit fait ſervir ſa dignité

sainte à des négociations prophanes, .1476.
injurieuses à l'Eglise, propres à jetter le trouble dans les peuples, & à ruiner une République florissante; que ce qu'ils avoient à faire dans cette rencontre, c'étoit de se tenir en garde contre Charles, qu'on ne pouvoit trop se défier des soupplesses & des offres d'un ennemi abbatu & ambitieux, tel qu'étoit le Duc de Bourgogne; que si ce Prince recherchoit la paix, ce n'étoit que pour pouvoir, à l'ombre d'une fausse intelligence, se relever de sa chute, opprimer ses voisins, & les soumettre l'un après l'autre à sa tyrannie : que l'Europe instruite des immenses projets du superbe Charles, regardoit la conquête de la Lorraine comme un acheminement à l'invasion de la Suisse; qu'il avoit beau en dissimuler le dessein, qu'il n'étoit pas si bien caché, ni tellement enveloppé, qu'on ne découvrit de dessous ce voile artificieux sa vengeance, sa haine & son ambition.

1476. Quelques persuasives qu'ayent été les remontrances de René ( car il produisit toutes ces raisons avec une vivacité majestueuse qui repondoit à son élevation d'esprit ) il ne put détromper les Cantons des idées dont ils étoient préoccupés en faveur du Duc de Bourgogne; ces bonnes gens étoient d'une si grande simplicité, & leur Religion étoit si respectueuse envers le Nonce, qui les avoit prévenus pour Charles, qu'il ne fut pas possible à René de les faire revenir de leurs préventions. René eut beau faire & dire pour les ramener à ses interêts, la parole de Charles & les assurances du Légat, emporterent malgré la crainte de l'avenir, & l'experience du passé; les Suisses avoient néanmoins quelque scrupule sur leur premier engagement avec René, ils appréhendoient de perdre la réputation de fidéles Alliés. Cette crainte fit qu'ils ne contracterent pas si vîte avec Charles, & qu'ils esquiverent adroitement la demande de René par des

lètours ſpecieux, diſant qu'ils ne pou- 1474.
voient envoyer leurs Troupes en
Lorraine, à cauſe de la difficulté des
chemins, & de l'incommodité de la
ſaiſon.

René inſiſta toujours tant qu'il
put par ſes preſſantes ſollicitations à
faire lever leur réſiſtance; il les preſ-
ſoit d'autant plus qu'il apprenoit coup
ſur coup l'état où étoit la Lorraine,
& le progrés de l'Armée du Duc de
Bourgogne; il avoit reçu avis que
Charles étoit devant Nancy. Charles
en effet avoit inveſti cette Place le
22. Octobre, réſolu d'attaquer l'Etat
par la tête. Dans cette idée il avoit
ramaſſé toutes ſes forces, regardant
la priſe de Nancy comme la déciſion
de la conquête entiere de la Lorrai-
ne: Lui ſeul étoit de cet avis, ſes
Generaux les plus experimentés blâ-
moient ſon entrepriſe & lui conſeil-
loient de commencer par attaquer
les Places les moins importantes, par
la raiſon que ſes Troupes épuiſées des
fatigues du voyage & de la guerre,

1476. n'étoient pas capables de supporter tout à la fois les rigueurs d'une saison fâcheuse, & les travaux d'un Siége difficile; qu'il falloit les amorcer par des conquêtes aisées, & qu'accoutumées aux succés, elles s'enhardiroient aisément aux grandes entreprises; que par ce moyen il conserveroit son Armée, & parviendroit plus facilement à la victoire, sans s'exposer pour la poursuivre à tant de dangers. Charles auroit dû suivre ces conseils qui étoient sages, mais ce Prince toujours extrême & précipité dans ses desseins, ne voulut écouter que son entêtement & son ambition; il méprisa l'opinion de ses Géneraux, toujours plein de lui-même, il ne suivit d'autre idée que celle d'une fausse gloire, qui ne lui permit pas de partager avec personne l'honneur du projet; entêté de ses propres desseins, il n'écouta que lui seul dans ses expéditions, il voulut assiéger Nancy, il en fit le Siége. Prenant les mêmes mesures dans celui-ci qu'il avoit prises dans l'autre,

orsqu'il avoit assiégé cette Place la 1476.
premiere fois; il s'empara des mêmes Postes, & fit monter, comme auparavant, deux Batteries de Canons; l'une contre la Porte de la Craffe, l'autre contre la Tour Soratte. Comme son Armée n'étoit pas assez nombreuse, & qu'il ne put envelopper tout le circuit de la Ville, il tira deux lignes de contrevallation dans les endroits qu'il n'avoit pû faire garder. Lorsque tout cela fut fait, il fit joüer son Artillerie, qui canonna la Place avec tant d'impétuosité, que la Garnison auroit été effrayée, si elle n'eut été habituée au fracas de ses Canons; mais l'experience qu'elle avoit à lui résister, lui en fit mépriser le bruit: Elle essuya pendant six jours ces foudres impuissantes, sans s'émouvoir, & ménagea avec économie ses munitions de guerre & de bouche pour lasser les Assiégeans par sa résistance, & donner lieu aux Gouverneurs des Villes d'alentour de venir troubler les attaques par des diversions.

1476. Tous se signalerent à l'envie. Malhortie, Gouverneur de Rozieres, le premier homme de son tems pour mener un parti, & harceler une Armée, fatigua tant qu'il le pût les Bourguignons par ses courses, & leur coupa plusieurs fois les vivres sur les passages. Le Bâtard de Vaudémont donna le premier l'exemple de valeur & de zéle pour la défense de la Patrie. La veille de la Toussaints, environ minuit, il sortir de Gondreville avec un détachement, vint droit à Laxou, surprit dans ce Village une troupe assez nombreuse de Bourguignons, les enleva, & les conduisit prisonniers à Grondreville; son expedition auroit été bien plus considérable, si les Soldats, réfugiés dans l'Eglise, ne l'eussent obligé par le Toxin de presser sa retraite.

Malhortie quelques jours aprés, se distingua par une action de valeur; il fit main basse sur trois cens Cavalliers Bourguignons qui rafraichissoient à Tonnois, en passa au fil de l'épée une

une partie, & fit les autres prisonniers. 1476.
Vuautrin de Vuisse, Gouverneur d'Epinal, à la tête d'un Détachement de 200. hommes, marcha vers Dompaire; Riviere, Chef d'un parti Bourguignon, refugié dans cette derniere Place, averti des approches de Vuautrin de Vuisse, se sauva en Comté; de Vuisse le poursuivit jusques sur les terres du Duc de Bourgogne, & se dédommagea là de ses peines sur le Pays ennemi. Riviere s'en étant vengé dans les Villages scitués sur les frontieres de Lorraine, porta l'effroy dans les environs d'Epinal, par le saccagement qu'il faisoir par tout; du Fay outré de l'insulte faite aux Lorrains, attaqua brusquement ces Maraudeurs, il les défit dans un choc qui fut si violent, qu'aucun Bourguignon n'échapa.

La nouvelle qu'eut de tout cela le Duc de Bourgogne, l'inquiéta, & tint en haleine son Armée, il apprenoit de tout part la défaite des Troupes qu'il avoit répanduës dans le Pays

1476.

pour garder les passages; il voyoit sous ses yeux une contenance brave dans la Garnison de Nancy, qui bravoit avec intrépidité la fureur de son Artillerie: Tout cela troubloit étrangement la tranquillité de Charles, qui voyoit son Armée s'affoiblir par tous ces differens échecs; il n'en fallut pas davantage pour le jetter dans cette humeur sombre & fâcheuse qui lui étoit ordinaire; reprenant néanmoins le dessus, il fit redoubler les cannonades, resserra la Place, & commanda l'assaut. Ses Troupes qui étoient deja rebutées se presentant à la breche, & s'efforçant de s'en rendre maîtresses, furent repoussées au même moment. Les Assiégés se défendans courageusement, les chasserent avec perte jusques dans leurs rétranchemens; elles retournerent une seconde fois à la charge, & elles furent chassées de nouveau à peu prés avec la même vigueur; cette résistance découragea les Assiégeans, couvrit de honte le Duc Charles, & le contraignit de

faire ceder son impétuosité à l'abbatement de ses Soldats, & de suspendre pendant quelques jours les travaux du Siége : pendant ce tems là il envoya ses Troupes par Brigades rafraichir à saint Nicolas. 1476

Ce fut là où Malhortie fit connoître qu'on ne le bravoit point à sa porte à credit ; empressé de signaler son zéle pour les interêts de René, dès qu'il sût les Bourguignons à saint Nicolas, il profita de l'occasion, il manda Hornet, Gouverneur de Lunéville, de venir incessamment avec une partie de ses Troupes le trouver à Rozieres. Ces deux Gouverneurs s'étans réünis avec leurs Garnisons, se rendirent devant saint Nicolas, où étans entrés sur la minuit, ils investirent un quartier, surprirent dans le sommeil les Bourguignons, qui furent passés au fil de l'épée ; la scéne fut tragique pour les Troupes de Bourgogne. Les endormis du quartier voisin s'étans éveillés aux cris des mourans sortirent de leurs maisons à demi

1476. habillés, à la vûë du peril qui leur parut grand, ils se sauverent tumultuairement dans les ruës; delà ils gagnerent l'Eglise de saint Nicolas, où ils se réfugierent comme dans l'unique azile que leur suggera leur foiblesse, se promettant, à l'ombre du Sanctuaire, une retraite sure contre les attaques de leurs ennemis. Mais ils espererent en vain la seureté à l'abri de la Religion; les Soldats Lorrains que leur ardeur emporta, oublians ce qu'ils devoient à la sainteté du Temple, n'eurent rien de sacré que le zéle de la patrie: dans ces sentimens ils accoururent pércipitanment à l'Eglise, enfoncerent les portes, & renverserent sans pitié à coups de halledardes tous ceux qui leur disputerent l'entrée. Les Bourguignons que la crainte du peril avoit obligée de se cantonner autour de l'Autel de saint Nicolas, & qui embrassoient la figure du Saint avec une dévotion pleine de confiance, conjuroient leurs ennemis de ne point prophaner par

l'effuſion du ſang humain, le Sanctuaire du vrai Dieu, conſacré par le Sang de Jeſus-Chriſt; mais ils reclamerent envain la Religion des Gouverneurs. Malhortie & Hornet, ces deux Capitaines inſenſibles à ce ſpectacle touchant, ne furent point attendris aux cris des Bourguignons; auſſi inexorables aux larmes de leurs ennemis que Salomon l'avoit été autrefois aux raiſons de Joab, qui crut à l'abri des Autels ſe ſouſtraire au châtiment de ſon crime: ils attaquerent les Perſécuteurs de leur Prince aux pieds du Sanctuaire, ils les arracherent avec violence de leur reſpectable azile, les ayant trainé dans les ruës, ils ſacrifierent ces victimes de colere au glaive de la juſtice. Après ce carnage qui fut annoncé au même moment dans tous les quartiers de ſaint Nicolas, par les ruiſſeaux de ſang qui couloient dans toutes les ruës, Malhortie & Hornet viſiterent les maiſons & les écuries de la Ville, ils y trouverent dix-huit cens Chevaux 1476.

1476. qu'ils prirent & qu'ils emmenerent avec les équipages.

Cette défaite du Détachement Bourguignon aigrit de plus en plus le Duc de Bourgogne ; loin de se ralentir, il se fortifia toujours davantage dans ses résolutions violentes. La nouvelle de cette action tragique l'enflamma de telle sorte, que soit colere, soit presomption, soit vengeance ou audace, il résolut de venger la mort de ses Troupes. La difficulté de tirer vengeance du saccagement de ses Soldats, surpris à saint Nicolas, sur les Gouverneurs de Rozieres & de Lunéville, & de continuer tout à la fois le Siége de Nancy, étoit embarassante pour le Duc, qui pouvoit à peine fournir à l'une ou à l'autre de ces expéditions avec succés ; il entreprit néanmoins de le faire : Enflé de cette audacieuse présomption qui lui repondoit presque toujours de la victoire, sans penser qu'il n'avoit plus l'usage de vaincre, & que depuis quelques-tems, il n'avoit été victo-

rieux qu'en idée, il divisa ses forces. 1476.
Une partie continua à entretenir une espece de Siége, & l'autre qu'il voulut commander lui-même, marcha droit à Rozieres pour engloutir Malhortie & sa Garnison. Lorsque l'Armée Bourguignonne fut arrivée sur les hauteurs de Rozieres, le Duc fit descendre rapidement quelques Compagnies des plus braves de ses Troupes pour se saisir des portes; Malhortie qui se tenoit sans cesse sur ses gardes, les ayant aperçues, ne jugea pas à propos de leur laisser faire tout le chemin, il mit sa Garnison sous les armes, aprés avoir pourvû à la sureté des Portes, il sortit avec un Détachement, alla à eux, chargea ces Avant-coureurs si vigoureusement, qu'à peine eurent-ils le tems d'observer, fort à la hâte, la situation de la Place; il en tua un bon nombre, & contraignit le reste de remonter la côte plus vîte qu'ils ne l'avoient descenduë.

Le choc se passa sous les yeux de

1476. Charles, qui du haut de la Montagne voyoit la défaite & la déroute de ses gens ; il auroit bien voulu les secourir, il le devoit, & il ne pouvoit, sans trahir son devoir, demeurer dans l'inaction : il fut néanmoins oisif, comme un spectateur curieux, il contempla la valeur de Malhortie, & la fuite prompte de son Détachement. Une secrette défiance l'empêcha d'engager le combat, il attendit l'issuë de cette premiere attaque dans un honteux repos. Les fuyards à leur tour grossirent encore le danger par la rélation qu'ils lui firent de cet événement, ce qui l'intimida fortement ; il fut tout-à-fait effrayé lorsqu'il apperçut une grande étenduë d'eau dont les Ecluses avoient couvert & enveloppé plus de trois quarts de la Ville, ce qui acheva de l'intimider & ce qui lui fit prendre le parti de s'en retourner devant la Capitale, remettant à punir Rozieres aprés la conquête de Nancy. Il en pressa le Siége de plus en plus ; entre toutes

les raiſons qui l'y déterminerent, la plus forte fut la crainte de la France. Il ſe défioit toujours de Loüis XI., qu'il regardoit comme ſon ennemi irréconciliable. Cette défiance jointe au déſir de ſe venger des Troupes Lorraines, l'anima à une prompte réduction de la Ville. Avant de donner l'aſſaut, il aſſembla ſon Conſeil, & lui expoſa le ſujet de ſes frayeurs du côté de la France, les moyens qu'il avoit imaginés pour s'en guérir : il n'en trouva pas de plus efficaces ( à ce qu'il dit ) que de réduire promptement cette Place : il ajouta qu'il ne doutoit aucunement que la France n'enviât cette conquête, qu'elle ne tachât de la lui faire manquer, & que ce qu'il avoit à faire pour en prévenir les mouvemens, c'étoit de la mettre ſous ſon obéïſſance le plûtôt qu'il lui ſeroit poſſible. Le Conſeil, le foible Miniſtre de la paſſion du Duc, approuva ce projet. Le Duc qui vit ſes Troupes dans la bonne diſpoſition où il les

1476

1476. avoit mis par ses paroles & par ses promesses, donna ses ordres pour commencer l'assaut. Les Bourguignons animés par la presence du Souverain, s'engagerent à les exécuter avec ardeur. L'Artillerie prépara l'action, le Canon fit un feu continuel qui élargit la brêche; le Duc fit marcher d'abord les enfans perdus, qui s'y présenterent avec une valeur incroyable. Les Assiégés n'eurent pas moins d'intrépidité à leur résister. Aprés une heure d'un combat opiniâtre, pendant lequel tems la victoire étoit chancelante, les Assiégeans perdans courage, plierent. Les Assiégés toujours plus animés au combat, les repousserent si vigoureusement, qu'ils les chasserent jusques dans leurs retranchemens. Le Duc confus de la fuite honteuse de ses Troupes, se découragea, il n'abandonna cependant pas sa téméraire entreprise, il continua le Siége, résolu de réduire la Place, non plus par les armes, mais par la faim. Cet expédient n'étoit pas peu

propre à forcer les Aſſiégés de ſe rendre, car le pain & la viande étoient déja rares dans Nancy, & ne s'y diſtribuoient plus qu'avec une grande économie; quelque extrême que fut la diſette, la Garniſon ſe ſoutenoit toujours avec le même courage, dans l'eſperance du prompt retour de ſon Prince, & du ſecours prochain de ſes Confédérés. 1476.

René durant ce tems-là étoit occupé à ſolliciter les Suiſſes de le ſecourir promptement, employant à cet effet & prieres, & repreſentations de l'état triſte dont ils étoient ménacés de la part du Duc de Bourgogne, ſans que rien de tout cela ait pû flechir les Cantons, tant ils étoient prevenus par le Nonce qui les avoit entrainé dans les interêts de Charles; les Suiſſes qui ne vouloient pas ſe déterminer à donner du ſecours à René, conformant leurs paroles à leurs réſolutions, ne donnoient au Duc René que des reponſes équivoques & des promeſſes incertaines. René en

1476. Prince adroit & fécond en ressources, pour les obliger de s'expliquer naturellement, se détermina à un coup d'éclat qu'il hazarda dès le lendemain; ce fut de faire publier à son de Trompes, dans le Canton de Zurich, que tout homme qui voudroit prendre actuellement les armes pour son service, auroit quatre florins par mois: Ce cri public fait sans permission, mit la Ville en rumeur, & la conscience des Suisses en scrupule; ils se rappellerent leurs engagemens, & quelques-uns se réprocherent leur ingratitude envers leur Liberateur, & se dirent à eux-mêmes entre eux, qu'il n'étoit point honorable à leur Patrie de souffrir qu'un Prince, à qui ils redevoient leur salut, fut contraint pour avoir d'eux quelque assistance, de l'acheter à prix d'argent.

Jean de Lud. Hist. Mss. de René II.

Cette considération dont les plus sensés furent frappés dans le moment, fit ensuite impression sur le peuple; tous en furent touchés, & conclurent

d'une voix unanime à la convocation 1476
d'une Diette pour déliberer sur cette affaire. La Diette étant assemblée, chacun representa ses raisons; ils convenoient unanimement de l'obligation de secourir le Duc, mais tous n'étoient pas d'avis de lui donner le secours qui lui étoit dû, les uns opposoient la crainte d'éprouver de nouveau la fureur de Charles, si derechef on venoit à l'irriter; les autres étoient d'avis de donner à René le secours qu'il demandoit; les Suisses étoient ainsi partagés. On avoüoit d'un côté que nul ne méritoit mieux que ce Prince le zéle & les services de la République, mais on disoit de l'autre que la République se devant plus à elle-même qu'à ses Alliés, il ne convenoit pas qu'elle s'exposât au hazard d'attirer sur elle les foudres d'un ennemi puissant & cruel pour sauver un voisin; que le peril d'éprouver les ressentimens de Charles, étoit une raison légitime pour se dispenser de l'obligation qu'ils avoient

1476. contracté de défendre René; qu'à la verité la bonne foi & la gratitude devoient regner dans un Etat, mais que la tranquillité des peuples devoit l'emporter sur les devoirs de la reconnoissance, & sur les conditions des Traités.

Secours accordé par les Suisses au Duc René. Ce qui les y détermina.

L'Assemblée conduite par ces motifs suspendoit sa détermination, & auroit demeuré irrésoluë dans ses opinions qui étoient flotantes, si un Tanneur Bourgmestre ne leur eut rappellé leurs engagemens envers le Duc René, & ne les eut déterminé à lui donner incessanment le secours qu'il étoit venu leur demander. Ce Tanneur, homme sans étude & sans sciences, mais qui étoit plein de bonne foi, de commiseration, d'honneur, & de bon sens, prenant la parole, harangua la Compagnie en cette sorte. « Est-ce donc une chose

Faret Hist. Mss. de René II. l. 2.

„ à décider par tant de doutes (dit „ cet homme judicieux) que celle „ qui se presente à juger aujourd'hui? „ La question est-elle si embarassante

„ qu'il faille des jours entiers pour 1476
„ l'approfondir? Il s'agit de ſavoir ſi
„ nous devons abandonner, ou non,
„ à la diſcretion du plus cruel de
„ nos ennemis, le plus fidéle de
„ nos Alliés; voilà, ce me ſemble,
„ l'objet de nos déliberations, & il
„ ne faut pour ſe déterminer ſur cette
„ alternative, que ſuivre l'exemple
„ du Prince qui implore aujourd'hui
„ nôtre ſecours; forma-t-il ces inci-
„ dens lorſqu'il fut queſtion de dé-
„ tourner de nous l'orage dont il eſt
„ ménacé à ſon tour? Toutes les Na-
„ tions ſont informées que c'eſt à ſa
„ valeur que nous devons nôtre li-
„ berté, faut-il que nous ſoyons les
„ ſeuls qui témoignions par nôtre
„ conduite en avoir perdu la mé-
„ moire? O honteuſe déliberation
„ qui nous réproche la foi & la fidé-
„ lité violées! ô Prince malheureux
„ qui trouve de la perfidie parmi
„ les Suiſſes mêmes! ſerons-nous
„ aſſez crédules pour nous repoſer
„ ſur la parole de paix offerte par

1476. „ celui que nous avons trouvé inéxo-
„ rable à nous l'accorder avant qu'il
„ eut aucun ſujet de nous haïr? Pen-
„ ſons nous l'avoir obligé de nous
„ aimer en le battant, & quand il
„ nous aimeroit, pouvons nous faire
„ fond ſur une amitié ſans probité?
„ Le grand exemple de perfidie qu'il
„ vient d'étaler aux yeux de l'Europe,
„ en délivrant le Connêtable à ſon
„ ennemi, doit nous rendre ſages &
„ précautionnés; n'attendons pas
„ pour le devenir que nos Villes
„ ſoient ſaccagées, que nos Familles
„ enrichies des dépoüilles de Charles,
„ ayent perdu, par un Traité fraudu-
„ leux, ce qu'elles ont acquis au prix
„ de nôtre ſang; ne ſonffrons pas que
„ nôtre ennemi humilié, s'éleve ſur
„ les ruines de nôtre voiſin, qu'il
„ étende ſes limites, qu'il fortifie
„ ſon pouvoir ſi fatal au repos de
„ l'Europe; concourons plûtôt à l'a-
„ baiſſement d'un Prince qui ne tra-
„ vaille qu'à l'anéantiſſement des
„ autres; aidons à le reſſerer dans
„ les

„ les bornes de ses Etats, & ne né- ·417.
„ gligeons pas l'occasion de l'éloigner
„ du nôtre. „

Lorsque le Bourguemaître eut cessé de parler, les sentimens auparavant flottans & indeterminés, se réünirent, les raisons de cet homme de bon sens ayant dissipé la crainte des Cantons, & fait valoir la reconnoissance, tous d'un commun accord se déclarerent pour René. Au même moment un Député de la part de la Diette alla l'inviter de venir à l'Assemblée : René s'y rendit, suivi de l'ours familier qui avoit coutume de l'accompagner dans ses voyages; cet animal ( au rapport de l'Historien ) soit impression naturelle du mouvement machinal, soit impression surnaturelle d'une cause superieure, devança contre son ordinaire le Duc, il en annonça la venuë au Sénat en frappant à la porte de la Chambre où s'étoit faite l'Assemblée; le même Tanneur qui avoit sçû amener les suffrages à René eut ordre de le haran-

R

1476. guer, ce qu'il fit en lui disant, que les Cantons sensibles à ses bons services, vouloient les reconnoître par des services semblables, que dans cette vûë ils lui accordoient douze mille hommes, dont la levée alloit se faire incessanment, & que ce seroit lui-même à sa prudence qui en regleroit le départ & la marche; le Duc remercia les Magistrats, & résolut de partir avec ces Troupes le 25. Decembre jour de la Naissance de Nôtre-Seigneur; il assigna en même-tems le quartier d'assemblée, qui fut Zurich, & les environs.

Le Duc René réjoüis d'un côté d'avoir obtenu un secours suffisant de la Suisse pour secourir Nancy, craignoit de l'autre que la Garnison de cette Place, épuisée par les longs & pénibles travaux, ne perdit patience, dans l'attente où elle étoit depuis si long-tems d'être secouruë; il jugea à propos de lui faire sçavoir que dans peu de tems il arriveroit en Lorraine avec douze mille hommes Suisses,

afin qu'elle ſoutint génereuſement 1476.
encore quelques jours, juſqu'à ce qu'il fut arrivé; il donna cette commiſſion à Chiffron de Vachiere ſon Maître d'Hôtel. Chiffron étoit un Gentilhomme Provençal qui s'étoit livré au ſervice du Duc René, & qui l'avoit ſervi avec une fidélité à toute épreuve; Chiffron étoit alors malade d'une fiévre dont il étoit travaillé depuis 15. jours; il ne laiſſa pas néanmoins de partir pour aller faire part à la Lorraine de la génerosité des Suiſſes; malgré les rigueurs de la ſaiſon, la difficulté des chemins, & les ardeurs de la fiévre, il ſe mit en Campagne, & ſe rendit le quatriéme jour à Vaudémont. Gerard d'Aviller, qui commandoit dans cette Place, réjoüis d'apprendre cette nouvelle, devinant bien qu'elle produiroit le même effet à Nancy, voulut ſur le moment y envoyer un Exprés pour en faire part au Gouverneur; par malheur pour Chiffron, d'Aviller ſe raviſant, réſolut de ſe charger lui-

1476. même de la commiſſion, & d'emmener avec lui Chiffron; ils partirent accompagnés de Ferry & de Henry de Tantonville & d'Aigremont; ils ſe rendirent à la faveur de la nuit dans l'Abbaye de Clairlieu, ſituée à une heure de Nancy; delà ils gagnerent le Village de Laxou, d'où ſe coulans le long des Vignes, ils ſe gliſſerent dans les foſſés derriere l'Arſenal. Lorſqu'il furent à portée de ſe faire entendre de la Garniſon, & aſſez éloignés des aſſiégeans pour ſe garantir du feu des Sentinelles de l'ennemi, d'Aviller cria vive Lorraine: Les Bourguignons éveillés à ce bruit, coururent dans le deſſein d'arrêter l'Eſpion; les Sentinelles de la Garniſon appuyées du Corps-de-Garde, de l'Arſenal, les voyant ſe précipiter dans les foſſés, firent feu ſur eux, & les écarterent par les Mouſquetades. Ce qui facilita l'entrée de la Ville aux Gentilshommes Lorrains; les uns monterent par des échelles, on y en tira d'autres par des cordes;

en pareille rencontre il n'y avoit pas 1476.
de tems à perdre. Chiffron que les fatigues du voyage, & les douleurs de la fiévre avoient jetté dans la langueur, ne put profiter à tems de l'occasion ; les ennemis l'appercevant dans l'embarras, fondirent sur lui à travers les coups de Mousquets qu'on tiroit de dessus les Remparts, qui en tuërent plusieurs; étant parvenus jusqu'à l'endroit où il étoit, acharnés à leur proye, ils se jetterent sur lui, l'enleverent, & conduisirent cet infortuné prisonnier à la tente du Duc de Bourgogne, qui lui fit subir un interrogatoire : il déclara aussi tôt avec franchise le sujet de son voyage. Charles dans l'instant transporté de colere, le condamna à la potence, violant en cela les loix sacrées de la coutume, accreditée par l'usage d'un tems immémorial qui ne connoissoit point cette severité, ni en France, ni en Bourgogne, & introduisant cette maxime qui n'étoit reçuë qu'en Espagne & en Italie, où on décernoit

1476. ce genre de mort contre ceux qui étoient surpris dans un cas semblable. Charles par une inhumanité toute opposée à la clémence que les François & les Bourguignons observoient dans leurs procédures militaires, fit donc pendre Chiffron, qui perdit la vie sur un échaffaut; cette séverité nouvelle devint pour Charles ( si on en croit Philippe de Commines ) la source de tous ses malheurs, & même la cause de sa perte. Cet Historien raconte que Chiffron sur le point de mourir, sans doute dans l'espérance d'éviter la mort, demanda à parler au Duc de Bourgogne, mais que ce Prince en garde contre les impressions de la pitié, lui refusa l'effet de sa demande. Tous les Historiens s'accordent sur cette circonstance; mais en voici une sur laquelle ils sont partagés. Philippe de Commines, célébre parmis les Historiens, dit que le refus que le Duc de Bourgogne fit à Chiffron de lui donner l'audience qu'il demandoit, lui fut inspiré par

Liv. 5. Chap. 6.

Campobache, qui ayant déja tramé contre Charles ce noir attentat, se manifesta dans la suite, & ayant mis de moitié Chiffron qu'il connoissoit depuis long-tems pour s'être vûs à la Cour du Duc Nicolas, craignit que le célebre Prisonnier ne revelât le secret de la conjuration ; & que dans cette crainte il persuada au Duc de lui refuser l'effet de sa demande. Quoiqu'il en soit, Chiffron fut rebuté dans ses prieres, & exclu de la grace qu'il avoit demandée, & Charles le fit promptement exécuter ; ce Prince sans vouloir attendre que le jour fut venu, fit faire cette exécution aux flambeaux. Voilà ( selon Philippe de Commines) la raison pour laquelle le Duc de Bourgogne fit mourir si vîte l'infortuné Chiffron sans vouloir lui faire la grace de l'entendre. Les Chroniques de Lorraine rapportent d'une maniere tout-à-fait differente, les circonstances de la mort de ce Gentilhomme Provençal, elles disent qu'aucontraire le Comte 1476.

1476. de Campobache, & Jacques Galliot s'employerent pour sa délivrance, que l'ancienne connoissance qu'ils avoient contractée autrefois avec lui, lorsqu'ils étoient ensemble à la Cour du Duc Nicolas, leur en fit prendre les interêts fortement ; qu'ils firent leur possible auprés du Duc pour le garantir de la mort, qu'ils representerent à Charles que le supplice qu'il avoit ordonné, révolteroit la Noblesse qui se croiroit deshonorée par cette ignominie ; que les Lorrains délicats sur le point d'honneur ne manqueroient pas d'user de represailles sur les prisonniers de son Armée ; qu'il étoit plus à propos d'échanger Chiffron contre quelques Officiers de marque, que d'immoler à son ressentiment un brave Officier qui n'étoit criminel que pour avoir été trop genereux & trop fidele, qu'en tout cas, si l'on s'obstinoit à le faire mourir, il falloit du moins respecter la Noblesse dans le choix du supplice. Les mêmes Chroniques raçontent que

lès Comtes de Nassau, de Chimay, 1476.
de Bievres, & le grand Bâtard de Bourgogne, appuyerent de leurs prieres les raisons de Campobache; mais que Charles invincible aux attaques de ces Médiateurs, & aux motifs de la commiseration, persista dans sa meurtriere opinion. Elles ajoutent que l'obstination du Duc de Bourgogne à ne pas vouloir se rendre à la pitié, irrita Campobache, qu'alors ce Comte élevant la voix, dit d'un ton menaçant, que puisque Charles ne se laissoit pas émouvoir sur le malheur d'un brave Officier du Duc de Lorraine, il devoit s'attendre que les Lorrains à leur tour seroient impitoyables à l'égard des Bourguignons. Ces Chroniques disent encore que ce fut ce qui courrouça le Duc contre Campobache, que Charles qui avoit de tems en tems des emportemens extrêmes, se trouvant offensé de la reflexion de Campobache, le frappa dans les transports de sa colere, qu'il lui donna sur la joüe

1476. un revers de sa main couverte de son gantelet, & que sans vouloir écouter davantage cette foule d'intercesseurs importuns, il commanda d'attacher Chiffron à l'arbre le plus prochain, que le Bourreau plus humain que son maître, donna à Chiffron le tems de se confesser avant l'exécution.

Voilà de quelle maniere se joüa cette sanglante tragédie, au rapport des Ecrivains Lorrains; ce qu'ils en disent paroît plus vraisemblable que ce qu'en raconte Philippe de Commine, il n'en faut pas être étonné, ils étoient sur les lieux, Philippe de Commine au contraire éloit éloigné de Nancy lorsqu'il a écrit cette Histoire; il a pû être trompé par de faux mémoires, car il n'en a rien sçû que sur la renommée vulgaire; sans doute que les Relateurs Lorrains tiennent tout ce qu'ils en racontent de Campobache même, qui passa peu de jours aprés dans le service de Lorraine; & d'ailleurs il paroît assez probable que la chose est comme ils la disent, puisque Campobache la veille de la

Bataille de devant Nancy, alla trouver à St. Nicolas le Duc René avec une troupe de 180. Cavaliers qu'il lui conduisit, lui alléguant que le motif principal qui le détachoit du Duc de Bourgogne, étoit l'affront sanglant qu'il avoit reçu de ce Prince, & l'indignation qu'il avoit conçu contre lui, à l'occasion de cet ignominieux traitement; il n'auroit surement pas abandonné son premier Maître, si quelque mécontentement semblable ne l'en avoit détaché. 1476.

On sçut aussi-tôt dans la Ville la mort tragique de Chiffron, Gerard d'Aviller en ayant demandé des nouvelles de dessus le Boulevard de St. Thiebaut, dans un entretien qu'il eut avec le grand Bâtard de Bourgogne: Le grand Bâtard lui en apprit la mort, & lui en détailla toutes les circonstances. Cette nouvelle contrista la Ville, chacun prit part à la triste destinée de ce brave Chevalier, ce qui balança beaucoup la joye que son voyage avoit causé parmi les Troupes. D'Aviller demanda par

1476. grace au grand Bâtard qu'on lui délivrât le corps de son ancien ami, pour lui rendre les honneurs de la sepulture Chrêtienne. Charles à la priere de son frere naturel qui lui demanda cette grace, peut-être pour faire connoître qu'en oubliant les sentimens d'humanité, il n'avoit point encore éteint ceux de la Religion, accorda aux empressemens des assiégés le corps de Chiffron, & comme s'il eût eu dessein d'effacer le souvenir de sa mort outrageuse par l'éclat d'une pompe funebre, il le fit porter dans un drap de soye par quatre Gentilshommes, qui le remirent à quatre autres Gentilshommes Lorrains à la porte de la Craffe; ceux-ci accompagnés de la Noblesse & du Clergé, le transporterent dans l'Eglise de St. George, où il fut inhumé prés du Mausolé du Duc Nicolas son premier Maître.

On informa bientôt le Duc René du genre de supplice que le Duc Charles avoit fait subir à Chiffron;

lorſqu'il l'apprit ſa tendreſſe pour ce Gentilhomme qui lui étoit entierement devoüé, ſe réveillant à cette nouvelle, lui fit regretter ce brave Officier : il reſolut d'en venger la mort; il écrivit de Scheleſtach au Bâtard de Vaudémont pour lui donner ordre & aux autres Gouverneurs de ſes Places, de faire expier ce crime aux Bourguignons priſonniers, par le même genre d'ignominie que le Duc leur maître avoit fait ſouffrir à Chiffron, & d'expoſer leurs corps ſur les grands chemins, avec cette inſcription pendante („ pour la trés-grande „ inhumanité & meurtre commis en „ la perſonne de feu le bon Chiffron de Vachiere & ſes Compagnons, aprés qu'ils ont été pris „ bien & loyalement ſervant leur „ Maître, par le Duc de Bourgogne, „ qui par la grande tyrannie ne peut „ ſe ſouler d'épancher le ſang humain, faut ici finir mes jours. „;) 1476.

La Garniſon de Nancy avoit déja prévenu cet ordre; peu contente de

1476. la réparation de Charles, la même nuit que Chiffron fut attaché à la potence, les assiégés firent pendre à la plus haute fenêtre de la Tour Soratte, deux heures avant le jour, au milieu de plusieurs flambeaux allumés, un Bourguignon qu'ils tenoient prisonnier qu'ils revêtirent d'une robe noire avec ces paroles pendantes à son cou („ celui-ci portera les premieres „ nouvelles à Chiffron de Vachiere „ de la vengeance de sa mort.)

Les Garnisons d'Epinal, de Mircourt, de Lunéville, de Gondreville, de Rozieres, firent mourir aussi par le gibet, prés de six vingts prisonniers Bourguignons, avec cette Sentence attachée à leurs bras droit. („ Je meurs pour la mort du Maître „ d'Hôtel Chiffron. „)

Cette vengeance parut nécessaire aux Lorrains pour réprimer celle d'un Prince qui abusoit de l'avantage de la fortune; elle l'étoit aussi pour intimider ses Soldats par la crainte d'un semblable traitement;

aussi ne les vit-on plus si ardens ni si hardis; l'idée de ce supplice modera dans les Soldats & dans les Officiers cette généreuse témerité qui leur avoit fait autrefois affronter les dangers. Charles en reconnut la cause, & se repentit d'y avoir donné occasion par ses excés, mais sa douleur trop tardive eut beau être grande, elle ne rendit pas la bravoure à ses Troupes. Les violences qu'il employa pour reveiller leur valeur, ne servirent qu'à irriter leur mécontentement. Le Siege languit, & la Garnison n'eut plus à souffrir que de la famine, elle étoit grande dans la Ville; trois Chevaux, des Chiens, des Chats & des Rats distribués par jour avec économie aux Soldats, faisoient depuis quelque-tems tout le fond de leur nourriture; si la misere étoit grande, leur constance l'étoit encore davantage; ils supportoient toutes ces incommodités de la faim sans murmure, & ils étoient plûtôt résolus de périr de disette, que de survivre à l'infidélité. 1476

1476. Gerard d'Aviller jugea néanmoins à propos pour ne les pas exposer à la tentation du découragement, d'envoyer vers René Pied Defer, Gasçon de nation, pour apporter à la Garnison des nouvelles précises des approches du secours. Pied Defer sortit de la Ville, & traversa le Camp avec cette subtilité qui est propre aux gens de sa Nation, & arriva à Zurich, où il trouva le Duc encore occupé à rassembler ses Troupes; il lui fit la peinture du malheureux état de Nancy, mais en même-tems il le consola en lui faisant celle de la constance de son peuple, & en l'assurant de la fidélité de ses Sujets. René également sensible à leur disgrace, & à leur amour, renvoya promptement Pied Defer leur raporter les assurances de sa reconnoissance, & les nouvelles de leur prochaine liberté. Pied Defer retourna en diligence, mais étant arrivé à Rozieres, la peur le surprit, & n'osant plus franchir à son retour le peril qu'il avoit bravé à sa sortie, il

il laissa par sa lâcheté la Ville de 1476.
Nancy dans la même inquiétude où elle étoit lorsqu'il l'avoit quittée. Une autre disgrace plus fâcheuse arriva encore à cette Vile. Le Capitaine Fortune, homme brave, & jusques là fidélement attaché au service du Duc René, sortit furtivement de la Place, & se jetta dans l'Armée du Duc de Bourgogne ; ce traitre étant arrivé dans le Camp des Assiégeans, publia par toute l'Armée, la situation déplorable de la Ville, & réveilla par ses rapports les esperances & le courage de Charles, & dit au Duc que les Assiégés manquoient de munitions de guerre & de bouche ; quoique le Duc n'eut par d'ordinaire de sensibilité aux impressions de la pitié, il lui vint néanmoins un mouvement de compassion qui l'empêcha d'en venir aux actes d'hostilité contre une Place qu'il croyoit aux abois ; il ne voulut point donner l'assaut, il s'y prit plus doucement, il tenta les voyes de la clémence, & somma la Garnison de

1476. se rendre. Comme Fortune l'avoit assuré qu'il n'y avoit presque plus de poudre dans la Ville, il crut que la Place alloit se rendre sur l'heure. La Place en rebuta néanmoins les offres, & par le resultat du Soldat & de la Bourgeoisie, il fut arrêté de n'entendre à aucune composition qu'auparavant l'on ne soit éclaircit de l'état de l'Armée auxiliaire. La Ville attendoit toujours Pied Defer : Fatiguée d'attendre, sans recevoir aucune nouvelle de l'arrivée de René & de l'Armée des Suisses, elle dépêcha un autre messager; Thierry natif de Mircourt, Drapier de profession, s'offrit pour en faire le voyage, & ne demanda que huit jours pour exécuter sa commission; on le prit au mot: il descendit dans le fossé par une échelle, & ayant derobé sa marche durant la nuit, il arriva le troisiéme jour à Zurich; René le conduisit au rendez-vous général & lui fit voir les préparatifs de guerre, & ses Troupes qu'il fit mettre sous les armes, puis il le renvoya ren-

dre compte à ses Compatriotes de ce 1476.
qu'il avoit vû, & les exhorter à soutenir encore quelques jours, les assurant que dans peu de tems ils seroient secourus. Thierry au bout de six jours arriva à saint Nicolas; pendant toute la nuite il médita les moyens de tromper la vigilance des Bourguignons. La nécessité & le zéle dans ces sortes d'occurrence, sont fertiles en expedient; il lui vint à l'esprit de se travestir en Bucheron, & de s'introduire sous cette forme empruntée & non suspecte, dans le Camp des ennemis; il ramassa quelques perches dans le bois de Solru, & en composa une falourde qu'il chargea sur ses épaules, & dans cet équipage, qui valoit un passeport, il entra dans le Camp sans résistance, & le traversa d'un bout à l'autre. Lorsque les Soldats à son passage marchandoient son bois, Thierry poursuivant son chemin repondoit d'un ton hardy, qu'il étoit vendu: A la faveur de cette ruse, il gagna insensiblement les bords des

1476. fossés : Dès qu'il en fut à portée, il quitta son fardeau, se coula aux pieds des Ramparts, appella la Sentinelle, en criant ( *Vive Lorraine* ). Le Corps-de-Garde à ce cris s'avança pour aider Thierry ; les uns lui presenterent des échelles, les autres le favoriserent à coups de mosquets, de sorte qu'il échapa du péril, & entra dans la Ville sain & sauve avec un bonheur égal à son adresse.

Thierry étoit un homme de probité, & d'une pieté reconnuë ; aussi à son arrivée à la Place, son premier soin fut d'aller dans l'Eglise de saint George rendre grace à Dieu de la réüssite de son voyage. Un concours de peuples & de Soldats étoient tout au tour de lui pour apprendre des nouvelles qui étoient interessantes pour eux dans le triste état où ils se voyoient reduit. Thierry n'ouvrit ses sentimens que lorsqu'il fut arrivé à l'Hôtel du Commandant : Là il raconta les circonstances de l'armement des Suisses, & assura avoir vû lui-mê-

me une Armée floriſſante ſur le point 1476.
de partir, ajoutant que les Soldats dont elle étoit composée étoient aigris contre le Duc de Bourgogne, au ſouvenir des maux qu'il leur avoit voulu faire autrefois, & de ceux qu'il leur avoit fait ; que dans cette idée ils ne reſpiroient qu'après le combat & le carnage ; il leur témoigna combien le Duc René étoit reconnoiſſant de leur valeur, & de leur zéle pour ſon ſervice, & combien il étoit empreſſé à venir les ſecourir ; que dans huit jours, il viendroit expoſer ſa vie pour leur délivrance. Cette narration ayant réjoüit toute la Ville, il s'éleva dans le moment un bruit confus mêlé de joye & de pleurs ; ces acclamations retentirent dans tous les quartiers, & paſſerent juſques dans le Camp des Aſſiégeans : Charles qui les entendit lui-même, comprit ce que ce pouvoit être ; il conclut, mais avec chagrin, que c'étoit, ſans doute, la nouvelle de l'arrivée de René, qui amenoit de Suiſſe un ſecours conſidérables, que

1476. cette allegresse publique en étoit un témoignage certain; sur cela il délibera touchant les moyens de se tirer d'embarras, il ne lui en restoient que deux qui étoient, l'un la retraite, & l'autre la réduction de la Ville avant les approches du secours. Le premier lui parut indigne de sa générosité, & le second pendant quelque tems lui parut au-dessus de ses forces: il se détermina cependant à celui-ci. Il résolut donc de réduire Nancy avant que les Troupes des Suisses fussent arrivées. Dans cette résolution il fit redoubler ses Batteries qui tirerent sans rélâche durant deux jours; les Assiéges qui manquoient de poudre ne purent opposer autre chose à ce feu continuel, que la résolution généreuse de périr sur la brêche, & de s'ensevelir plûtôt sous les ruines des Fortifications, que de ceder la Place à l'ennemi : Heureusement pour eux le Concierge de l'Arcenal nommé Michel Gloris, découvrit deux tonneaux de poudres enfoüis dans un soufterrain pendant le premier Siége;

ce fut pour les Assiégés une ressource 1476.
bien favorable, dont ils profiterent pour se défendre contre les violens efforts de Charles ; cette decouverte fortuite ranima la Garnison & la mit en état de défense : On monta précipitanment une Contre-Batterie sur la Porte de la Craffe, d'où elle démonta en peu de tems à coups de boulets, la Batterie des ennemis, & tua la plûpart de leurs Cannonniers.

Ce fracas étourdit d'autant plus Charles, que le Capitaine Fortune, déserteur de la Place, l'avoit assûré avec serment qu'il ne restoit plus dans la Ville, au moment de sa désertion, que la charge d'un Canon. Le feu terrible qui partoit sans rélâche de la Porte de la Craffe, jetta le Duc dans la consternation ; il ne sut que penser de cela, ni à quoi se resoudre. Fortune lui avoit representé les Lorrains comme gens épuisés, sans forces, & sans munitions, ni de guerre, ni de bouche ; il les avoit donné comme gens sans vigueur & sans défense ; & on les voyoit courir

1476. à la brêche avec plus d'intrépidité que jamais; cette ſcéne à laquelle Charles ne s'étoit pas attendu, lui fit faire des réflexions au déſavantage du transfuge; il éclata en menaces contre lui, & le traita de perfide & de ſéducteur; il fut ſur le point de le condamner à la mort; revenant néanmoins peu-à-peu de cette diſpoſition ſanguinaire, à la vûë des juremens du déſerteur, il lui conſerva la vie, ſe dépitant ſeulement contre ſa mauvaiſe deſtinée qui s'oppoſoit à ſes deſſeins; réſolu cependant toujours de forcer la Place, s'acharnant de plus en plus à la réduire, ne voulant pas quitter priſe qu'il n'en eut fait la conquête.

Pendant ce tems-là René raſſembloit ſes Troupes à Zurich, & ſe préparoit à la lui venir diſputer, il fixa ſon départ au 24. Decembre; il choiſit ce jour là, parce que Pierre Patet, fameux Aſtrologue, lui avoit prédit que c'étoit pour lui une époque heureuſe : L'événement repon-

Jean de Lud. pag. 29.

dit à la prédiction de Patet & en 1476.
verifia la prophetie : Tout réüssit heureusement à René, excepté les premiers mouvemens de ses Troupes qui semblerent démentir la verité annoncée par l'Astrologue. Vingt Suisses des plus déterminés s'étans embarqués sur la riviere de l'Immat, qui se décharge dans celle d'Etar, & qui porte ensuite ses eaux dans le Rhin, dix lieuës au-dessus de Basle, furent noyés. Leur Batteau entrainé par le rapide cours du fleuve, étant venu se heurter entre les deux Bales contre l'empatement des maisons qui bordent le courant du Rhin, se brisa ; dans ce naufrage perirent ces vingt Suisses. Ce malheur, où René n'avoit aucune part, faillit de faire échoüer ses esperances : La populace par un mouvement de compassion sur la mort de ses Compatriotes, se déchaîna contre lui, le regardant comme l'auteur de la mort des Suisses qui venoient de périr dans les eaux. Le soulevement qui s'excita dans

Le secours part de Suisse.

Naufrage arrivé à quelques Suisses.

1476. toute la Ville, devint si grand, que l'émotion du peuple alla jusqu'à vouloir sacrifier à son ressentiment la cause innocente du malheur que le hazard devoit excuser. Le découragement où René tomba à la vuë de cette conjuration tumultuaire, le jetta dans une extrême consternation; sa raison néanmoins superieure à toute sorte d'événemens, le rendit maître de lui-même; il rappella doucement ce peuple grossier & insolent; ce ne fut pas sans peine, il eut besoin de toute la force de son esprit pour remettre dans le devoir cette multitude irritée, & de toute la dissimulation dont il étoit capable pour déguiser sa sensibilité sur cet outrage capital; il étoit résolu & presque sur le point d'en aller demander justice aux autres Cantons, & particulierement à celui de Soleure avec lequel il venoit de faire alliance le Dimanche aprés la saint André; mais se ravisant, il prit sur lui de calmer l'orage par sa patience, & se retira à Blotzen aprés

Voyez la Layette des Suisses n. 3.

avoir rendu aux morts les derniers devoirs. 1476.

Il laiſſa à Baſle ſes Commiſſaires, qui y reçurent l'Armée le jour de Noël, d'où elle partit le jour de ſaint Etienne. Une autre diſgrace arriva au Duc qui manqua de renverſer ſes vûës. Comme l'Armée étoit en pleine campagne, à une demi lieuë de la Ville, elle fit halte de ſa propre autorité, & ne voulut point avancer qu'on ne lui eut payé ſa ſolde. Les Commiſſaires du Duc conſternés de cette avanture fâcheuſe, comprirent bien qu'il n'y avoit pas à marchander avec des Troupes qui paroiſſoient tout-à-fait diſpoſées à la révolte; il fallut donc débourſer de l'argent, les Tréſoriers ne héſiterent pas, ils épuiſerent leurs caiſſes, & dès la premiere montre ils ſe trouverent rédevables à l'Armée de douze cens florins. Cet arrérage que les Suiſſes apperçurent à l'ouverture de la Campagne, commença déja à les faire murmurer. Le Comte Philippe de

Linanges voyant qu'ils alloient pouſ-
1476. ſer plus loin leur mécontentement, rétourna vîte à Baſle, dans le deſſein d'emprunter de l'argent en ſon nom pour achever le payement entier ; mais ſon crédit ſur lequel il comptoit, ne fut pas tel qu'il ſe l'étoit imaginé ; les Suiſſes encore vivement frappés de l'idée du naufrage de leurs Compatriotes, étoient ſi étrangement aigris contre le Duc René, qu'aucun ne voulut ouvrir ſa bourſe ; le Comte ſe trouva obligé de revenir joindre l'Armée. Lorſque les Soldats ſûrent l'inutilité de ſon voyage, il formerent la réſolution de s'en retourner, & ils commençoient à ſe débander ; ce qu'ils auroient fait, ſi le Comte de Tierſtein fâché que l'interêt rompit l'Alliance, n'eut appaiſé l'émeûte en donnant ſa bourſe aux Tréſoriers, qui ſur le champ acquitterent leurs dettes.

L'Armée pourſuivant aprés cela ſon chmin, René qui l'attendoit ſur la route, alla à ſa rencontre la demi

pique à la main ; l'ayant abordée 1477.
d'un visage gracieux, il la harangua
en termes patétiques, puis distribua
à chaque Officier un florin d'or, &
leur dit, qu'il leur confioit la conduite
des Troupes; que pour lui il alloit
prendre les devans, afin de mettre
ordre sur la route à leurs logemens
& à leurs vivres, & disposer les Garnisons de ses Places à se joindre à elles
à leur entrée en Lorraine. Le Duc à
son arrivée à saint Diez, rencontra
le Capitaine Hester avec quelques
renforts de Milice; il continua sous
cette escorte sa marche vers saint
Nicolas, le Quartier général d'Assemblée, & le rendez-vous des Garnisons, qu'il manda pour le quatre de
Janvier de l'année 1477. selon nôtre
maniere de compter à present. Dans
le pressant besoin qu'il avoit d'argent,
il dépêcha un Gentilhomme aux
Chanoines de Toul, pour leur demander des assistances : Les Chanoines fatigués des courses & des vexations de l'Armée Bourguignonne,

1477. respirans d'ailleurs avec empressement après le retour de René leur bon ami & leur protecteur, donnerent à son Envoyé douze mille francs qu'ils leverent sur le Chapitre. Ce premier avantage fut suivi d'un second qui n'étoit pas moins favorable à René. Les Garnisons de ses Places réünies au nombre de quatre mille hommes, désirent aux Portes de saint Nicolas 300. Lances de l'Armée Bourguignonne; quelques Gendarmes échapés de la déroute, porterent les nouvelles au Duc Charles de leur défaite, & des approches des Suisses: Ils arriverent en effet le 4. Janvier le jour dont on étoit convenu. René destina leur logement à saint Nicolas, & prit le sien à Varangeville: Les maisons ne suffisans-pas à cette multitude, quatre mille qui devoient camper sous les halles, allant occuper leurs Postes, furent avertis qu'une bande de Bourguignons n'étoit pas éloigné de la Ville, ils les poursuivirent, ils les atteignirent & les taillerent en

Les Garnisons de Lorraine se rendent à St. Nicolas au jour marqué.

Le secours arrive à St. Nicolas le Quartier général.

Les Suisses à leur arrivée surprennent un Détachement Bourguignon, ils le font mourir.

piéces; & pour donner un exemple qui causât l'effroi dans le Camp des ennemis, ils accouplerent six-vingts de ces prisonniers, les attacherent à des perches, & les jetterent dans la Meurthe, les repoussans à coup de piques dans le courant de la Riviere, où ils les enfoncerent jusqu'à ce qu'ils fussent étouffés par les eaux. 1477.

Ces malheureux emportés au gré du torrent, parurent dans ce triste état aux yeux de l'Armée de Charles, qui apprit par ce spectacle tragique, le massacre de ses Troupes. Malgré ce témoignage sensible qui lui apprenoit d'une maniere convaincante l'arrivée des Suisses, il avoit encore peine à le croire; comme beaucoup d'autres, il se persuadoit facilement ce qui lui étoit favorable, & il ne vouloit rien entendre de ce qui lui étoit contraire. Son Ministre résidant auprés des Cantons lui avoit donné avis depuis peu de jours, que les Suisses amusoient le Duc de Lorraine: Toutes les autres relations

1477. opposées ne pouvoient l'emporter dans son esprit sur celle-là ; dans cette idée il traitoit de fausses nouvelles, & regardoit avec mépris tout ce qu'on lui disoit de l'irruption de René à la tête d'une Armée auxiliaire ; il n'en fut convaincu & ne sortir de son erreur que lorsqu'il entendit lui-même gronder l'orage sur sa tête, & qu'il vit de prés l'ennemi qu'il croyoit éloigné. Alors la frayeur le saisit ; l'image du péril prochain & presque inévitable lui fit craindre sa perte ; dans ce ressentiment du malheur qui devoit lui arriver, il auroit dû penser à s'en garentir par une fuite prudente ; mais les adulateurs ( nation inséparable du cortege des Princes) s'efforcerent d'exténuer la grandeur du mal dont il étoit troublé ; ils lui dirent qu'il étoit de sa gloire de faire ferme contre une milice sauvage, sans experience, sans discipline, composée de quatre ou cinq mille avanturiers ramassés des montagnes de la Suisse, gens sans valeur

leur qui s'étourdiroient au premier 1477.
feu de son Artillerie; & qui se dissiperoient à l'espect de son Armée. Ces réflexions, d'accord avec son amour propre, raffermirent son courage ébranlé; son esprit abbatu par la crainte du souvenir des Batailles de Grandson & de Moratte, qui lui faisoient apprêhender les Suisses, se releva peu à peu de son accablement, par la confiance que lui inspirerent ses Courtisans; séduit par l'imposture il résolut d'attendre l'ennemi de pied, ferme, & se promit de battre René qu'il appelloit par dérision un enfant. Quelque grande que fut la présomption, il en rabbatit beaucoup quand il sçût, d'une maniere à n'en pas douter, que cet enfant à la tête de dixneuf à vingt mille hommes venoit le chercher; cette ferme résolution de René rappella à Charles l'idée de la défaite de Moratte, & l'allarma. Charles assembla son Conseil au même moment; chacun eut la liberté de dire son sentiment; les mieux sensés

1477. opinerent qu'il étoit de sa sagesse de se mettre à l'abri de la tempête par une prudente retraite. Ils lui representerent que cette multitude de Barbares ( parlans des Suisses ) semblables à la chute des torrens de leurs montagnes, qui naissent & qui tarissent en un même jour, se dissiperoit d'elle-même en un moment, si elle ne rencontroit point d'ennemis à combattre; que dans cette supposition, il étoit de la prudence d'un grand Géneral, comme lui, de ne jamais hazarder la réputation de ses armes qu'il sçavoit n'avoir été malheureuses que pour avoir été trop précipitées; que dans le mêtier de la guerre, plus qu'en tout autre, on n'étoit pas excusable de faire deux fois la même faute; que l'ardeur de combattre étoit la vertu du Soldat; mais que la vertu d'un Chef étoit de prévoir, d'attendre, de déliberer, & de prendre son tems; que rarement la grande promptitude avoit remportée de grandes victoires, qu'en cédant pour

quelques mois à la fortune qui sem- 1477.
bloit être en colere contre lui, il se reconcilieroit au Printems avec elle; que durant cet intervalle l'ennemi, qui n'avoit pas moyen d'entretenir une Armée de Mercenaires, se trouveroit vaincu sans avoir eu l'honneur de combattre; qu'aprés tout le beau tems lui feroit raison des insultes de l'hyver, puis qu'alors ayant recruté ses Troupes, il retourneroit en Lorraine aussi assuré de la conquerir, qu'il étoit à present peu probable de subjuguer.

L'opinion de ceux-ci étoit judicieuse; Charles néanmoins emporté par sa vanité & séduit par l'adulation, la méprisa, & lui préfera le parti le plus témeraire; résigné à plûtôt perdre la vie, que la renommée de brave & d'intrépide, il se roidit contre le sentiment qui concluoit à la retraite; & pour mieux travestir les motifs de sa détermination, il representa à ses Généraux que la querelle étant engagée, il n'étoit pas possible d'en

1477. éluder la décision; que quand on voudroit prendre la fuite, on ne pourroit se défendre de la nécessité d'en venir aux mains; que les Suisses habiles à la course, & éloignés seulement de deux lieuës chargeroient l'Armée en queuë, & hacheroient en piéces les fuyards; qu'ainsi il valoit mieux mourir avec l'esperance de vaincre, que d'être vaincus avec la honte & le reproche de la lâcheté.

Aprés une déclaration si formelle, les Géneraux n'essayerent pas davantage d'arrêter le cours de la témérité de leur Chef; ils obéïrent, & se préparerent durant la nuit à recevoir le lendemain leurs ennemis qu'ils sçavoient devoir venir les attaquer. Charles de son côté donna ses ordres par tout; un endroit où il manqua dans un point essentiel, qu'on peut regarder comme la premiere source de sa déroute, ce qui en effet n'aida pas peu à avancer sa perte, fut qu'il partagea ses Troupes; il regla les

choses de maniere qu'une partie fut 1477.
destinée à la continuation du Siége, & l'autre employée à faire front à l'Armée de René; sur ce plan, il détacha un gros d'Infanterie, sous le commandement des Baillifs du Haynaut & du Brabant, de Jean Multon, Capitaine Anglois, & de Huttin de Toulon, pour tenir la Ville investie, & garder les lignes; ces quatre Officiers se partagerent les postes de l'enceinte pendant la nuit; le Duc Charles dans le même-tems fit avancer son Armée vers l'ennemi; il alla se poster sur un ruissaux qui passe entre la Magdelaine & Jarville, endroit qu'on appelle à present Bon Secours, Naccidos. liv. 6.
aprés avoir médité à loisir les avantages du terrein, & placé son Artillerie sur une petite terre qui commandoit le grand chemin, il partagea ses Troupes en trois Corps, dont le premier qui faisoit l'Avant Garde, étoit commandé par Jacques Galliot Capitaine Italien; il se reserva à luimême & à ses principaux Officiers,

1477. le commandement du Corps de Bataille qui étoit le ſecond, & confia le troiſiéme, ou l'Arriere-Garde, à Joſſe de la Lain, grand Juge, & Gouverneur de Flandres. Ces trois Corps étoient rangés au long de la prairie, prés le Guez de la riviere de Meurthe.

Ordre de Bataille de l'Armée du Duc de Bourgogne.

Tous les mouvemens ne purent ſe faire ſans éclat, ils firent trop de bruit pour ne pas être entendus des Sentinelles de la Ville, qui en avertirent le Commandant; d'où les aſſiégés conclurent que le ſecours qu'ils attendoient, n'étoit pas éloigné; ils furent confirmés dans ce ſentiment par un déſerteur Bourguignon, qui s'étant jetté dans les foſſés de Nancy, & ayant été admis dans la Ville, avertit la Garniſon de l'arrivée de René. Lorſque l'Armée Bourguignonne décampa, un bruit qui ſe fit entendre des aſſiégés, la Sentinelle qui étoit poſtée ſur la porte de la Craffe, comprenant par ces mouvemens irréguliers, que le ſecours n'étoit pas loin, adreſſa la parole à des Bour-

Hiſt. mſſ. de Lorraine par Jean de Lud.

guignons & leur dit, que si ce mouvement étoit un mouvement de fiévre qui les fit trembler, qu'ils n'avoient besoin que d'un peu de patience, que le Medecin ( parlant du Duc René ) venoit à grand pas les soulager. 1477.

Le Duc Charles ne se défioit pas d'un de ses Géneraux, qui étoit Nicolas de Montfort, Comte de Campobache, originaire de Naples, & issû des Comtes de Montfort la Maury de France. Ce Seigneur profita des agitations où étoit l'Armée Bourguignonne, pour tramer l'exécution de l'horrible attentat qu'il avoit conçû, depuis le soufflet injurieux que l'on croit que le Duc lui avoit donné au sujet du Chevalier Chiffron de Vachiere. Ce Comte naturellement inconstant avoit déja offert son bras à Loüis XI. pour le délivrer de Charles; ses offres furent rejettés du Roi, & quelque passion qu'il eut de se défaire de son mortel ennemi, elle se glaça à la vûë d'un assas-

1477. ſin, & il le rebuta. Campobache crut trouver dans le Duc René une diſpoſition plus favorable à ſon deſſein ; la vengeance qu'il nourriſſoit dans ſon ſein s'étant augmentée, par les délais qui l'avoient empêché d'éclore, & la proximité de l'Armée Suiſſe lui ayant facilité les moyens de ſe ſatisfaire, il s'échapa du Camp avec cent quatre-vintgs Chevaux qu'il commandoit, & ſous prétexte de reconnoître l'ennemi, il gagna les hauteurs de Vandœuvre & de Ludres ; d'où enſuite il tira ſur la gauche droit à St. Nicolas. Etant arrivé aux portes des Fauxbourgs, il fit halte, & changea la croix de St. André, en celle de Jeruſalem, & l'écharpe rouge en blanche ; en cet équipage il ſe preſenta à René, le ſaluë un genoüil en terre, & lui dit qu'il venoit lui offrir ſes ſervices, ennuyé de les rendre à un Prince ingrat qui les avoit payés d'un outrage qui ne pouvoit être lavé que dans le ſang de l'offenſeur, que la juſtice des

Trahiſon du Comte de Campobache, il veut ſe venger du ſoufflet qu'il a reçu du Duc de Bourgogne, il va à la tête de ſa Troupe offrir ſes ſervices ou Duc René qui eſt à St. Nicolas.

armes Lorraines d'accord avec les 1477.
ſentimens de ſa juſte colére, l'autoriſoit à ſe joindre aux Troupes auxiliaires, pour punir l'ambition & l'ingratitude d'un Prince indigne par lui-même de regner, que s'il ne s'étoit pas plûtôt vengé ſous les Etendars de la Lorraine, c'étoit bien moins par un effet de ſon choix que du hazard, que ſon penchant & ſes devoirs lui avoient rappellés ſes premiers engagemens avec le Roi René, & reprochés ſouvent ceux que la fortune lui avoit fait prendre avec le Duc de Bourgogne; qu'il étoit marri d'avoir manqué à ſes Bienfaiteurs, d'avoir trahi ſon honneur & ſa conſcience, qu'il lui en demandoit pardon, mais qu'il ne vouloit l'obtenir qu'aprés avoir reparé ſa faute par un coup d'éclat, & qu'aprés lui avoir délivré, vif ou mort, l'ennemi capital de la Lorraine, & de ſon Souverain.

René frémit à ces mots, ſa religion s'offença des promeſſes de l'homicide, & tout indigné de voir qu'il

1476. Paret Hist. Mss. de René II.

le croyoit capable d'être complice d'une action aussi contraire à l'heroïsme, qu'opposée aux maximes de l'Evangile, il écouta d'un air courroucé son compliment ; puis lui repondit d'une voix tremblante, qu'il ne pouvoit rien conclure sur une question si délicate, sans en avoir déliberé avec ses Alliés & les gens de son Conseil. Il les rassembla & leur fit part des propositions de Campobache, mais loin de les approuver, le Duc s'efforça de les combattre, en leur representant que les graces qui nous étoient offertes par les ennemis, devoient toujours être suspectes; mais particulierement lorsque l'assasinat du Souverain faisoit le fond de leur intrigue; qu'une telle conspiration portoit un caractere des plus noir, qu'il étoit malaisé de se persuader qu'un Gentilhomme put en former la volonté serieuse; que si cependant, contre toute vraye semblence, il avoit eu le cœur assez dépravé pour enfanter cette résolution

il n'étoit ni de la dignité d'un 1477.
Prince, ni de la probité helvétique d'approuver cet assasinat; qu'ainsi soit qu'on envisageât les offres de Campobache comme les promesses d'un homme sanguinaire & déterminé, soit qu'on les considerât comme les piéges d'un espion envoyé pour les surprendre, il falloit les mépriser & s'assurer de sa personne. (La réflexion du Duc étoit fort juste, on auroit eu raison de le faire arrêter, de tenir sa troupe prisonniere, & de le faire pudre pour le recompenser d'avoir fait attacher à des infâmes gibets les braves Soldats qui composoient la Garnison de Briey, dans le tems qu'il avoit réduit cette Place, & pour l'empêcher de consommer le traitre & cruel dessein qu'il avoit formé de verser le Sang Royal.) Le Duc ajouta que si malgré ces raisons, les Alliés jugeoint à propos d'accepter les propositions de cet avanturier, on doit au moins lui défendre de se confondre avec l'Armée, mais le laisser agir sépare-

1476. ment, afin que sa fraude n'interrassât point le succés de leurs armes, ou que le crime ne deshonorat pas la justice de sa cause; que par ce temperament Campobache connoîtroit que la prudence des Confédérés étoit plus grande que la fourberie, & que le bonheur de leur entreprise ne dépendoit pas de la réussite de son attentat.

Les Suisses irrités contre le perfide Campobache, prierent René de l'éloigner promptement, dont la personne seule pouvoit attirer sur eux la malediction du Ciel; ils ajouterent qu'ils aimeroient mieux perdre la victoire que de la devoir à un patricide. René signifia au Comte les intentions des Alliés, mais pour ne pas l'aigrir, il lui dit que les Suisses n'étant pas accoutumés d'associer à leur expéditions des gens inconnus, avoient quelque répugnance de l'incorporer dans leur Armée, que néanmoins s'il persistoit dans la volonté de le séconder, il pouvoit aller avec sa Troupe se camper au-delà de Nancy, pour y

garder les passages, par lesquels le Duc Charles s'ouvriroit une retraite dans le Duché de Luxembourg en cas de déroute. 1477.

Cette défaite auroit offensé un homme d'honneur; Campobache ne l'étant pas, ne s'en offença point, il la prit pour bonne, & accepta la commission avec actions de graces; afin d'assurer le Duc d'autant plus de sa fidélité, il voulut lui en prêter serment, mais le Duc ne voulut pas le recevoir; n'étoit-ce pas là une belle assurance que Campobache offroit de la sincérité à René? Comme si le violement d'un serment anterieur ne décréditoit pas celui qu'il s'offroit de faire; il le fit pourtant, & pour récompense de son parjure & de son meurtre, il demanda la restitution de la Seigneurie de Commercy, ci-devant confisquée pour sa recompense. Le Duc, ce semble, auroit dû la lui refuser, & à la place, ou le faire jetter dans un cachot pour toujours, ou le faire mourir sur un échafaut, afin de lui

1477. mieux marquer l'éloignement où il étoit d'applaudir à son indigne conduite ; il la lui accorda néanmoins (on ne voit pas quelles sont les raisons qui peuvent justifier René en cela ): Campobache rentra donc dans la possession de la Terre de Commercy, & payé d'avance de ses services, il vint camper avec son Détachement au-delà du Pont de Bouxieres; il s'y retrancha avec des chariots & des planches, & se mit en une posture équivoque qui donnoit également à douter auquel des deux partis il avoit dessein de nuire. D'Augelt de Montfort prévoyant la décadence de Charles, se retirerent à l'exemple de Campobache avec six-vingt hommes d'armes.

Cet assemblage de disgraces qui coup sur coup vinrent accabler le Duc Charles, affoiblissoit beaucoup ses forces ; le partage de ses Troupes, dont une partie assez considerable avoit été séparée du Corps de son Armée, & laissée devant Nancy pour

en entretenir le Siége. Les Bourguignons au nombre d'environ deux cens qui avoient été surpris & mis à mort par les Suisses, auprés de saint Nicolas, six-vingts par les eaux, & le reste par le fer, cent quatre-vingts enlevés au Duc de Bourgogne par Campobache qui passerent au service de Lorraine, & qui loin d'être pour lui, se déclarerent contre lui, six-vingts hommes avec lesquels d'Auge & de Montfort se retirerent, tout cela ne l'aidoit pas à remporter la victoire, d'autant plus que son Armée, de l'aveu de tous les Historiens, n'étoit pas si nombreuse que celle de René, qui étoit d'environ dix-neuf à vingt mille hommes, douze mille hommes de Suisse, & le reste, partie Allemands ou François, & partie Lorrains : On ne sait pas positivement quel étoit le nombre des Combattans qui étoient restés au service du Duc de Bourgogue au tems de la Bataille, mais toujours est-il vrai que ses Troupes étoient inférieures en nombre à celles de son ennemi.

1477.

1477. Charles auroit dû prendre le parti de la rétraite, il étoit encore tems, mais il n'en voulut rien entendre. L'ennemi enfin se disposa à venir l'attaquer. En effet le lendemain 5. de Janvier, jour de Dimanche, l'Armée des Confédérés entendit la Messe à saint Nicolas. A l'issuë les Généraux Suisses supplierent René de ne pas écouter les propositions d'accommodement qui pourroient lui être faites de la part de l'ennemi, ou de quelque Médiateur ; mais qu'il devoit se souvenir qu'ils étoient venus pour donner bataille, & non pas négocier la paix, que le rétardement ralantiroit l'ardeur des Soldats, & peut-être opereroit leur désertion, qu'il falloit marcher sans délai, tandis que la chaleur & la confiance des Troupes repondoient de la victoire. René instruit par son experience que la Religion des Traités étoit un frein inutile à l'ambition de Charles, leur promit de n'entrer en composition avec lui qu'après qu'il l'auroit forcé de rece-

voir

voir la loi du Vainqueur, & pour les convaincre de sa sincerité & de son ardeur il fit à l'instant battre la marche, & en donna le signal à la Garnison de Nancy par deux fallots qu'on alluma sur les deux Tours de saint Nicolas. A cette indication les Troupes sortirent brusquement de la Ville par la Poterne, & mirent le feu aux tentes de ce Quartier, pendant que le Clergé & la Bourgeoisie en procession par la Ville, adressoient leurs vœux au Ciel pour la prosperité des armes de leur Souverain. Le jour commençoit à peine de poindre, quand l'Armée sortit de saint Nicolas: René en interrompit la marche, ayant mis pied à terre prés l'Hermitage de la Magdelaine, à un demi-quart de lieüe de la Ville. Il passa de Bataillon en Batailon, & promut les principaux Officiers au degré de Chevallerie. Ce rang d'honneur qu'il leur confera par l'Accolade, leur enfla le courage; mais rien ne leur en inspira tant que la joye & l'intrépidité 1477.

1477. qu'ils remarquerent dans leur Chef, & qui sembloit annoncer la certitude de la victoire. Sous ces heureux augures, l'Armée s'avança vers la Neuve-Ville, Village éloigné d'une lieüe de Nancy. Charles y avoit posé des Sentinelles ; les avantcoureurs les surprirent en faction, précipiterent les unes du haut du Clocher, & conduisirent le autres à René pour en tirer des éclaircissemens ; il fut par leurs rélations que l'Armée Bourguignonne étoit campée entre Jarville & Nancy, que son aîle gauche s'étendoit dans les prairies jusqu'à la riviere de Meurthe ; que la droite en s'élargissant donnoit contre le bois de Soltu ; que l'Avant-Garde bordée d'Artillerie occupoit les avenües du grand chemin, que l'Arriere-Garde couverte du côté de la Ville des rétranchemens du Siége, avoit en front le corps de Bataille. Ces avis certifiés par les raports des espions obligerent René de mettre promptement ses Troupes en bataille : Il partagea, à

l'exemple du Duc Charles, ſon Armée en trois Corps; il porta un peu ſur ſa gauche l'Avant-Garde compoſée de ſept mille Fantaſſins Suiſſes, ſous les ordres de Guillaume Harter, Général des Suiſſes, il les fit ſoutenir de deux mille Chevaux commandés par Oſval Comte de Tierſtein, par le Bâtard de Vaudémont, par Jacques Vuiſſe, par les Seigneurs de l'Etang & de Baſſompierre, par les Capitaines Malhortie & Ariolle. Au milieu de cette troupe qui compoſoit l'Avant-Garde, étoit Don Jullien portant le Guidon de damas blanc, frangé & houppé de la même couleur, ſur lequel étoit peint un bras d'or iſſant d'un nuage, & tenant un rouleau chargé de la deviſe ancienne des Ducs de Lorraine ( *une pour tous.* ) Au deſſous du fer du Duidon, étoient trois rangs de frange incarnatte blanche & griſe. Suivoit le Corps de Bataille compoſé d'environ huit mille hommes de pied, ſoutenus à droite de huit cens Cavaliers Lorrains menés

1477.

L'Armée du Duc René rangée en Bataille.

1477. par le Duc qui étoit accompagné des Comtes de Bitche, de Linanges, de Salm, du Sénechal de Lorraine, de Thomas de Paffenhoüe, de Jean de Vuiſſe, de Herbeviller, de Gérard de Lignéville, de Jean Lud & de Chrêtien, tous deux Sécretaires du Duc, & d'autres Seigneurs Allemands. L'Infanterie étoit ſoutenuë à gauche, de cinq cens Chevaux ſous la conduite du Seigneur de Ribaupierre.

René, pour éloigner toute jalouſie, ordonna que les Bannieres de ſes Alliés ſeroient mêlées avec les ſiennes, & qu'elles marcheroient toutes enſemble; il voulut que dans le centre du Corps de Bataille fuſſent raſſemblés les Etendarts & les Drapeaux du Prince Sigiſmond d'Autriche, des Cantons de Glaris, de Zurich, d'Underwald, de Baſle, des Villes de Straſbourg, de Sceleſtat &c. Par ce moyen il écarta toute diſpute, & obvia aux prétentions des Puiſſances. Le Duc marchoit au milieu de toutes ces Bannieres, étant accompagné, outre

les Seigneurs dont on a parlé, de saint Amand, de Vautrin de Vuisse, de Jacques de Savigny, de Balthasar d'Haussonville, de Ferry, de Parroye, de Herdement, de Bassompierre, de Jean d'Haussonville. L'Arriere-Garde ne consistoit qu'en huit cens Arquebusiers destinés à fortifier les endroits foibles, à remplir les vuides, & à arrêter les fuyards dans leur rétraite. L'Artillerie composée de seize piéces de Canons, fut distribuée à la tête, & sur les flancs. La Banniere Ducale parée de grandes crêpines d'or, & sur laquelle étoit representée en broderie l'image de l'Annonciation, avec ces paroles *Ave gratiâ plena*, étoit portéee par Jean de Vaudray Seigneur de Tesy; Henri Comte de Salm portoit la Cornette de damas jaune, à bandes de satin cramoisi, bordée d'argent, frangée d'or, & chargée de trois Alerions en broderie. Les choses en cet état, le Duc vêtu d'un habit de drap d'or parsemé de Croix de Lorraine, & dont une manche étoit 1477.

1477. de couleur grise, blanche, & rouge, descendit de son Cheval nommé la Dame, & ayant pris la tête de l'Armée, il harangua les Troupes en langue Allemande, en cette sorte.

Faret. Hist. Mss. de René II.

“ *Si l'experience ne m'avoit fait „ connoître, mes chers camarades, la „ lâcheté de l'ennemi que nous allons „ attaquer, quelque justes que soient „ mes armes, je me ferois un scrupule „ d'exposer tant de gens de bien, & „ des Alliés si fidéles au sort douteux „ d'une Bataille; mais ayant à faire „ aux Bourguignons, chassés honteuse- „ ment de devant Nuitz, battus à Gran- „ son, & qui ont rougi de leur sang „ vos plaines de Moratte, je ne crois „ pas compromettre vôtre gloire, ni „ hazarder vôtre salut, en vous pre- „ sentant à des Soldats que vous avez „ sû vaincre autant de fois qu'ils ont „ eu la témerité de vous attaquer; leur „ valeur ne s'est pas fortifiée par le „ tems, mais ils n'ont en rien diminué „ leur insolence depuis leur humilia- „ tion, & quoique leur Souverain ac-*

„ cablé de ſes diſgraces ait dû appren- 1476.
„ dre à moderer ſon ambition, il n'a
„ pû encore ſe contenir dans ſes limi-
„ tes ; il en veut à tout le monde ; la
„ guerre qu'il me fait eſt un ache-
„ minement à celle qu'il médite de faire
„ à ſes voiſins ; vous l'avez chaſſé loin
„ de vôtre Pays ; il cherche à y rentrer
„ par la conquête du mien pour nous
„ réduire l'un aprés l'autre ſous ſa tiran-
„ nie. Ce n'eſt donc pas ſeulement pour
„ ma gloire, ni pour mes interêts ſeuls que
„ vous avez à batailler contre Charles,
„ c'eſt pour la liberté, c'eſt pour le ſa-
„ lut commun de la Patrie, & de toute
„ l'Europe que ce Priuce menace d'en-
„ gloutir ; j'ai été témoin de vôtre bra-
„ voure & de vôtre zéle en tant de
„ rencontres, que je trahirois les ſen-
„ timens de mon eſtime, ſi je vous
„ exhortois par de longs diſcours à ſou-
„ tenir l'idée que j'ai de vôtre courage ;
„ il n'y a que les ames timides qui
„ ayent beſoin d'être excitées ; à vôtre
„ égard il ſuffit de dire que l'ennemi
„ eſt prés de vous, & que la fortune

1476. „ *vous l'amene pour faire un exemple* „ *de son audace, & de sa témerité.*

Il finit, & ayant remonté à cheval, l'Armée enhardie par ce discours poursuivit sa marche; la veille le soir il avoit plu, mais la nuit suivante il gêla si fort que la glace portoit en quelques endroits, il n'avoit pas cependant gelé assez pour pouvoir passer sur la glace le ruisseau qui descend du Village d'Heillecourr, & qui tombe dans la Meurthe au dessous de Jarville; ce ruisseau enflé des pluies du jour précedent auroit embarassé les Fantassins, si leur acharnement au combat, ne leur eut fait franchir le t orrent. Par ce mouvement l'ennemi leur parut à découvert, avant de commencer le Combat; Vautrin de Vuisse se détacha, & alla reconnoître l'ennemi. Après qu'il en eut observé la situation & l'ordre de bataille, il retourna en rendre compte à René & au Général Harter, & sur sa relation il fut décidé qu'on entameroit l'action par un Détachement

de Cavallerie, qui en voltigeant le 1477.
long du grand chemin & dans la Prairie, eſcarmoucheroit l'ennemi en front & ſur l'aîle gauche, qu'on placeroit aux coins des bois de Solru les bagages, qu'on aſſembleroit là les Charetiers, les Vivandiers, les Femmes & les Valets, avec ordre de ſe montrer petit-à-petit, afin de faire croire au Duc Charles que c'étoit par là qu'on vouloit l'attaquer; on reſolut encore qu'en même-tems l'Avant-Garde fileroit derriere le bois, & iroit prendre à dos l'Arriere-Garde Bourguignonne. On notifia de rang en rang aux Troupes cette réſolution. Auſſi-tôt les Suiſſes par un ſentiment de pieté, & pour ſigne de leur derniere & unanime volonté de plûtôt mourir que de manquer à leur devoir, ſe proſternerent la face contre terre; alors un Prêtre Allemand revêtu de Surplis & d'Etolle, tenant en main la ſainte Hoſtie, les exhorta au repentir de leurs pechés, & à la confiance en Jeſus-Chriſt vengeur de la

1477. justice opprimée dans la personne du Duc de Lorraine. “ *Vous êtes venu*
„ *( leur dit ce bon Prêtre ) pour rétablir*
„ *un Prince que la violence à chassé de*
„ *son Trône ; ce motif doit être pour*
„ *vous un présage de la victoire, & un*
„ *préservatif contre la crainte ; Dieu qui*
„ *rendit David vainqueur des ennemis*
„ *qui le persecutoient, vous fera vain-*
„ *cre, sans doute, le persecuteur de*
„ *René ; la cause est la même, la pro-*
„ *tection de Dieu ne sera pas moins*
„ *puissante.* „

A ces vives paroles les Suisses se leverent, & jettant des regards vers le Ciel pour en attirer l'assistance, s'armant du signe de la Croix, ils allerent à l'ennemi d'un pas assuré par les routes qui leur furent marquées. Vuautrin de Vuisse qui conduisoit l'Avant-Garde, la mena par derriere le bois de Jarville droit à la Malgrange, qui portoit déja ce nom là ; ils marcherent à couvert dans les bois pour pouvoir surprendre l'ennemi, l'attaquer en flanc, & par der-

Hist. mss. de Lorraine.

riere, la neige qui n'avoit pas cessé de tomber toute la nuit, s'arrêta subitement, comme si le tems eut voulu favoriser les armes de René; enfin sur les dix heures du matin le Combat commença & dura jusqu'aux environs les cinq heures du soir. Un Détachement de Cavalerie Lorraine (comme il avoit été arrêté) marcha à l'ennemi, & s'avança vers l'aîle gauche de l'Armée Bourguignonne, qu'elle escarmoucha à differentes reprises; en même-tems deux Capitaines François nommés l'un Maure, & l'autre Donole, à la tête d'environ quatre cens Chevaux engagerent le Combat, ils attaquerent en flanc l'aîle droite des Bourguignons, ils les amuserent assez long-tems pour donner le loisir aux Suisses de venir charger à dos l'Arriere-Garde; le Comte de Riviere qui commandoit l'Aîle droite des Troupes du Duc de Bourgogne, reçut la Cavalerie Lorraine avec une fermeté constante; il la chassa rudement, la fit reculer, &

1477.

Commencement de la Bataille, premiere attaque.

1477. la renversa sur le Corps de Bataille; l'Infanterie du Duc René qui étoit arrivée à tems pour secourir sa Cavalerie, se presenta à la rencontre du Seigneur de Riviere; il voulut essayer de percer les Bataillons, mais les Fusiliers s'étant avancés, arrêterent par leurs décharges réïterées les efforts du Comte, & lui firent lâcher pied. René accourut au choc, suivi de sa Cavalerie Légere, & poursuivit de Riviere dans sa fuite, il l'atteignit, & l'attaqua; l'ayant poussé jusques sur le front de l'Avant-Garde Bourguignonne, il enfonça les premieres lignes, tuant ce qui s'opposoit à son passage, comme ce qui cédoit à sa valeur; l'Infanterie Suisse se mêla à l'action; les Arquebusiers firent un feu terrible; les autres à coups de piques & de sabres pénetrerent dans les premiers rangs du Corps d'Armée; enfin les Bourguignons plierent & se rompirent à cette irruption. Charles commanda au Comte de Lalain, qui avoit la conduite de l'Arriere-Garde

Le trouble se met dans l'Armée du Duc de Bourgogne qui la met en fuite.

de son Armée, de mener promptement du renfort aux endroits où le désordre menaçoit de la déroute: 1477.
de Lalain vint en diligence avec des Troupes fraiches au secours de l'aîle droite qui commençoit à plier. Charles monté sur son cheval de bataille appellé Moreau, y vint lui-même avec un gros de Cavalerie; les Troupes nouvelles de l'Arriere-Garde qu'avoit amené le Seigneur de Lalain, & la presence du Duc Charles ranimerent le courage abbatu des Bourguignons. Ils résisterent avec assez de valeur d'abord aux Troupes de René qui les chargeoient vaillanment; mais aprés quelque tems d'une noble resistance de la part des Soldats de Charles, les uns saisis de frayeur à la vuë du carnage qui les environnoit, les autres frappés de terreur au son des Cors des Suisses, qui sonnans la charge, leur rappelloient le funeste souvenir des mémorables journées de Granson, & de Morrate, commencerent à plier. Pendant ce

1477. tems-là, ſon Avant-Garde commandée par Gallio qui formoit l'Aîle gauche & qui étoit placée dans la prairie le long de la riviere de Meurthe, fut chargée par le Général Harter, qui alla l'attaquer à la tête d'un Corps conſidérable de Suiſſes, ſoutenuë de la Cavalerie du Comte de Tirſtin.

Le Duc de Bourgogne rallie ſes Troupes, & donne une ſeconde attaque.

Le Duc Charles avoit eu ſoin de faire tourner ſon Artillerie de ce côté-là, dans l'idée, diſoit-il, comme les Suiſſes marchent en rang fort ſerrés, d'en tuer un grand nombre, s'ils paſſoient dans ces endroits là. Le Général Harter qui découvrit le deſſein de Charles l'évita; il ſe mit à couvert du feu de ſon Artillerie en ſe coulant par des chemins creux dans des défilés à la faveur deſquels il conduiſit, preſque ſans perte, ſa troupe vers cette Aîle gauche du Duc de Bourgogne, il l'attaqua avec vigueur; Gaillot lui reſiſta avec une ſemblable fermeté, il repouſſa ſi vaillanment les Suiſſes, qu'il les obligea

de plier; la Troupe du Général Harrer alloit ſuccomber ſous la noble reſiſtance des Bourguignons, ſi promptement elle n'eut été ſecouruë; mais le Lorrains s'étant avancés, chargerent l'Avant-Garde ennemie; pendant ce tems-là les Suiſſes ſe rallierent, ils revinrent à la charge avec tant d'impétuoſité, qu'ils mirent en déſordre l'ennemi. Galliot voyant ſa troupe en déroute, abandonna le champ de bataille, il rompit la glace du Guet de Tomblaine, & ſe ſauva; ſes Troupes, à ſon exemple, prirent la fuite; tous le ſuivirent; ils eſſayerent comme lui de paſſer la riviere, mais la plûpart y furent noyés. Il n'étoit gueres poſſible au Duc de Bourgogne de réſiſter plus long-tems, une partie de ſon Armée étant ainſi battuë, & diſperſée d'un côté & d'un autre. Son intrépidité le rendit cependant ſupérieur à ſa diſgrace, malgré cette déroute de ſon aîle gauche, entraîné par ſa bravoure; (d'autres, peut-être, diront par deſeſpoir) quoi-

1477.

L'aîle gauche de l'Armée Bourguignonne battuë prend la fuite.

Jean de Lud.

1477. qu'il en ſoit, il rallia ſes Troupes, il voulut mettre le caſque en tête, mais le Lion d'or qui en faiſoit le cimier étant venu à tomber ſur l'arſon de la ſelle, il fut ſaiſi ; cette chute l'inquiéta, & par un préjugé preſque prophétique, il dit à ſon Ecuyer que cet accident étoit le ſigne précurſeur de ſa perte ; néanmoins malgré cet avertiſſement intérieur, malgré les objets d'horreur qui l'environnoient de toute part, quoiqu'il fut hors d'eſperance de vaincre, & moralement certain d'être vaincu, il ramaſſa les débris des Troupes de Lalain, & les ayant réünies à ſa maiſon, il s'élança dans le fort du combat avec une telle impétuoſité, qu'il penſa renverſer l'Infanterie Suiſſe. Son courage fut grand à attaquer, mais celui de ſon ennemi ne le fut pas moins à lui reſiſter : René qui remarqua l'échec que lui donnoit Charles, prévint les ſuites d'une ſeconde attaque ; il donna un ordre ſi prompt, que le Duc de Bourgogne ſe vit environné

vironné de tout côté & enveloppé de toute part; René l'attaqua en flanc, du côté de l'Occident; il le fut en front par les Troupes qui avoient été laissées sur le chemin de saint Nicolas. Harter arriva dans ces entrefaites qui chargea l'Arriere-Garde en queuë du côté de l'Orient; les deux Armées s'ébranlerent alors. Elles se confondirent, & les Soldats pêle mêle, du moins pour la plûpart, s'égorgerent sans quartier, & presque sans pouvoir se distinguer dans la chaleur de l'action que par la difference du langage. La honte d'être vaincu, la gloire de vaincre, anima les deux Souverains, & opiniâtra le Combat qui dura dans cet état & dans cette même ardeur pendant plus d'une heure. Mais Charles ne put tenir plus long-tems contre une troupe beaucoup plus nombreuse que la sienne, surtout composée de Suisses, qui tandis que les autres Soldats de l'Armée de René se confondirent avec l'ennemi, & tinrent toujours suivant 1477.

1477. l'usage de leur Nation, leurs Bataillons tellement serrés, qu'il ne fut jamais possible aux Bourguignons de les rompre ni d'y penetrer. Voilà, ce semble, la principale cause de la victoire; elle doit être attribuée principalement aux Suisses. Ces intrepides s'acharnerent de plus en plus au Combat, animés par le carnage ils tomberent comme des Lions en furie sur les Troupes du Duc de Bourgogne, tuerent sans pitié tout ce qui se presenta devant eux; le desordre se mit dans l'Armée de Charles, le trouble & l'épouvante s'y jetterent d'une maniere si étrange, que la plûpart prirent la fuite; de sorte que le Duc, après avoir disputé la victoire avec un courage héroïque, se voyant presque seul sur le Champ de Mars, au milieu des morts & parmi les tas de mourants, tout inquiet de la retraite soudaine d'une partie de ses Troupes, fut saisi de frayeur. Ce fut dans ce moment que le danger l'allarma; l'image de la mort qu'il avoit tant de fois envi-

envisagée, sans émotion, le fit frémir. Dans cette impression de crainte, il mit son Cheval au galop pour gagner le pont de Bouxieres. Il voulut traverser un prez marécageux, afin d'abreger son chemin. Comme il fut prêt de passer le ruisseau de St. Jean de Vuiellart, son Cheval s'embourba dans le passage; engagé dans la fange, il cria au secours, & personne ne se presenta pour le secourir. Pendant qu'il tâchoit de se développer, & qu'il faisoit ses efforts pour sortir du bourbier, Beaumont Gentilhomme Lorrain Gouverneur du Château de St. Diez, brave, mais sourd, arriva encore tout échauffé de l'ardeur du Combat; il apperçut Charles dans l'embarras, il courut sur lui, il connut à l'équipage que c'étoit un ennemi de distinction, il s'approcha de lui, & lui déchargea un coup d'Hallebarde qui l'abbatit. Charles se releva, & se mit en défense. Beaumont revint à la charge, & lui perça la cuisse. Le Duc lui demande la vie, mais sa

1477. L'Armée Bourguignonne en déroute. Le Duc Charles est obligé de prendre la fuite. Sa mort, de quelle maniere elle arrive.

1477. voix agonizante ne se faisant entendre qu'à demi, & Beaumont s'imaginant qu'il crie, vive Bourgogne, il lui donne un troisiéme coup sur la tête, & la lui fend jusqu'à la machoire.

C'est ainsi que mourut ce grand Prince à la quarante-quatriéme année de son âge. Voilà où s'est terminé le projet qu'il avoit formé de réduire sous ses loix la Lorraine; projet qui a été l'écuëil de sa gloire, & l'origine de cette suite de malheurs qui l'ont accompagné jusqu'à la mort, qui ont fait échoüer en six ou sept heures l'ouvrage de plus d'un siecle, & briser aux portes de Nancy le colosse de la Grande & la Royalle Maison de Bourgogne. Entre les personnes de marque qui perirent dans la bataille, on compta du côté de Charles, de Croy, Contay, la Vieuville, Rubempré Seigneur de Bievres, cy-devant Gouverneur de Nancy & de toute la Lorraine. Du côté de René, on ne peut pas dire qui furent

ceux d'entre les Officiers de diſtinction qui reſterent dans le Combat; 1477.
les Hiſtoriens qui ont écrit ſur cette matiere n'en parlent pas; il eſt aſſez probable néanmoins que ceux-ci furent du nombre: Le Bâtard de Vaudémont ce brave Capitaine, Hanaxaire & Malhortie, ces vaillans Officiers; les deux Capitaines François Maure & Doriole, puiſque nulle part on ne trouve plus qu'il ſoit parlé d'eux comme de gens en vie. En effet on n'auroit pas manqué de recompenſer leurs ſervices, & il ſeroit fait mention de leurs recompenſes comme de celles de beaucoup d'autres; cependant on n'en parle pas. C'eſt ce qui fait croire d'une part qu'ils ont été tués dans la Bataille. De l'autre il paroit que s'ils étoient morts dans le combat, le Duc leur auroit fait rendre le même devoir de piété qu'aux Etrangers, c'eſt-à-dire, qu'il les auroit fait demêler dans la foule, & qu'il leur auroit fait donner la ſepulture avec des obſeques honorables. Comme il n'en eſt

1477. rien dit, on ne sait que penser sur cela, on remet le tout au jugement du Lecteur.

Dans le même jour perirent au moins dix mille Bourguignons ; ou dans le combat, ou dans leur retraite. Les Suisses inexorables à leurs prieres & à leur argent, passerent au fil de l'épée tous ceux qui tomberent sous leurs mains. Les Troupes Lorraines traiterent leurs prisonniers avec plus d'humanité ; elles sauverent la vie à Antoine Bâtard du Duc Philippe le Bon, & frere naturel de Charles ; elles firent la même grace aux Comtes de Chimay, de Nassau, de Rethel, de Riviere, aux Seigneurs d'Himon, d'Aricourt, d'Aremberg, de Neuchatel, d'Isse, & de Bergues ; on eut pour eux & pour les autres prisonniers de moindre consideration, pendant le tems de leur détention, tous les égards possibles.

René non content d'avoir paru en Héros dans la mêlée, voulut se distinguer encore dans la poursuite des

fuiards; il marcha avec mille Cavaliers Lorrains commandés par Thiery de Lenoncourt, Gerard d'Aviller, Gratian & Menaud d'Aguerre, & les joignit au Pont de Bouxieres. Campobache qui s'étoit chargé de la garde de ce poſte, l'avoit déja abandonné pour conduire ſon butin, & ſes priſonniers à Commercy. Six cens Bourguignons depuis la déroute de leur Armée, & la retraite de Campobache, s'étoient rendus maîtres de ce paſſage, & s'y étoient retranchés. Le Duc profitant de l'ardeur de ſa Cavalerie, l'invita à le ſuivre, il mit pied à terre, & ſa Troupe à ſon exemple quitta ſes Chevaux; ils attaquerent les ennemis, rompirent les barrieres à coups de haches, & tomberent ſur eux avec une vigueur incroyable; les Bourguignons ſe défendirent avec une opiniâtreté pareille. La ſupériorité ſeule du nombre des Troupes décida de l'avantage; & en cette rencontre, les mêmes qui avoient terni la gloire de Charles dans l'affaire générale, la

1477.

1477. réparerent par leur résistance généreuse. Il en couta la vie à cinq cens ; les cent autres qui avoient pris la fuite aux approches de René, auroient eu le même sort, si les Officiers par leurs prieres ne l'eussent obligé de menager ses Troupes épuisées, & de se menager lui-même pour quelque action plus importante. Il ceda à leurs instances, & fit sonner la retraite ; il n'étoit pas encore sorti de Bouxieres qu'un Gentilhomme détaché sous une escorte de la Garnison de Nancy, vint lui annoncer le bruit, qui se répandoit parmi les prisonniers de la mort du Duc de Bourgogne. Cette nouvelle circonstanciée étoit trop intéressante pour n'en pas approfondir la verité sans retardement ; il doubla le pas, & vint en diligence à Nancy pour s'en éclaircir à fond auprès des prisonniers ; il y fit son entrée aux flambeaux sur les sept heures du soir, environné de ses Officiers, & précedé d'un Corps de Cavalerie. Les trois Etats qui étoient allé à sa rencontre

hors des portes de la Ville, le conduiſirent parmi les acclamations, & au ſon des inſtrumens dans l'Egliſe ſaint George : Il y rendit graces à Dieu de la victoire; puis entra dans la Cour du Château; là s'offrit à ſes yeux un ſpectacle mille fois plus glorieux que la magnificence des Triomphes Romains; il apperçut une eſpece d'amphitéatre ſur lequel étoient rangés avec art les têtes & les os des chiens, des chevaux & des chats, qui avoient ſervis de nourriture à la Garniſon pendant le Siége. Ce charnier éclairé par des flambeaux inſpiroit de l'horreur & de la compaſſion. René éprouva ces deux ſentimens à la fois à la vuë de ces trophées de ſquelettes; il ne put contempler ce lugubre, monument de la fidélité de ſes Sujets, ſans donner quelques larmes ſur leurs miſeres paſſées, & des éloges à leur invincible conſtance : Il ſe retira enſuite dans ſes appartemens, où il ſe fit inſtruire ſur les rumeurs qui couroient touchant la mort du

1477. Entrée du Duc René dans Nancy aprés la Bataille.

1477 Duc de Bourgogne ; elles avoient déja variées par les differentes rélations des prisonniers ; les uns assuroient que leur Duc travesti en Hermite s'étoit sauvé en Allemagne, pour se dérober aux yeux des hommes, & cacher dans une solitude impénetrable le prodige de son infortune, jusqu'à ce qu'il eut appaisé l'ire du Ciel par la penitence. Cette fable dont on faisoit auteur le Bâtard de Bourgogne, s'accrédita depuis parmi les peuples, de sorte que long-tems aprés la sepulture de Charles, les Marchands ses Sujets stipulerent dans leurs Contracts pour termes des payemens, le retour du Duc dans ses Etats. D'autres soutenoient que ce Prince embourbé dans l'Etang de la Commanderie, y avoit été tué ; mais comme leurs rapports n'étoient fondés que sur des conjectures, & sur des oüis dire, que les prisonniers donnent souvent pour faits certains, dans la vuë d'adoucir leur composition, on

ne pouvoit pas trop compter ſur leur parole. On étoit dans ces incertitudes, quand le Comte de Campobache arriva à Nancy, ayant à ſa ſuite le jeune Colonne, Page du Duc Charles, & le témoin de ſa fatale cataſtrophe. Il le preſenta à René, & il lui fit détailler dans une narration exacte l'hiſtoire tragique de la mort de ſon Maître. Les circonſtances préciſes que ce Page donna du tems & du lieu où Charles avoit été tué, ne permettoient preſque pas de douter de la ſincerité du relateur qui aſſura qu'étant à une certaine diſtance, il lui avoit vû donner les coups qui lui ôterent la vie. On s'aſſûra de la perſonne du Page, & le huitiéme Janvier, trois jours aprés la Bataille, le Duc, aprés avoir renouvellé l'alliance avec les Suiſſes, & recompenſé généreuſement les Officiers & les Soldats, aprés avoir reconduit l'Armée juſqu'à ſaint Nicolas, il vint lui-même, ſur les indications du Page, viſiter les lieux. Le grand nombre de

1477.

Le Duc René renvoye les Suiſſes, il les conduit juſqu'à ſaint Nicolas.

1477. morts épars le long de l'Etang, la bouë dont leurs habits & leurs visages étoient couverts, empêcherent de démêler dans la multitude, le corps de Charles. Le Page qu'on envoya le jour suivant sur le champ de Bataille faire cette découverte, le reconnut & le distingua dans la foule; mais ce ne fut pas sans peine; car les traits de son visage caché sous les grumaux de sang, son corps meurtri & défiguré dans toutes ses parties, chargé de bouë & de playes, le rendoient si different de lui-même, que ce fut plûtôt à sa taille, aux cicatrices des blessures qu'il avoit reçuës à la journée de Monthiery, à la longueur de ses ongles, & au défaut de quelques dents qu'il avoit perduës en sa jeunesse, par une chute de cheval, qu'aux traits de sa phisionomie & à sa ressemblance, qu'il le discerna entre tous les cadavres qui nageoient sur la superficie des eaux, ou que les eaux avoient jettés à bord.

On en donna avis incontinent à

René. Ce Prince par un effet de la compaſſion auſſi naturelle aux grandes ames aprés la victoire, que la valeur dans les combats, pouſſa des ſoupirs, & jura comme David, la mort de celui qui avoit fait mourir ſon ennemi capital. Le trépas précipité de Beaumont cauſé par la douleur d'avoir tué un Souverain, le garantit du ſupplice de ſon innocente bévûë. La piété ſuccédant à la douleur de René, il commanda à quatre Gentilshommes d'enlever avec reſpect le corps de Charles, & de le tranſporter à Nancy avec la pompe dûë à l'ombre de la Majeſté Souveraine. Il députa quatre autres Gentilshommes pour rendre les mêmes honneurs à Rubempré, Seigneur de Bievres. On dépoſa le premier dans la maiſon de George Marquet, & l'autre dans celle de Hugues; on les lava avec de l'eau tiéde, puis on expoſa ſur un lit de parade le corps du Duc, la tête couverte d'un bonnet de ſatin rouge cramoiſi, poſée

1477.

Le corps du Duc de Bourgogne démêlé entre les morts, & expoſé aux yeux du public.

ſur un couſſin de même étoffe.
1477. En cet équipage, il fut viſité par Olivier de la marche ſon Chapelain ; par Mathieu Lopet, ſon Médecin, par ſes Valets de Chambre, & par Antoine de Bourgogne ſon frere naturel ; tous le reconnurent, & l'arroſerent de leurs larmes. Antoine inconſolable de la perte de ſon frere, demeura long-tems la bouche colée ſur les playes encore ſaignantes du Duc ; ſes ſanglots & ſes pleurs exprimoient l'excés de ſa douleur ; rien ne put l'arracher à ſes tendres & lamentables embraſſemens que la preſence de René. Ce Prince qui avoit ſoutenu ſans pâlir l'aſpect de ce fier ennemi environné de toutes les forces de ſes Etats, ne put enviſager d'un œil ſec les pitoyables dépoüilles de cette Puiſſance autrefois redoutable à toute l'Europe ; il le pleura comme Antigone la mort de Pyrrus, comme Céſar celle de Pompée, & comme David celle de Saül. Au milieu de ſes larmes il baiſa la main droite de

Charles, & dans les ſentimens d'un cœur rempli d'amertumes. “ Plut à „ Dieu, dit-il, mon beau Couſin, „ que vôtre malheur & le mien ne „ vous euſſent pas réduit dans l'état „ où je vous vois. „ Les ſoupirs lui couperent la parole, il s'arrêta, & s'étant proſterné aux pieds de l'Autel dreſſé dans la Chambre du Défunt, il demeura quelque-tems en cette poſture, tantôt offrant ſes prieres à Dieu pour le ſalut de Charles, & tantôt refléchiſſant ſur la fragilité des grandeurs humaines, à la vuë d'un Souverain à qui la mort n'avoit pas laiſſé les moindres traces de ſa premiere gloire. 1477.

On diſpoſa la pompe funebre; la Cour prit le deüil; les Abbés de ſaint Remy de Lunéville, de Beauprez & de Clairlieu, furent mandés pour la cérémonie; le Clergé de la Ville, les Prêtres des environs y furent invités par les ſons lugubres des trompettes, & aux cris du Heraut d'armes; le Convoy ſe mit en marche l'onziéme de

Sepulture du Duc de Bourgogne & ſes obſeques.

1477. Janvier à six heures du matin. Quatre Comtes, deux Barons, quatre Ecuyers en grand deüil portans chacun un flambeau chargé des armoiries de Bourgogne, en firent l'ouverture; venoient ensuite les Bourgeois précedés des Magistrats, ayant tous un cierge à la main; suivoient les Seigneurs Bourguignons prisonniers de guerre; après eux paroissoit le cercuëil du Duc Charles, supporté par quatre Gentilshommes: René en cotte & en manteau noir trainant, accompagné des principaux Officiers de sa Couronne, terminoit la pompe; on arriva dans cet ordre à l'Eglise de saint George tenduë de velours noir; les Abbés en habits pontificaux reçurent le corps, & l'introduisirent, puis chanterent la Messe l'un après l'autre, & firent tour à tour les obseques, à l'issuë desquelles, on lui donna la sepulture devant la Chapelle de saint Sebastien.

Telles furent les obseques honorables que René fit rendre au Duc de

Bourgogne;

Bourgogne ; ainsi en agit autrefois Hannibal à l'égard de Flaminius, qu'il avoit defait auprès du Lac de Peruse ; Marc-Antoiue à l'égard d'Archelaus. René voulut aussi qu'on rendît à quelques distinctions près, le même office de piété au Comte de Rubempré, Seigneur de Bievres ; ce brave Officier avoit été tué dans la Bataille, il avoit eu le front fendu d'un coup de hallebarde, on l'inhuma près de son Maître. 1477.

René ne borna point sa piété aux Chefs de l'Armée Bourguignonne, il l'étendit jusques sur les moindres Soldats dont il fit ramasser les corps épars le long des campagnes, & enterrer dans un cimetiere, où il éleva dix-neuf ans après une Chapelle nommée alors *la Chapelle des Bourguignons*, & connuë aujourd'huy sous le titre de *Nôtre-Dame de Bon Secours* ; il donna aussi, bien moins pour immortaliser ses exploits, que pour consacrer le lieu de la mort du Duc Charles, qu'on y dressât une Croix. Regist. 1. pag. 324.

1477. Ce monument subsiste encore de nos jours avec cette inscription.

*En l'an de l'Incarnation*
*Mil quatre cens septante-six, (*)*
*La veille de l'Apparition,*
*Fut le Duc de Bourgogne occis;*
*En la Bataille ici transi,*
*Où Croix fut mise pour mémoire,*
*René Duc des Lorrains merci*
*Rendant à Dieu pour victoire.*

Immédiatement après la mort du Duc de Bourgogne, fut établie par un vœu spécial, une Procession solemnelle, qui autrefois se faisoit tous les ans dans la vieille Ville de Nancy, en action de graces de cette mémorable Victoire; elle étoit annoncée à quatre heures du matin par une décharge de l'Artillerie placée sur les Remparts; elle commençoit vers les huit heures dans l'Eglise de saint George, où se rendoit le Clergé des

(*) 1477. *à nôtre maniere de compter.*

deux Villes, la Noblesse, les Magistrats, & elle finissoit dans l'Eglise des Peres Cordeliers; ils avoient ci-devant l'honneur d'être les dépositaires des cendres de leurs Souverains. C'étoit là que se terminoit la Procession, pour raison que le Duc René dont il est parlé ici, est le Fondateur de ce Couvent, & qu'il est inhumé dans cette Eglise. Les Lorrains pénétrés de reconnoissance, quelque tems avant la mort de René, attacherent au pilier du Sanctuaire de saint George, à droite, la figure de ce Prince leur libérateur, gravée en relief sur du bronze avec ce distique Latin au bas. 1476.

*Ereptam Patriam Dux ensifer ense recepit,*
*Qui divina fovens, juris amator erat.*

Le Duc ensuite songea à profiter de la Victoire. Le droit de conquête, le dédommagement des frais de la guerre, l'indemnité des ravages commis dans la Lorraine, lui parurent

1477. autoriser la justice de ses armes, & l'encouragerent à la faire valoir. Dans cette idée il envoya sous le commandement du Bâtard de Calabre, six mille hommes de Troupes reglées dans le Duché de Luxembourg, & dans le Comté de Chiny; aussitôt que cette Troupe y fut arrivée, les Villes de Virton, de Marville, de Dampvillers, de Chavancy, de Bastoigne se rendirent, les unes à la premiere sommation du Vainqueur, & les autres à la bravoure des Assiégeans. Gratian d'Aguerre, Vautrin de Nettancourt, Pierre des Salles, Philbert du Hautoy, les principaux Officiers de cette expédition, étonnerent le Duché par leurs courses, & porterent une telle consternation parmi les peuples, que toutes les Villes (si on en excepte la capitale) vinrent se soumettre au Conquerant. C'étoit fait de Luxembourg, mais Loüis XI. soit par jalousie de la gloire de René, soit qu'il eut voulu s'en emparer lui-même, traversa les desseins du Duc.

Regist. 1. pag. 314. 337. & suiv.

Loüis XI. qui avoit gardé l'équilibre jusques-là entre les deux Combattans, attentif au dénouëment de cette grande affaire, avoit établi depuis Tours, où il faisoit alors sa résidence, jusqu'à Nancy, des Postes, dont l'usage avoit été interrompu en France. Par ce moyen il étoit instruit reguliérement de jour en jour des mouvemens des deux Armées, & il dressoit le plan de ses desseins sur les nouvelles que lui apportoient ses Couriers. Quelque exactes que fussent ses Postes, ce ne fut pas cependant, dit-on, par cette voie qu'il eut les premiers avis de la mort du Duc de Bourgogne; il les reçut de la bouche d'un Archevêque qui étoit Angelo Catto, Napolitain, originaire de Tarente. René premier l'avoit employé auprès du Duc de Bourgogne pour y négotier successivement les Mariages de Jean & Nicolas son fils & petit-fils, avec Marie Infante de Bourgogne. La mort ayant enlevé ces deux Princes, Charles attacha à sa Cour par ses bien- 1477.

Vie d'Angelo Catto. pag. 4. Mathieu Hist. de Loüis XI.

1477. faits, cet habile Résident qui s'étoit acquis l'éstime de tout le monde par sa sagesse, & qui avoit eu un grand crédit chez les Courtisans par sa science prophétique. Le Duc l'honora de sa confiance, il le consultoit sur ses entreprises, quoiqu'il fut peu scrupuleux à suivre ses conseils. La Bataille de Moratte qu'il donna contre le sentiment de son Devin qui lui en avoit prédit la perte, le dégoûta de son service, & le porta à le quitter à la premiere occasion où il pourroit le faire avec bienséance : Il la trouva peu de jours après la déroute de Moratte; il en profita pour s'en défaire; il le donna à Loüis XI. Ce Prince amateur de l'Astrologie, & partisan déclaré des sciences qui le conduisoient avec sûreté au but de sa politique, reçut Catto avec amitié; il le combla d'honneurs, & n'oublia rien pour se conserver un Ministre qui alloit désormais diriger par ses oracles les mesures du Conseil le plus éclairé alors de l'Europe. Outre les pensions

considérables dont il le gratifia, il le fit son premier Médecin, & le nomma à l'Archevêché de Vienne. Cet assemblage bizarre de fonctions & d'emplois, occupoit successivement Catto; mais son talent prophétique qui faisoit son mérite distinctif, étoit ce qui lui donnoit plus de rélief & d'exercice à la Cour. Le Roi enchanté des pronostiques de son Evêque Medecin, lui changea la résidence dans son Diocése, en une assiduité servile auprès de sa personne; il étoit auprès de Sa Majesté à Tours, & il célébroit la Messe en sa presence dans l'Eglise de saint Martin, le lendemain de la Bataille. Alors le Prélat inspiré, dit à Loüis, en lui presentant la paix à baiser, « Sire Dieu vous donne la
» paix & le repos, vous les avez si
» vous voulez, puisque tout est con-
» sommé, que vôtre ennemi le Duc
» de Bourgogne est mort, & son Ar-
» mée taillée en piéces.

Le Roi transporté de joye remercia son Prophête, & promit à saint

1477.

Loüis XI. averti de la mort du Duc de Bourgogne par un Archevêque qui lui annonça cette nouvelle en lui donnant la paix à la Messe.

1477. Martin de faire dans ſon Egliſe une Baluſtrade d'argent, ſi la prédiction étoit véritable : Les Couriers la confirmerent, & Loüis acquitta ſon vœu. Auſſitôt que le Roi fut aſſuré de la mort de Charles, il ſongea à recuperer ce que cet ennemi défunt lui avoit enlevé pendant ſa vie. La Princeſſe Marie Infante de Bourgogne héritiere de Charles, auparavant l'objet des déſirs de tous les Princes, devint la proye de Loüis XI. Ce Prince courut avec ardeur à la conquête des Etats de la Princeſſe ; il s'empara promptement d'Abbeville ; ſurprit Bochaim, & Han ; enleva ſaint Quentin & Peronne ; prit Arras ; ſe rendit maître de Tournai ; enfin en moins de deux mois il recupera dans ce Pays-là, par l'intelligence qu'il eut avec les Miniſtres de l'Infante, tout ce que les Ducs de Bourgogne avoient gagné ſur la France depuis pluſieurs années.

Le Duc René envoye ſes Troupes

Il ne reſtoit plus de ce côté-là à l'Infante, que le Pays de Luxembourg. René en pourſuivoit ſans relâche la

conquête, rien ne s'oppoit à ses armes. Comme il alloit réduire la Capitale de ce Duché sous sa puissance, Loüis XI. qui venoit de mettre sous sa domination les autres Etats de la Princesse, & qui avoit dessein de conquerir incessanment celui-ci, trouva mauvais que le Duc de Lorraine voulût profiter des dépoüilles de Charles dans la décadence de sa Maison; il s'en plaignit, & tranchant du Souverain sur les prétentions du Vainqueur, il lui commanda de surseoir ses expéditions. René obéït; sa docilité prompte le priva de ce Duché, qu'immanquablement il auroit dans peu de tems soumis à ses loix. Par ce moyen le Duc de Lorraine, qui devoit avoir plus de part que tout autre aux Etats de Charles, fut celui qui en eut le moins; René resta dans les limites de son Duché, content de l'avoir arraché des mains de ceux qui vouloient le lui enlever, il ne songea plus qu'à recompenser ses fidéles Sujets, & qu'à rétablir l'ordre que le trouble

1477. dans le Duché de Luxembourg. Loüis XI. lui commande de les retirer. Le Duc René obeït aux ordres du Roi.

1477. de la guerre avoit dérangé dans sa Souveraineté. Il commença par distribuer à ses Troupes l'argent que les rançons avoient produit; il éleva ensuite aux Charges ceux qui s'étoient le plus signalés dans le service durant le tems de la guerre; il donna la Prévôté de Mircourt à Thiery, ce généreux Bourgeois qui avoit exposé sa vie en sortant de Nancy pendant le Siége, pour aller chercher en Suisse des nouvelles sûres de l'arrivée du secours; il gratifia de la Prévôté & de la Seigneurie de Châtenois, Gerard d'Aviller, son grand Ecuyer, mutilé d'un bras à la défense de Briey; il confia le Gouvernement de Nancy à Geofroy de Bassompierre; celui de Marville, à Vautrin de Nettancourt, & la Prévôté du même lieu à Philibert du Hautoy: Il fit present de la Seigneurie de Dampviller à Gratian d'Aguerre; il paya dix mille francs à Bidos, qui avoit arrêté prisonnier le Bâtard de Bourgogne; il créa une pension de cinq cens francs à Jeannot & à Ber-

Regist. de René II. pag. 312. & suivantes.

trand Bataille, qui avoit fait priſon- 1477.
nier de guerre Philippe de Neuchatel, & Seigneur de Fontenois : Oſvald Comte de Tierſtien eut la Seigneurie de Chaligny confiſquée ſur Henry de Neuchatel : Il exempta des Tailles pour douze ans les Villages de la Neuveville, de Villers, de Laxou & de la Contrée du Vermois; il accorda des Lettres d'affranchiſſement aux Bourgeois de Nancy pour tout le tems de ſon Regne; il donna l'amniſtie aux Habitans de Liverdun; il confirma les Priviléges de la Nobleſſe; chacun ſe reſſentit des libéralités & des bontés du Duc.

Il gouverna enſuite ſes Etats dans la tranquillité. A la faveur de ce calme il s'appliqua à rétablir le bon ordre dans la Province, & à ſe concilier le cœur des peuples par ſa clemence. Les troubles de la guerre, les viciſſitudes des Dominations avoient alteré la forme des loix, & entrainé les foibles au parti qui convenoit plus à leur fortune qu'à leur fidélité. Rien

1477. n'étoit plus important que de réparer les brêches faites à la Justice par le violement impuni de ses regles, & de rappeller ses Sujets que la prosperité de Charles avoit corrompus, ou que la crainte des châtimens avoit exilés de la Lorraine. Son zéle trouva toutes les facilités qu'il pouvoit souhaiter pour la réformation des abus; sa clemence en trouva autant pour la réünion de ses Sujets déserteurs. Le peuple, ce juge severe & inexorable, demandoit un exemple de rigueur qui servît de préservatif contre les tentations de la perfidie; il prétendoit qu'une indulgence extrême seroit un titre qui autoriseroit la félonie; qu'en un mot le Souverain ne seroit plus en sûreté, si lui-même faisoit grace à ceux qui avoient attenté à sa vie. René ne pouvoit blâmer la prévoyance & l'amour de son peuple, mais son cœur n'en pouvoit suivre les impressions; il étoit convaincu que la défection de ses Sujets étoit plûtôt l'ouvrage de sa foiblesse, que de leur

malignité, & cette croyance fortifiée 1477.
de la douceur de ſon naturel, le porta à éloigner toute ſevérité & toute vengeance, il prit néanmoins les meſures les plus juſtes, & employa les diſcours les plus touchans pour appaiſer ſon peuple.

Ce ſage temperament adoucit ſes Sujets, & lui acquit à lui-même la réputation d'un Prince auſſi prudent dans la paix qu'il étoit invincible dans la guerre.

FIN.

